Petites Comédies

pour

les enfans et la jeuneſſe,

de Monſieur Weiſſe,

traduites en françois

par

J. Naudé,

Lecteur public de la langue françoiſe à l'Univerſité de Halle.

Tome premier.

A Halle,

Chèz Jean Geofr. Ruff.

1795.

A SON ALTESSE

AUGUSTE ET SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

L'ELECTEUR

FRÉDERIC AUGUSTE

DE SAXE.

Monseigneur!

L'honneur que m'a fait Votre Altesse Auguste et Séréniſſime, en m'appellant dans Ses Etats, pour travailler à y faire florir la langue françoiſe; et la haute protection qu' Elle daigne accorder aux arts et aux ſciences, m'anime à Lui offrir ce foible tribut, qui doit auſſi concourir à faciliter leurs progrès; en facilitant l'étude d'une langue, qui nous a fourni des chefs-d'oeuvres en tout genre.

Puiſſe Votre Alteſſe Auguſte et Séréniſſime travailler encore pendant pluſieurs ſiècles à étendre la carrière de la vérité, et à faire par là le bonheur des hommes! Les coeurs de nos derniers neveux ſeront les ſacrés autels, où brûlera pour Elle l'encens de la plus vive reconnoiſſance, et l'immortalité ne manquera pas de La

ſuivre

ſuivre au delà du tombeau. Puiſſe enfin cette traduction, que j'oſe conſacrer à Votre Alteſſe Auguſte et Séréniſſime, La convaincre que je fais tous mes efforts, pour me rendre de plus en plus utile à la jeuneſſe dont l'inſtruction m'a été confiée! C'eſt avec le plus profond reſpect que j'ai l'honneur d'être

Monſeigneur!

de Votre Alteſſe Auguſte et Séréniſſime

le très-humble
et très-obéiſſant
Serviteur
Jean Naudé.

LE JOUR DE NAISSANCE,

UNE

PETITE COMÉDIE

POUR

DES ENFANS.

EN UN ACTE.

Perſonnes.

Monſieur de Dorval.

Louis, ſon fils.

Fréderique, ſa fille.

Reinold, l'ainé.

Reinold, le cadet.

Blumenau, l'ainé.

Blumenau, le cadet.

Jean, Domeſtique.

La ſcène eſt une ſalle où ſe trouvent quelques portes.

Scène première.

Le petit Louïs seul.

Ah! aujourd'hui mon jour de naiſſance! Je n'en aurois rien ſu, ſi l'on ne me l'avoit pas dit. — Hé bien, voilà que le papa va me me faire un préſent! — De quoi? Oui de quoi? qui le ſauroit! Jean avoit quelque choſe ſous l'habit, lorsqu'à cettte heure il alloit chez papa, et il ne vouloit pas que j'y entraſſe avec lui. S'il ne falloit pas qu'aujourd'hui je priſſe gárde à moi, je lui aurois arraché l'habit du corps. — Hé bien, je le verrai donc St! — le papa. —

Scène

Scène ſeconde.

Monſieur de Dorval, (*a une épée en main avec le ceinturon.*) Louïs.

Monſieur de Dorval.

Hé bien, Louïs! Je t'ai déja félicité à ton jour de naiſſance d'aujourd'hui: mais ſans doute que cela ne te ſuffit pas?

Louïs. (Réfléchiſſant.)

Hé mais, papa - - - Qu'avez-vous donc là en main? —

Mr. de Dorval.

Ce que j'ai? Ce qui ne t'importera pas beaucoup. — Une petite épée — Vois-tu?

Louïs.

Ah! certainement pour moi? — O donnez, mon très-cher papa, donnez! Je veux auſſi être un bien bon fils, ſi obéïſſant, ſi diligent - - -

Mr. de Dorval.

Oui, ſi je ſavois cela! Car vois-tu, l'épée éxige un homme, et l'on n'oſe plus être enfant,

fant, lorsqu'on porte une épée. Il faut ſe conduire ſérieuſement et avec décence, il faut orner l'épée, et non pas qu'elle nous orne.

Louïs.

O que oui! papa, je veux orner l'épée, je veux me conduire ſérieuſement et avec décence: ne plus--avec des garçons du commun - - -

Mr. de Dorval.

Arrête! qu'entends-tu par là?

Louïs.

Hé mais, des garçons du commun qui n'oſent porter des épées, des chapaux à plumets — qui ne ſont pas gentils-hommes comme vous et moi - - -

Mr. de Dorval.

Oui? — Pour moi, je ne regarde comme garçons du commun que ceux, qui penſent d'une manière abjecte, et qui en agiſſent avec baſſeſſe; qui ſont désobéiſſans, à leurs parens, orgueuilleux, groſſiers et incivils à l'égard d'autres perſonnes: et c'eſt ainſi que tel jeune gentilhomme

tilhomme eſt un garçon des plus communs, et que tel garçon du commun, ſelon ſes mérites eſt un gentilhomme.

Louïs.

Oui, voilà auſſi comme je l'entends, voilà comme je l'entends.

Mr. de Dorval.

Mais tu babillois de porter des épées et des chapaux à plumets: crois-tu que ce ſoit dans ces choſes que ſe trouvent les prérogatives de la nobleſſe? Elles diſtinguent la condition, puiſqu'il faut une fois qu'il y en ait de diverſes dans le monde: mais la première des conditions tombe d'autant plus bas, d'autant plus qu'elle trompe le monde dans ſes eſpérances.

Louïs.

Fort-bien, mon cher papa, voilà juſtement pourquoi — oui voilà pourquoi je ne veux pas le tromper, parceque je--j'ai une épée, que j'oſe la porter.

Mr. de Dorval.

Hé bien, c'eſt ainſi que je veux l'entendre, que tu veuilles, par ta conduite, te rendre digne de cet ornement. La voici — (*Il la lui donne.*) — Mais prends y garde - - -

Louïs.

Oui certainement, mon cher papa, vous allez voir — (*Il veut s'attacher l'épée, mais il ne peut en venir à bout: Mr. de Dorval la lui attache.*)

Mr. de Dorval.

Hé bien? Elle ne te ſied pas mal!

Louïs.

Hé, c'eſt ce que j'ai bien crû! n'eſt-ce pas?

Mr. de Dorval.

Fort-bien! Mais au moins ne va pas oublier ce que je t'ai dit. — (*Il veut s'en aller; mais il revient ſur ſes pas*) A propos: je t'ai fait inviter une petite compagnie, qui doit t'aider à célébrer ce jour; conduis-toi poliment. —

Louïs.

Louïs.

Oui, papa.

Scène troisième.

Louïs seul.

(Se promène gravement sur le théatre, et tourne toûjours la tête pour voir son épée.)

Ha! voilà pourtant que j'ai l'air d'un cavalier. — Comme cela — comme cela — qu'à cette heure un tel garnement bourgeois vienne à mon passage. — Plus de compliment, à moins qu'il n'ait aussi une épée, et va-t-il le prendre en mauvaise part - - - arrête! il faut pourtant que je voïe si elle sort? (*il tire l'épée, et fait comme s'il parloit à quelqu'un*) Ah! je crois, petit garçon, que tu te moques? — Attends, je te donnerai ce qu'il te faut — (*Il flanque çà et là avec l'épée*) ici un coup — et là un coup — flanc, flanc, flanc, flanc. — Tu veux te défendre? meurs canaille. - - -

Scène

Scène quatrième.

Fréderique, Louïs,

Fréderique.

(qui arrive à ces dernières paroles jette un grand cri.)

Hé bien? es-tu fou, Louïs?

Louïs.

Ah! eſt-ce toi, ma ſoeur?

Fréderique.

Oui, comme tu vois. Mais qu'eſt-ce donc que doit ſignifier cela? (*montrant l'épée.*)

Louïs.

Que-- que je ſuis un cavalier,

Fréderique.

Un-- j'allois dire quelque choſe. Et qui eſt donc celui que tu veux maſſacrer?

Louïs.

Qui-- quiconque ſe moque de moi.

Fréderique.

Hé, voilà que ma vie eſt en grand danger: comment? et ſi c'étoit moi?

Louïs.

Louïs.

Si c'étoit toi? Sois ſur tes gardes! Tu vois que j'ai maintenant une épée. Le papa me l'a donnée à mon jour de naiſſance - - -

Frédérique.

Oui? apparemment afinque tu ailles maſſacrer les gens?

Louïs.

Oui, cela eſt du cavalier. Si l'on ne lui porte pas le reſpect qui lui eſt dû; flic flac des ſoufflets: et ſi le drôle veut encore faire le fendant, à l'épée — (*Il veut la tirer.*)

Frédérique.

O! laiſſe-la dans le fourreau, mon frère! Afinque je ne m'oublie pas de la ſorte à ton égard, inſtruis-moi donc, en quoi conſiſte le reſpect que tu éxiges?

Louïs.

C'eſt ce que tu verras. Le papa m'a invité aujourd'hui une petite compagnie. Si ces garçons ne vont pas ſe conduire convenablement:

blement: tu te divertiras à voir, comme je m'en vais les faire danſer.

Frédérique.

Oui? Mais je ne voudrois que ſavoir, comment ils doivent ſe conduire, pour ſe conduire convenablement.

Louïs.

D'abord il faut qu'ils me faſſent de profondes, de profondes révérences —

Frédérique. (Ironiquement.)

De profondes, de profondes révérences, (*ſe baiſſant profondément*) votre très-humble ſervante; Monſeigneur mon frère! — Eſt-ce bien comme cela?

Louïs.

Pas ſi ironiquement, Fréderique! Sans cela - - -

Frédérique.

Pourquoi pas? (*Ironiquement*) Mon frère! Il faut pourtant ſavoir ſon devoir, à cauſe du danger: hé bien, de plus —

Louïs.

Louïs.

Puis je vais harceler ces petits Meſſieurs: tirailler l'un, piquer l'autre, tirer par les cheveux un troiſième, cacher quelque choſe au quatrième —

Fréderique.

Quel galant hôte que voilà! Quoique, apparemment que cela eſt auſſi du parfait cavalier. Mais comment, ſi les convives vont mal l'interpréter, et qu'ils prennent Monſieur le cavalier par les oreilles? - - -

Louïs.

Ah! ce n'eſt tout que de la race bourgeoiſe: celle-là n'a point de coeur, et qui plus eſt point d'épée. Je leur donnerai des coups de plat d'épée à bouche que veux-tu.

Fréderidue.

En vérité! le papa n'auroit pu imaginer de plus admirable préſent. Sans doute qu'il a prévu quel parfait cavalier ſe trouve dans Monſieur ſon fils. — Et d'aller tout-à coup ſe développer de la ſorte? Ce que ne peut pas faire une épée!

Louïs.

Louïs.

Ecoute ma ſoeur! Tu n'iras pourtant pas dire au papa?

Fréderique.

Pourquoi pas? Il ne t'auroit donc pas donné l'épée, ſ'il n'attendoit de telles actions héroïques de ce gentilhomme de fraîche date; t'a-t-il dit quelqu'autre choſe?

Louïs.

Oui ſans doute. Tu ſais donc qu'il prêche toûjours.

Fréderique.

Et que t'a-t-il donc prêché?

Louïs.

Que ſais-je — Que je devois orner l'épée, et non l'épée moi; que je devois me conduire avec politeſſe et avec ſageſſe —

Fréderique.

Hé bien, nous y voilà. Tu l'as donc parfaitement bien compris; car que peut ſignifier orner l'épée, autre choſe, que ſavoir en faire

faire uſage, et tu veux donc montrer que tu le ſais?

Louis.

Ah! cela ſuffit, ma ſœur. Je ſais bien où tu en veux venir: mais au moins n'en dis rien au papa! Ce n'étoit qu'un badinage de ma part, qu'un badinage, tu ſais donc bien - - -

Frédérique.

Oui, oui, je ſais bien. Mais ſais-tu qu'un ornement d'importance manque encore à ton épée?

Louis.

Et qu'eſt-ce? (*Il la tire avec le fourreau, et la conſidère.*) Je ne vois rien.

Frédérique.

Tu n'es pas encore un véritable petit maître, ſi tu ne vois pas cela! Hé bien! le porte-épée ou le nœud d'épée. — Ah! quel admirable effet ne feroit pas ici un nœud d'épée bleu et argent.

Louis.

Louis.

Que diantre! voilà qui eſt vrai, ma chère Fréderique. Ecoute, tu es donc aſſez de tels colifichets de rubans, je croirois - - -

Fréderique.

Oui, je croirois auſſi. Pourvûque tu n'ailles pas me jouer un tel tour de cavalier et me percer de ton épée - - -

Louis.

Toi, petite folle? Tiens voici ma main. Tope, je ne te fais rien: mais auſſi un porte-épée! afinque, lorsque ma compagnie viendra, tout ſoit comme il me convient.

Fréderique.

Hé bien, tu n'as qu'à donner!

Louis.

Mais il faut que tu le faſſes d'abord — Tu n'as qu'à la mettre là dans mon cabinet ſur la table, afinque je la trouve dèsque j'en aurai beſoin. (*Il la lui donne.*)

Fréderique.

Sur le champ.

Scène cinquième.

Les Précédens. Jean.

Jean.

Les deux Meſſieurs Blumenau et Reinold ſont en bas.

Louïs.

Hé bien? Ne peuvent-ils monter l'eſcalier? Je n'irai pourtant pas jusqu'à la porte à leur rencontre.

Jean.

Madame votre mère les appella, les fit entrer dans l'appartement d'en bas, et me commanda de vous le dire.

Louïs.

Voilà qui eſt étrange! je les attendrai ici: car c'eſt pourtant ici dans la ſalle que nous reſtons.

Frédérique.

Mais la maman l'a ordonné, Louïs!

Louïs. (à Jean.)

Hé bien, je vais venir dans l'inſtant. —

De descendre l'escalier pour l'amour de ces garçons! — (*Jean s'en va*)

Frédérique.

Et ces pauvres diables doivent monter pour l'amour de toi: --- quoique, j'allois oublier que Monsieur mon frère est un Seigneur de condition.

Louis.

Point d'ironie! --- mais le noeud d'épée, ma soeur! — au plûtôt et tu n'as qu'à la mettre ici dans l'appartement, comme je te l'ai dit. (*Il s'en va.*)

Scène sixième.

Frédérique (*seule*).

Ce petit coquin, comme il sait commander! Par bonheur que j'aye l'épée. Un bel instrument dans les mains d'un aussi insensé petit garçon! Il faut en vérité que le papa ne le connoisse pas comme moi. Hé bien, tu attendras, bel âge jusqu'à ce qu'on te la rende: je m'envais au plus vite la porter au papa --- Ah, lui-même —

Scène ſeptième.

Monſieur de Dorval. Fréderique.

Fréderique.

Vous venez tout à propos, mon cher papa! j'étois ſur le point d'aller chez vous.

Mr. de Dorval.

Et, que veux-tu? --- mais que fais-tu là avec l'épée de ton frère?

Fréderique.

Je lui ai promis un noeud d'épée: mais ma principale intention étoit de lui arracher cette dangereuſe choſe des mains. Au nom du ciel n'allez pas la lui rendre!

Mr. de Dorval.

Et pourquoi pas? Je n'irai pourtant pas lui reprendre le préſent de ſa fête?

Fréderique.

Ayez donc au moins la bonté de le lui garder jusqu'à ce qu'il devienne plus ſenſé. Il en a frappé ici de taille et d'eſtoc, et il a menacé qu'il vouloit faire la première épreuve de

cavalier

cavalier sur ses camarades qui vont le venir voir à cette heure.

Mr. de Dorval.

Ce petit inconsidéré! Hé bien, attends: il n'a qu'à en faire l'épreuve, il s'en trouvera mal. Donne!

Fréderique.

Mais vous n'irez pourtant pas lui rendre l'épée?

Mr. de Dorval.

Ne t'inquiète pas! Il recevra son fait - - -

Fréderique.

Je l'entends monter l'escalier - - -

Mr. de Dorval.

Tu n'as qu'à venir, et m'y attacher un noeud pour lui. (*Ils s'envont.*)

Scène huitième.

Louïs. Blumenau l'ainé. Blumenau le cadet. Reinold l'ainé. Reinold le cadet.

Louïs

précède en courant, fort immodestement, le

le chapeau ſur la tête, et ſes petits convives le ſuivent.

Blumenau l'ainé. (à Reinold l'ainé, en ſecret)

La réception eſt fort polie.

Reinold l'ainé. (en ſecret)

Apparemment que c'eſt une nouvelle mode de recevoir ſes convives le chapeau ſur la tête, et d'entrer le premier dans l'appartement.

Louïs.

Que jaſez-vous là?

Blumenau l'ainé.

Rien, Monſieur de Dorval, rien.

Louïs.

Rien? ou quelque choſe que je ne devois pas entendre?

Reinold l'ainé.

C'eſt auſſi ce qui ſe pouroit.

Louïs.

Mais je veux le ſavoir!

Reinold l'ainé.

Dèsque vous aurez le droit de nous interroger.

Blumenau

Blumenau l'aîné, (de côté)

Laiſſe Charles. Il ne convient pas, qu'ici, dans une maiſon étrangère, où nous ſommes des convives, nous allions demander raiſon à l'hôte.

Reinold l'aîné.

Et encore moins convient-il à un hôte d'être impoli.

Blumenau l'aîné. (En priant à Reinold l'aîné)

Pour l'amour de moi et à cauſe de ſon papa!

Louïs. (avec fierté)

Impoli — moi impoli? Sans doute parceque j'ai pris le devant?

Reinold l'aîné.

Cela ſe pouvoit bien. Lorsque nous avons l'honneur de voir chez nous, vous, ou qui que ce ſoit, c'eſt toûjours à vous ou à lui que nous laiſſons le pas.

Louïs.

Cela n'eſt que juſte. Mais moi et vous?

(Ils crient tous enſemble)

Nous?

Louïs.

Louis.

Oui, oui, moi un cavalier, et vous? ...

Reinold l'aîné.

Venez, ſi vous êtes ſages, allons quérir nos chapeaux.

Blumenau l'aîné.

Fi, Monſieur de Dorval. Si vous vous croyez de trop haute condition, pour nous fréquenter, pourquoi nous faites-vous inviter chez vous? Nous n'avons pas demandé cet honneur et nous le prendrons encore bien moins à honneur, que vous nous maltraîtiez.

Louis.

C'eſt ce qu'a fait mon papa, et ...

Reinold l'aîné.

Fort bien, ainſi nous irons chez Monſieur votre papa, pour le remercier de ce qu'il nous a jugé digne de cet honneur; mais nous lui ferons ſavoir en même tems que Mr. ſon fils le prend à deshonneur de nous recevoir. — (*A ſon frère cadet*) Viens Fréderic. (*il veut s'en aller avec lui.*)

Louis.

Louis.

Hé bien, entendez raillerie, Monſieur Reinold! Nous ſommes amis. Le papa a voulu me faire fête: c'eſt mon jour de naiſſance---

Reinold l'ainé.

Soit. Mais n'allez pas réïterer un tel traîtement, Monſieur de Dorval! Car quoique je ne ſois pas d'auſſi bonne condition que vous, ce n'eſt pourtant pas impunément qu'on m'offenſe.

Blumenau l'ainé.

Laiſſe paſſer cela, Reinold! Soyons amis.

Blumenau le cadet.

C'eſt donc aujourd'hui votre jour de naiſſance, Monſieur de Dorval?

Reinold le cadet.

Hé, voilà que vous aurez reçu de bien beaux préſens!

Blumenau l'ainé.

Je vous en félicite.

Reinold l'ainé.

Auſſi moi — (*à part*) je ſouhaite ſur tout qu'il devienne plus ſenſé.

Louis.

Louïs.

Point de complimens! — Sans doute que j'ai reçu de beaux préſens.

Blumenau le cadet.

Apparemment une grande tourte ou du gateau.

Louïs.

Ah, des tourtes ou du gateau: voilà auſſi qui vaudroit bien la peine! C'eſt ce que j'ai tous les jours.

Reinold le cadet.

Et quelque choſe de jaune par deſſus le marché, (*il compte dans ſa main*) n'eſt-ce pas?

Louïs.

Oui à peu près; ou plûtôt là quelque choſe, qui en a la valeur, et qu'il n'y a que moi — oui, que moi ſeul qui oſe la porter. (*Les deux frères ainés ſe tiennent à l'écart et parlent ſecrètement.*)

Blumenau le cadet.

Que vous ſeul? Que ſeroit-ce donc que cela?

Reinold

Reinold le cadet.

Je penſe, pourvûque nous l'euſſions, que perſonne ne nous en empêcheroit non plus.

Louïs. (les regarde avec mépris)

Pauvres petits garçons! --- (*aux deux ainés*) quoique, que jouez-vous donc là de nouveau ſeuls? Je croyois que vous deviez m'aider à m'amuſer. —

Blumenau l'ainé.

Vous n'avez qu'à nous en fournir l'occaſion.

Reinold le cadet.

Il eſt ſans cela du devoir de l'hôte de pourvoir à l'amuſement de ſes convives.

Louïs. (S'approche plus près de lui et lui demande ironiquement)

Comment l'entendez-vous, Monſieur Reinold?

Scène neuvième.

Les Précédens. Fréderique (avec une aſſiette de tourte et d'autres friandiſes).

Fréderique.

Votre ſervante, Meſſieurs! (*L'ainé Reinold*

et

et Blumenau lui baiſent la main.) Vous vous portez pourtant bien tous enſemble?

Reinold l'ainé.

Parfaitement bien, ma très-chère Demoiſelle, et fort charmés de vous voir en bonne ſanté.

Frédérique.

Louïs, voici quelque choſe qu'envoïe la maman qui doit ſervir de paſſetems à tes chers convives, jusqu'à ce que le caffé ſoit pret. Je vais enſuite le faire apporter en haut et le verſer.

Blumenau l'ainé.

Vous nous ferez un grand honneur.

Louïs.

C'eſt ce que je pourois faire auſſi, je penſe. Tu n'as qu'à reſter en bas.

Frédérique.

Oui, et tu peux, comme nous en avons ſouvent fait l'épreuve, tu peux le verſer à moitié à côté, et le répandre ſur toi et ſur d'autres.

Louïs.

Louïs. (ménaçant.)

Ma soeur! — (*à elle en secret*) A propos, le noeud d'épée.

Fréderique.

Tu trouveras l'épée avec le noeud ici dans ton cabinet. (*Aux autres, après avoir mis l'assiette sur la table qui se trouve à côté.*) A l'honneur Messieurs. (*elle s'enva: ils se baissent.*)

Reinold l'ainé.

Au moins honorez-nous bientôt de votre compagnie. (*à part à Blumenau l'ainé*) Nous avons besoin d'elle ici.

Scène dixième.

Les Précédens.

Louïs.

Hé bien asseyez-vous, et prennez des chaises! — (*Ils se regardent tous les uns les autres; mais ils le font en silence. Louïs s'assied le premier entre les deux ainés.*) Vous êtes invités, prenez! (*Il sert les deux cadets: mais il se sert premièrement lui-même et mange fort goulument.*

Les

Les deux ainés ne prennent pas : Louïs les regarde.) Hé bien? Je ne dois pourtant pas être long-tems à vous inviter?

Reinold l'ainé.

Nous n'attendons pas de grandes invitations; mais cependant que vous nous serviez.

Blumenau l'ainé.

Je l'aurois regardé comme une indiscretion - - -

Louïs.

Ah! de tels complimens sentent la province, la bourgeoiſie.

Reinold l'ainé.

La bourgeoiſie — Sans doute que nous avons le malheur d'être des enfans bourgeois, et que nos parens ne nous ont appris qu'une politeſſe bourgeoiſe - - -

Blumenau l'ainé. (Lui fait ſigne.)

Laiſſe, mon ami!

Louïs.

Hé bien, ſi vous ne voulez pas, laiſſez-vous en! m'entendez-vous?

Reinold

Reinold l'aîné.

O que oui, ſans explication, et nous ſavons auſſi qui c'eſt que nous avons devant nous.

Blumenau l'aîné.

Je vous prie: ne recommencez donc pas à vous disputer! — Charles! Monſieur de Dorval! fi!

Louïs.

(*Se lève avec vivacité; à Reinold: les autres ſe lèvent auſſi.*) Qui, qui avez-vous devant vous, petit garçon?

Reinold l'aîné.

Un lourdaut, un inſolent petit gentil-homme, qui ſ'en fait plus accroire, qu'il n'eſt, et qui ne ſait pas, comment d'honnêtes gens ſe conduiſent les uns envers les autres.

Blumenau l'aîné.

(toûjours priant.)

Charles! laiſſe donc paſſer cela.

Louïs.

Comment? Moi un lourdaut? moi un inſolent? moi? — un gentil-homme?

Reinold

Reinold l'ainé.

Oui un lourdaut, un groſſier et un inſolent, et quand même vous ſeriez Prince et Comte.

Louïs. (Bat contre lui.)

Je m'envais te montrer, ce qu'il te faut. (*Reinold l'ainé veut le ſaiſir: Louïs ſ'enfuit et entre dans une des portes.*)

Scène onzième.

Les Précédens.

Blumenau l'ainé.

Ciel! qu'as-tu fait! Le voilà qui ira chez ſon papa, et qui dira des menſonges: et pour qui celui-là nous prendra-t-il?

Reinold l'ainé.

Pour ce qu'il lui plaira. Son papa eſt un homme débonnaire, et aimable et ſi lui ne va pas auprès de lui: ce ſera moi qui irai le trouver. Il ne nous a certainement pas fait inviter, afinque ſon fils nous offenſe.

Blumenau

Blumenau le cadet.

Et ſon papa va envoyer chez le nôtre et va ſe plaindre, et alors nous aurons du chagrin.

Reinold le cadet.

Non, mon frère a raiſon; et notre papa va certainement approuver ce qu'il a fait, lorsque nous le lui raconterons: car il ne permet pas que l'on outrage ſes enfans.

Reinold l'ainé.

Venez! allons tous enſemble trouver Monſieur de Dorval - - -

Scène douzième.

Les Précédens. Louïs.

(Louïs l'épée au côté entre avec précipitation: les petits garçons courent par ci par là dans quelque coin du théatre; Reinold l'ainé eſt le ſeul qui reſte hardiment à ſa place.)

Louïs.

Attends! je m'envais garçons que vous êtes - - - (*il tire l'épée, et au lieu de lame il ſ'y trouve une plume de coq d'Inde. Il eſt là comme pétri-*

pétrifié : mais les petits garçons jettent de grands éclats de rire, l'entourent et le fiflent.)

Reinold l'aîné.

Hé bien, poltron viens-t-en ici! Vois ce que peut ton épée!

Blumenau l'aîné.

Laiſſez-le aller : il eſt digne de mépris.

Blumenau le cadet.

Ha, c'étoit ſans doute cela le préſent de votre fête, que nous n'oſons porter?

Reinold le cadet.

Pauvre diableſſe! certainement tu ne ſaurois voir du ſang.

Reinold l'aîné.

C'eſt à préſent que nous devrions te chatier de ta groſſièreté : mais nous nous croyons au deſſus de cela - - -

Blumenau l'aîné.

Venez - - -

Reinold

Reinold le cadet.

Adieu, Monſieur de l'épée à plumet!

Blumenau le cadet.

Adieu! à ne jamais revoir. (*Ils veulent ſ'en aller.*)

Reinold l'aîné.

Non, je reſte, et veux premièrement rendre compte de notre conduite à Mr. de Dorval, le père de cet humble petit gentilhomme; ſans cela toute la faute tomberoit ſur nous---

Blumenau l'aîné.

Encore mieux! Et que penſeroit-il, ſi nous nous en allions ſans prendre congé?

Scène treizième.

Monſieur de Dorval. Les Précédens.

(Ils prennent tous une humble contenance. Louïs eſt là qui pleure de rage.)

Mr. de Dorval.

(*Il regarde Louïs avec indignation*) Qu'eſt-

ce que cela, Louïs? — (*Les ſanglots empêchent Louïs de répondre.*)

Reinold l'aîné.

Pardonnez, Monſieur, le déſordre où vous nous trouvez. Mais ce n'eſt pas notre faute. Monſieur votre fils nous a maltraités depuis le premier inſtant de notre entrée---

Mr. de Dorval.

Tranquiliſez-vous, mon ami. Je ſais tout. J'ai entendu depuis le commencement la conduite impolie de mon fils dans l'appartement attenant. Elle étoit d'autant plus puniſſable, ayant déja avant votre arrivée pris la belle réſolution de ſe conduire avec tant d'indignité. Il y a déja long-tems que je ſerois entré pour mettre fin à ſon impudence. Mais je voulois voir à deſſein juſqu'où il la porteroit, et afin qu'il ne fît point de mal, j'ai fait ſur le champ mettre au préſent de ſa fête une telle lame qui ne répand point de ſang.

(Les petits garçons rient)

Reinold l'aîné.

Daignez ſeulement me pardonner, Monſieur,

sieur, de ce qu'une couple de fois j'ai pris la liberté de lui dire la vérité peut-être avec un peu trop d'énergie.

Mr. de Dorval.

Non, c'est ce dont je vous remercie de tout mon coeur. Vous êtes un brave jeune homme, qui méritez plûtôt de porter un tel signe d'honneur que celui-ci --- Oui, pour preuve de ma reconnoissance c'est vous qui devez recevoir l'épée: cependant j'y ferai auparavant enfoncer la véritable lame.

Reinold l'aîné.

Je suis confus de vos bontés, Monsieur. Mais permettez-nous de nous retirer. Notre compagnie pouroit aujourd'hui à Monsieur votre fils - - -

Mr. de Dorval.

Non restez, mes chers enfans. Mon fils ne doit pas un instant par sa présence vous interrompre dans votre plaisir. Vous êtes à quatre, ainsi vous pouvez bien vous amuser. Ma fille ne manquera pas de vous procurer

un

un petit entretien. Accompagnez-moi dans ſons appartement. — (*A Louïs*) Mais pour toi à ton jour de naiſſance — aujourd'hui ne me bouge de ton appartement! et auſſi longtems — auſſi longtems point d'épée, que tu n'en ſois digne, et-duſſes-tu t'en déſeſpérer.

(Le rideau tombe)

Fin du Drame.

LE PRÉSENT DE NOËL.

UNE

PETITE COMÉDIE.

Perſonnes.

Madame Filibert.

Dorothée ſa fille.

Gouvernante.

Fréderique.

Emilie.

La Scène eſt dans l'appartement de Dorothée.

Scène première.

Dorothée seule.

Elle se regarde au miroir, paroît se plaire et agence sa coiffure.

Charmant! — un présent de noël, comme je l'ai souhaité! — Quelles grimaces ne va pas faire la petite Wernerin, en voyant ma coiffure à dentelles! Tant mieux — Je me suis fâchée hier contre cette petite orgueuilleuse créature — à peine savoit-elle, si elle devoit regarder les gens ou non? Aujourd'hui ce sera moi qui ne la regarderai pas, ou si elle vient à mon passage, je lui dirai: Pas trop près Mademoiselle! Vous me gâtez ma coiffure à dentelles. Si ce n'étoit que du crêpe ou des blondes, comme la vôtre, cela pouroit passer! mais - - - (*elle hausse les epaules*) cette fille en vaut aussi

la

la peine: de ſe pavaner de la ſorte! et elle eſt pourtant auſſi laide qu'une chenille; et auſſi ſotte - - - Ah! ici il faut encore une épingle: (*elle attache une épingle*) Comme cela — Aujourd'hui, il y aura, je penſe, grande affluence chez la maman — De jolis Meſſieurs parés, qui viendront la féliciter — Hé bien, à coup ſûr je ne quitterai pas ſes côtés — Ne vont-ils pas écarquiller les yeux! — (*elle fait pluſieurs mines dans le miroir*) cette charmante enfant! — Il vous plait de badiner avec votre ſervante. — Vous êtes aujourd'hui parée comme un ange. — (*Elle ſourit de diverſes manières.*) Croyez-vous? - - - fi! peu ſen faut que je n'euſſe fait une grimace, comme la vielle Madame Puſchen. Non, voilà — voilà qui va mieux — Hé bien, ce ſera un plaiſir . . .

Scène ſeconde.

Dorothée. La Gouvernante.

La Gouvernante.

(qui a tout entendu, et qui entre ſubitement.)

Pourtant pas ſi grand, que vous penſez, Mademoiſelle.

Dorothée

Dorothée (effrayée).

Ah! ah! — vous venez donc de m'effrayer — que je — que je - - -

La Gouvernante.

Pas grand malheur! — Il faut seulement que je vous dise, que j'ai entendu vos beaux soliloques. Voilà pourtant que je sais vos sentimens. En effet, ils font beaucoup d'honneur à votre coeur.

Dorothée (d'une voix lamentable).

Et je suis si — hors de moi, qu'à peine puis-je reprendre haleine — Suffit! la maman ne veut pas, qu'on m'effraye, car elle sait, que j'en deviens malade — ah! je suis malade — si malade - - -

La Gouvernante.

Malade, autant qu'il vous plaira, Mademoiselle, cela ne me touche pas le moins du monde. Vous vous êtes effrayée de ma subite apparition, et moi de votre vanité et de votre orgueuil. Qui a plus de sujet d'être effrayée? Je suis fort fâchée de ce que je me vois obligée de troubler votre plaisir: mais — je n'y saurois

ſaurois que faire, aujourd'hui il faut que vous renonciez au plaiſir de fâcher Mademoiſelle Wernerin, et de plaire aux beaux Meſſieurs, qui viendront féliciter la maman. Vous aurez la bonté d'ôter votre coiffure à dentelles et d'en mettre une de vos ordinaires.

Dorothée.

O! je vous prie, ma bonne, laiſſez-moi toûjours ma coiffure! je ne dirai pas non plus à la maman, que vous m'avez effrayée.

La Gouvernante.

Belle condition! Et quand même j'aurois pu vous pardonner, c'eſt préciſement là une raiſon, pour la quelle à préſent je ne vais point le faire. Savez-vous que, lorsque je punis, je le regarde comme une néceſſité, et que rien ne change ma réſolution. C'eſt votre coiffure de tous les jours que vous mettrez aujourd'hui, m'entendez-vous? — Il n'en ſera pas autrement. Soyez ſenſée, je vous le dis. Je ſerai dans l'inſtant de retour, et je compte vous trouver coiffée; ſi non, je vous forcerai même à mettre votre dormeuſe.

Dorothée.

Dorothée.

Pardonnez-moi toûjours, certainement cela ne m'arrivera plus.

La Gouvernante.

Voilà auſſi ce que j'attends.

Dorothée.

Cette ſeule fois! Je vous prie - - -

La Gouvernante.

C'eſt en vain que vous priez: Une fois pour toutes vous ne devez pas aujourd'hui. — Soyez raiſonnable, modeſte et ſur tout pas orgueuilleuſe, ſans cela - - - Si vous vous conduiſez bien pendant cette ſemaine, alors vient la fête des Rois — Suffit! je vous promets que vous ſerez contente de moi. — Hé bien, ne tardez pas, Madame Albert eſt chez la maman avec ſes deux filles; et l'on vous a déja demandée une couple de fois. —

Scène troiſième.

Dorothée ſeule.

Ah! je ſuis ſi en colère contre moi! ſi en colère — n'aurois-je pas pu fermer cette mau-

maudite porte à la clef? --- Il faut seulement que je me hâte. Si ces deux filles venoient me tomber sur les bras et qu'elles visſent que j'ote la belle coiffure pour en mettre un chétive aujourd'hui au nouvel an --- Oui, ce seroit pour m'achever de peindre! — (*Elle prend une autre coiffure de la boëte.*) Ainsi c'eſt toi qu'aujourd'hui je dois mettre? — (*Elle la considère et hauſſe les épaules*) Que faire! La Gouvernante a raiſon. Pourquoi suis-je si vaine! (*Elle eſt sur le point d'oter la coiffure qu'elle a sur la tête.*) Mais à un tel jour de fête --- Ciel! les voilà qui viennent --- (*Elle ote au plus vite sa coiffure.*)

Scène quatrième.

Dorothée. Emilie. Fréderique.

Fréderique.

Hé bien, Dorothée, vis-tu ou es-tu morte? Nous sommes déja aſſiſes près d'une heure à t'attendre.

Emilie.

(*d'un ton moqueur.*) En vérité, Mademoiſelle

felle eſt fort galante; il faut lui faire la cour dans ſon appartement à coucher.

Dorothée.

(*Troublée laiſſe tomber la coiffure derrière elle.*) J'allois me mettre cette coiffure, et - - -

Fréderique.

Mettre cette coiffure? Hé bien, il te faut beaucoup de tems pour cela - - - ha, tu en uſes bien avec tes hardes! la voilà même à terre. (*elle la ramaſſe*)

Dorothée.

(*rougiſſant*) Foin de toi! — (*elle veut la lui prendre des mains.*)

Fréderique.

Oho, laiſſe nous donc la regarder auparavant! — Par bleu! Voilà qui eſt même de dentelles? — Hé bien, une telle choſe ne vient point à moi, et je ſuis pourtant plus agée d'un an et demi —

Emilie.

Ah! charmant. Hé bien, voilà pourtant qui a meilleur air, que cette miſérable parure, que

que tu as toûjours portée. C'eſt immanquablement le préſent de noël?

Fréderique.

Attends, Dorothée, il faut que je te voïe dans ta ſplendeur: je m'envais t'aider à la mettre.

Dorothée

(*avec beaucoup d'angoiſe*) Non, pas aujourd'hui!

Fréderique.

Pourquoi donc pas?

Dorothée.

Parce — parce--- vois-tu, il y manque encore quelque choſe. La faiſeuſe de galanteries a oublié —

Fréderique.

Va tu rèves; je ne ſaurois quoi? çà la tête!

Dorothée.

Ne me tourmente donc pas de la ſorte! — le ruban n'eſt pas comme je voudrois l'avoir.

Emilie.

Le ruban? — ſans doute qu'il eſt un peu commun.

Fréderique.

Frédérique.

Ah! allez donc! le ruban eſt beau. — Hé bien, qu'en ſera-t-il? ſans façons? — qu'as-tu donc en tête? (*elle veut lui mettre la coiffure.*)

Dorothée. (s'en défend.)

Non; je te le dis une fois pour toutes: je ne veux et ne vais pas la mettre.

Frédérique.

Hé bien, hé bien, de grace ne vous irritez pas ſi fort! Si vous ne voulez pas, laiſſez-vous-en.

Emilie.

Un beau remercîment des peines que nous voulons prendre de te parer!

Dorothée.

Mais vous ne ſavez ~~pas~~ à quel point vous me tourmentez. Il faut ſeulement que je vous diſe toute l'affaire. Ma Gouvernante me l'a defendu.

Frédérique.

Comment? quoi? la Gouvernante?

Emilie. (riant.)

Ha, ha, ha, ha! Voilà qui eſt divertiſſant!

Fréderique.

Tu permets à ta Gouvernante, de te donner des ordres?

Dorothée.

Pourquoi pas? Elle eſt plus ſage que moi, et elle eſt bien intentionnée à mon égard, c'eſt ce que je ſais. Outre cela la maman veut abſolument que je lui obéiſſe.

Fréderique.

Comment? à une femme qui eſt à vos gages et qui mange votre pain? Voilà qui ſeroit horrible!

Emilie.

Oui, en verité: horrible! Qu'eſt-ce donc qu'une Gouvernante eſt beaucoup plus qu'une ſervante? On peut donc renvoyer l'une auſſi bien que l'autre. N'en avons-nous pas depuis peu agi avec trois de la ſorte?

Dorothée.

O! la mienne vaut auſſi mieux que dix autres.

Fréderique.

Mieux ou pas mieux: elle eſt pourtant du nombre des domeſtiques.

Emilie.

Emilie.

Il n'en eſt pas autrement! — et ta mère peut t'ordonner d'obéir à une telle créature? oui, je me ferois plûtôt tuer.

Dorothée.

Hé bien, n'avez-vous donc pas auſſi une Gouvernante?

Fréderique.

Oui ſans doute: mais je voudrois lui conſeiller de vouloir nous commander. Pas un jour elle ne me reſteroit dans la maiſon.

Dorothée.

Oui, chez nous ce n'eſt que la maman qui a le droit de renvoyer un des domeſtiques; et je ne voudrois pas risquer de traîter même le dernier d'entre eux d'une manière impolie.

Fréderique.

Pauvre fille! et tu ne ſais pas, comment on ſy prend, lorsque l'on ſouhaite d'être debaraſſé de quelqu'un.

Emilie.

Que tu es encore novice dans le monde?

Dorothée.

Sans doute que je n'en fais pas autant que vous.

Frédérique.

Tu te ſouviens pourtant encore de Mademoiſelle Barbon notre première Gouvernante? elle fit auſſi mine de vouloir nous commander. Tantôt Mademoiſelle vouloit nous donner à faire un certain ouvrage, tantôt nous devions apprendre ceci, tantôt cela, tantôt faire ceci, tantôt cela: alors nous étions accuſées auprès de la maman, et c'étoit un bruit continuel. Mais ce plaiſir ne fut pas de durée. Je lui échauffai bientôt tellement la tête, j'eus l'art de dire tant de menſonges à la maman, qu'il fallût enfin qu'elle quittât, bongré malgré.

Emilie.

Oui, quoiqu'elle ſe fût bien ancrée auprès de la maman, nous en vînmes pourtant à bout, et nous parvînmes même enfin à lui faire demander ſon congé d'elle-même.

Frédérique.

Et toutes celles qui la ſuivîrent, étoient obligées de ſe régler à nous. Nous le leur diſions

disions toûjours d'abord d'avance, et s'il y en avoit une qui voulût singérer de prendre le ton de Gouvernante; crac, elle partoit.

Dorothée.

O! je voudrois que je fusse tout aussi à mon aise!

Emilie.

Hé bien? Cela ne depend-il pas de toi?

Dorothée.

Jamais je n'aurai ce coeur. Je lui cause pourtant plusieurs petits chagrins. Lorsqu'elle ne fait que me toucher, je fais retentir toute la maison de mes cris. Mais que m'en arrive-t-il? Si la maman vient sur ces entrefaites, la Gouvernante raconte la chose telle qu'elle est: c'est elle que l'on croit et je reçois par dessus le marché des coups ou des reprimandes.

Frédérique.

Petite sotte bête! Ne saurois-tu donc donner un autre sens à l'histoire?

Dorothée.

O! j'ai beau le faire. Ma Gouvernante ne

ne dis jamais des menſonges, et c'eſt ce que la maman fait déja.

Emilie.

Va, tu es un enfant! il faut que ce ſoit avec bien de la hardieſſe que tu avances le contraire, il faut que tu lui diſes nettement et ſans détours que tu ne veux pas lui obéir; et que ce n'eſt qu'à elle et non pas à toi que cela convient! ſi tu ne le fais, elle te ménera toûjours par le nez.

Fréderique.

Très-certainement. Il faut faire ſentir à de telles gens, qui l'on eſt: ſans cela - - -

Scène cinquième.

Emilie. Fréderique. Dorothée. La Gouvernante.

La Gouvernante.

Comment venez-vous ici, Mesdemoiſelles?

Fréderique.

Et, pourquoi vous en informez-vous, Mademoiſelle?

La

La Gouvernante.

Voilà qui eſt fort impoli. Je ne me ſerois pas attendue à cette réponſe d'une jeune Demoiſelle de votre condition. Sachez donc, Mademoiſelle, que j'ai le droit de m'en informer, qu'ici c'eſt chez moi que vous êtes, et que vous ne devez pas y être ſans ma permiſſion.

Frédérique (riant).

Voilà la première nouvelle. Je croyois, que nous étions chez Madame Filibert?

Emilie (ſur le même ton).

Oui, c'eſt auſſi ce que je croyois, mais il faut, comme tu vois, que nous nous ſoyons fort trompées.

Frédérique.

(*Avec de grands éclats de rire.*) Ha ha ha ha ha! hé, que cela eſt joli! (*à la Gouvernante.*) Je vous demande mille fois pardon, Mademoiſelle. Ha ha ha ha ha —

La Gouvernante.

Plus je vous entends, plus je ſuis étonnée. Oui, Mademoiſelle, je ſuis ici chez moi, vous ſavez

ſavez pourtant ſelon toute apparence, que je ſuis ici Gouvernante de Mademoiſelle Dorothée? — Hé bien; partout où elle eſt, j'ai l'honneur de lui ſervir de mère; et ici encore plus que partout ailleurs — (*Emilie et Fréderique continuent à rire.*) — En vérité: Il faut que je vous avouë librement, que vous êtes fort impolies. Et quand même je ne mériterois pas de la déférence à cauſe de mon âge - - -

Fréderique.

Oho! impolie vous-meme! - - - Mais il faut auſſi que je vous diſe librement, que nous n'avons pas coûtume d'avoir de la déférence pour des gens, qui ſervent à gages.

Emilie.

Non, graces au ciel! d'une telle éducation nous n'en ſavons rien —

Gouvernante.

O! l'on ſ'en apperçoit! Il faut que vous en ayez eu une admirable! Notre Dorothée peut beaucoup profiter de vos leçons.

Fréderique.

Sans contredit, et ſi elle les met en pratique,

tique, elle n'obéïra plus à des gens, aux quels elle a droit de commander.

La Gouvernante.

Oui? Comme je le remarque, vous vous ferez entretenuës ici de jolies choſes. Mais, vous ne méritez là deſſus aucune réponſe! J'ai pitié de vous, et je n'ai à cette heure rien de plus à vous dire, ſi ce n'eſt que Madame votre mère a fini ſa viſite, et qu'elle veut aller plus loin. Apparemment que vous ne la ferez pas attendre long tems?

Emilie. (d'un ton ironique)

C'eſt ce qui dépendra de nous - - - mais que voudrions-nous auſſi ici dans une telle compagnie? (*ironiquement*) Daignez permettre, Mademoiſelle, que nous nous recommandions à vos bonnes graces.

Fréderique.

(*A Dorothée à voix baſſe.*) Mets-moi la nouvelle coiffure, je te le dis, ſans cela - - - (*à la Gouvernante d'un ton ſérieux affecté*) Mademoiſelle, j'ai l'honneur de vous baiſer les mains - - - Ha

--- Hahahaha — *(elle s'en va avec sa soeur en jettant un grand éclat de rire.)*

Scène sixième.

La Gouvernante. Dorothée.

La Gouvernante.

Mon Dieu! Quel insolent et méchant couple de filles! O! Dorothée, Dorothée, gardez-vous de cette compagnie! Si je les avois crues si dangereuses, elles n'auroient pas passé le seuil de cette porte, ou je ne vous aurois pas laissée seule un moment--- Mais dites-moi donc, que devoit donc signifier l'avertissement par rapport à la nouvelle coiffure?

Dorothée. (avec arrogance).

Que seroit-ce que ma coiffure à dentelles? Pourquoi voulez-vous que je ne la mette pas aujourd'hui?

La Gouvernante.

O! je vous prie de parler d'un ton plus soumis. — Vous demandez, pourquoi? Je n'irai pas vous le repetter, Mademoiselle; le pourquoi vous le savez aussi bien que moi?

En

En un mot, plus d'autres éclairciſſemens! je vous le défends et cela ſuffit.

Dorothée.

(*A voix un peu baſſe et ſe détournant.*) Vous me le défendez — vous le défendez — Avez-vous donc à me - - -

La Gouvernante.

Un peu plus haut, Mademoiſelle! Ce que vous dites, mérite d'être entendu.

Dorothée.

(*D'un ton craintif, mais comme auparavant.*) Il eſt vrai — une perſonne — qui ne vaut guères mieux qu'une ſervante — d'ordonner —

La Gouvernante.

(*Qui la regarde long tems, ſans dire un mot.*) D'ordonner? Voilà qui eſt fort-beau, Mademoiſelle! Vous avez fait de très-grands progrès en peu de tems. Si vous continuez de la ſorte, vous atteindrez bientôt à vos maîtreſſes, à moins que vous n'ailliez même les ſurpaſſer. Je doute cependant, que votre maman ne ſoit contente de cette inſtruction: - - - La voilà qui vient

vient — il faut pourtant que je lui demande son avis là dessus —

Scène septième et dernière.

Madame Filibert. La Gouvernante. Dorothée.

Madame Filibert.

Hé bien, pourquoi ne descends-tu pas, puisqu'il y a déja une heure que l'on t'a appellée? --- Mais qu'est-ce que cela doit signifier? Tu es dans le dernier désordre? sans coiffure? tes joues sont tout en feu et tes yeux sont remplis de larmes? --- Ah! à coup sûr il s'est passé quelque chose avec Madame Dorval?

Dorothée.

Non, ma chère maman — Elle là---

Mad. Filibert.

Qui elle? de qui parles-tu?

Dorothée.

D'elle là: — (*montrant la Gouvernante.*) Elle veut me punir et je n'ai pourtant rien fait.

Mad. Filibert.

Elle ne s'appelle pas elle; mais ta chère Gou-

ver-

vernante ou Madame Dorval. Ne t'avise pas une autre fois de parler sur ce ton, sois sur tes gardes. Pour ce qui est de la punition, tu l'as immanquablement méritée: j'exige donc que tu t'y soumettes sans replique.

La Gouvernante.

Ce matin j'ai surpris Mademoiselle. Elle étoit devant le miroir à s'admirer, et à tenir à l'occasion de sa nouvelle coiffure à dentelles de tels soliloques, qui marquoient beaucoup plus d'orgueuil et de vanité qu'on ne le croiroit. Je crus qu'il n'y avoit point de meilleur moyen, pour reprimer ce penchant, que de lui défendre de mettre aujourd'hui cette coiffure.

Mad. Filibert.

Vous avez fort bien fait, et vous n'aviez que faire de cette justification. On doit vous obéïr, sans demander pourquoi?

La Gouvernante.

Non, Madame, je ne suis ici rien de plus qu'une servante, qui doit obéïr à chacun, mais non pas commander. — N'est-ce pas, Mademoiselle Dorothée? N'étoient-ce pas là les bonnes leçons que vous donna votre visite?

Mad.

Mad. Filibert.

Voilà qui eſt horrible! Comment, petite impudente? tu aurois eu l'audace---

La Gouvernante.

Non, Madame; il faut que je lui rende juſtice: elle penſe trop bien pour que de telles choſes lui vinſent jamais en penſée. Ce ne ſont que ces jeunes Demoiſelles qui lui ont inſpiré ces beaux diſcours: ce ſont les filles les plus dangereuſes, les plus mal élevées que j'aye encore vuës de ma vie.

Mad. Filibert.

Il eſt bon que je le ſache. Dès cet inſtant je te defends de les fréquenter; du moins ne dois-tu jamais les voir autrement qu'en ma préſence, pour pourtant de manière que je ſois en état d'entendre toutes les paroles que vous vous dites.

Dorothée.

Elles montèrent chez moi. Ce n'eſt pas moi qui ai été les chercher.

Mad. Filibert.

Suffit! J'éxige que tu ayes autant de reſpect

ſpect pour ta Gouvernante que pour moi-même, que tu la regardes comme une autre moi-même, et que tu lui obéïſſes en tout ſans replique. M'entends-tu?

Dorothée.

Oui, maman.

Madame Filibert.

Ne va pas oublier ce que tu me promets. Tu ſais à quel point je t'aime. Mais je t'en avertis, ſi tu vas une ſeule fois contrevenir en ce point à mes ordres, tu as perdu pour jamais mon amour et mon amitié. — Dans l'inſtant viens demander pardon à ta bonne Madame Dorval.

Dorothée. (humiliée.)

J'en ſuis fâchée de tout mon coeur, ma bonne - - -

La Gouvernante.

Suffit, ma chère enfant. Tout eſt oublié. J'eſpère que vous tiendrez parole à votre bonne maman. Vous n'avez d'ailleurs point de mauvais coeur, et je me chagrinerois au dernier point, ſil alloit ſe corrompre par la compagnie de ces mechantes Demoiſelles.

Madame Filibert.

O! je vous prie d'y faire attention, qu'elles ne ſe revoïent jamais, ou du moins que lorsque cela

cela ne peut se faire autrement: et même alors que ce ne soit qu'en ma présence.

La Gouvernante.

Puisque Dorothée se repent de sa faute, j'intercède pour elle, permettez-lui de mettre sa nouvelle coiffure à dentelles.

Mad. Filibert.

Elle ne le mérite pas — Cela dependra de vous, ma chère Dorval.

Dorothée.

Ma chère maman — ma très chère Madame — que je vous embrasse — (*elle les embrasse*) Jamais, je vous le promets à l'une et à l'autre, jamais je ne retomberai dans cette faute —

Madame Filibert.

(*Après avoir embrassé sa fille.*) Tiens parole! Sans cela je te punirai doublement. A présent achève de t'habiller. Tu dois rendre avec moi quelques visites de félicitations. Cette coûtume est nécessaire pour former les moeurs, quelque génante qu'elle soit quelque fois. — Encore une fois! sois à l'avenir circonspecte, et que ce qui vient d'arriver t'apprenne, combien il est facile que de mauvaises compagnies corrompent les bonnes moeurs.

L'AMOUR FRATERNEL.

DRAME

POUR DES ENFANS.

Perſonnes.

Monſieur Curt, un Major.

Madame Curt, ſon épouſe.

Charles, }
Guillaume, } ſes enfans.
Julie }

Monſieur Eberhard, un Chirurgien.

La ſcène eſt dans un appartement d'école dans la maiſon de Mr. Curt.

Scène première.

Guillaume seul. (Vient avec un livre d'arithmétique.)

Hé, Dame! Voilà qu'il sonna déja deux heures, et je n'ai pas encore fait les exemples, que m'a données notre maître d'arithmétique. — La maudite arithmétique! — Rien ne m'est plus odieux — Pourvûque j'eusse pu trouver Charles, afinqu'il m'eût un peu aidé --- c'est ce qu'il faut avouer: celui-là chiffre comme un ange: je fais chaque fois une bévuë, et lorsque je pense l'avoir encore si bien fait, voilà qu'il se trouve au moins un zéro au lieu d'un deux, et un un au lieu d'un huit — Mais, qu'y faire? il faut que je m'y mette, amoinsque je ne veuille m'attirer une verte réprimande. — (*Pendant ce discours il a été quérir son livre d'arithmétique, une plume et de l'ancre, les a mis sur la table, s'est approché une*

chaiſe ſur la quelle il ſ'aſſied, il prend ſon livre, et cherche.) Oui — le voilà. — Il faut pourtant que je le couche ici par écrit; — (*il écrit, en le prononçant.*) 1547 gros — combien font-ils d'écus? — Il faut donc que je place les 2 ſous le 15, — 2 en un je ne puis — Ainſi avançons d'un chiffre — 2 en 15 — j'ai 8 fois — deux fois 8 font 16; --- non, c'eſt ce qui ne va non plus — ainſi 7 fois; deux fois 7 font 14, reſte 1; je l'écris au deſſus: 4 fois 7 font 28, de 14---- (*avec dépit*) foin de toi! voilà qui eſt encore faux — il faut ſeulement que je recommence: 2 en 15--- je veux prendre 6 fois, alors cela ira pourtant? deux fois 6 font 12. Douze de 15 reſtent 3. Quatre fois 6 font 24: de 34 reſtent — reſtent — (*il compte par ſes doigts en marmottant.*) reſtent dix — je ſuis auſſi une vraie tête de linotte: voilà qui eſt ſi facile — 10 ajouté à 24 cela fait 34. Hé bien avançons--- (*on entend tirer un coup, il ſaute de ſa chaiſe tout effrayé.*) Ciel! Ciel! qu'étoit-ce que cela? c'étoit un coup d'arme à feu — pas loin — comme derrière dans l'appartement, des domeſtiques — il faut pourtant que j'aille voir dehors--- pourvûque cette

maudite

maudite exemple fût déja achevée! - - - (Il veut aller vers la porte, fur ces entrefaites Charles pâle comme la mort et hors d'haleine fe précipite dans l'appartement.)

Scène feconde.

Charles. Guillaume.

Charles.

Ah! Helas! Helas! mon très-cher Guillaume! — je fuis un enfant mort — Dieu, Dieu! — qu'ai-je fait!

Guillaume.

(*Plein d'angoiſſe.*) Quoi donc? Quoi, mon bon Charles? qu'étoit-ce donc que ce coup?

Charles.

Ah Guillaume! — cache-moi — ſi tu peux! — j'ai — j'ai - - -

Guillaume.

Qu'as-tu donc? je meurs d'angoiſſe!

Charles.

Dieu! j'ai tué notre chère Julie d'un coup de piſtolet.

Guil-

Guillaume.

Notre bonne ſoeur? — (*il commence à pleurer à haute voix*) Miſéricorde divine! qu'eſt-ce donc qu'elle t'a fait? Qu'as-tu donc fait? D'où as-tu donc reçu le piſtolet?

Charles.

Helas! pas à deſſein! pas par malice! c'eſt ce que tu peux croire.

Guillaume.

Eh, comment donc? où donc?

Charles.

Tu ſais que le papa diſoit à table, qu'il vouloit ſortir à cheval à trois heures, et que Jean devoit lui préparer les piſtolets.

Guillaume.

O Charles! à préſent je le dévine à peu près.

Charles.

A cette heure il ordonna à Julie de ſinformer, ſi cela ſétoit fait: il vouloit en attendant ſhabiller, et écrire encore un billet. — Je l'accompagne dans l'appartement des domeſtiques — Jean n'y eſt pas, et étoit en bas, pour dire au palefrénier de ſeller le cheval. Voilà que par malheur je vois les piſtolets ſur la table. — O!

le

le bon Dieu m'eût-il rendu aveugle dans cet inſtant, ou euſſé-je viſé à moi-même — m'euſſé-je tué de ce coup de piſtolet!

Guillaume.

Ah Charles! Charles! qu'as-tu fait!

Charles.

J'en prends un, et je badine avec Julie, et je lui dis: à préſent je vais te tirer, à préſent je vais tirer, et ſur ces entrefaites--- o miſéricorde divine! ſur ces entrefaites le piſtolet ſe décharge — Julie tombe — crie: Jeſus! et nage dans ſon ſang. O-h!

Guillaume.

O notre Julie! notre chère, chère ſoeur! Helas! mon frère, mon frère --- Papa et maman le ſavent-ils déja? — O quel ſera ton ſort, pauvre frère!

Charles.

Helas! je ne ſais — je pris la fuite — ici dans notre appartement — auprès de toi, cher Guillaume — mais j'entendis accourir des gens derrière moi et crier--- Helas! ſ'ils vont la trouver morte! Julie morte! —

Guil-

Guillaume.

Dieu! pourvûque je puſſe te cacher — Tu connois l'horrible emportement du papa; je crois qu'il te fera mourir!

Charles.

Il doit me faire mourir! il doit me tuer! je ne veux pas ſurvivre à Julie! hélas! pourvû-qu'il me tue d'un coup d'arme à feu — qu'il n'aille pas m'aſſommer, ou me percer! o mon Guillaume! o ma Julie! quel ſera mon ſort! comment le bon Dieu va-t-il encore me punir!

Guillaume.

C'eſt de bon coeur, de bon coeur que je donnerois ma vie pour toi et pour Julie! Que faire? que commencer? — Viens! allons en attendant nous cacher au grenier à foin.

Charles.

Ah que non! non! je veux prendre la fuite —

Guillaume.

Où? où? où l'on n'allât pas d'abord te rattrapper.

Charles.

Charles.

Je veux me précipiter dans l'étang le plus prochain.

Guillaume.

Non pas au nom de Dieu! mon cher Charles! fais-tu que par là tu commettrois encore un beaucoup plus grand péché?

Charles.

Je ne saurois une fois survivre à Julie. Que l'on me décapite, ou que le papa me fasse mourir, ou - - -

Guillaume.

Ah! j'entends accourir quelqu'un. C'est lui! Jesus! c'est lui - - -

Charles.

Hélas! — Hélas! mon frère! mon cher frère - - - (*il commence à trembler, devient roide et tombe en foiblesse par terre.*)

Guillaume.

Charles! ah mon Charles, mort! - - -

(*Monsieur Curt entre avec fureur le pistolet en main.*)

Scène

Scène troisième.

Curt. Charles. Guillaume.

Curt.

Le quel de vous deux eſt l'infame ſcélerat, qui m'a tué d'un coup de piſtolet ma meilleure, ma plus chère enfant? le quel?

Guillaume.

(*Se proſterne à ſes pieds, et veut embraſſer ſes genoux.*) Hélas! mon papa — voyez donc — Charles — il eſt auſſi mort — Julie---

Curt.

C'eſt Charles? Charles eſt ce chien?

Guillaume.

Non papa — pas Charles — pas Charles! — tuez-moi! pour l'amour de Dieu! moi.

Curt.

Ainſi c'eſt toi? toi? toi? maudit enfant: (*il le prend par les cheveux*) dans l'inſtant meurs! --- (*Charles commence à reprendre ſes eſprits et à ouvrir les yeux.*)

Guil-

Guillaume.

Oui, oui — c'eſt volontiers que je veux mourir — mais aumoins pas mon frère! tirez--- (*il s'apperçoit que Charles reprend ſes eſprits.*) il vit! il vit! Graces à Dieu!

Charles.

(*Qui voit que ſon père tient ſon frère d'une main, et de l'autre le piſtolet; tombe dans les bras de ſon père.*) Ciel! que voulez-vous faire, mon très-cher papa?

Curt.

Envoyer dans l'autre monde un petit meurtrier, qui me tue déja dans ma Julie! un parricide et fratricide! qui par elle nous ôte à tous, à tous enſemble la vie.

Guillaume.

Tirez papa! tirez!

Charles.

Sur moi, ſur moi! c'eſt moi! c'eſt moi qui ai tué Julie! c'eſt moi! au nom de Dieu, ſur moi!

Curt.

Ah, ha! — et vous voulez encore vous moquer de moi? Qui? qui?

Guil-

Guillaume.

Moi! ce fut moi qui pris le malheureux pistolet de la table - - -

Charles.

Ne l'en croyez pas, mon très-cher papa! Guillaume étoit dans notre appartement.

Curt.

Méchans garnemens! l'un ment: voulez-vous que je vous écrase tous deux? — le quel a tiré?

(*Tous les deux à la fois.*)

Guillaume.

Charles ment! c'est moi qui ai tiré.

Charles.

Non, c'est moi! Guillaume étoit ici!

Curt.

Ah, ha, apparemment tous deux des serpens — le premier, le meilleur! ni dans l'un ni dans l'autre il n'y a rien de perdu.

Scène

Scène quatrième.

Les Précédens. Eberhard.

Eberhard.

(*Se jette sur les bras de Mr. Curt.*) Au nom du ciel! que voulez-vous faire Monsieur le Major? Madame votre épouse craignoit avec raison que dans l'emportement vous---

Curt.

Et vous? qu'osez-vous? Ne dois-je pas venger ma Julie sur ces méchans garnemens? ne suis-je pas père? maître de mes enfans?

Eberhard.

Julie vit!

Charles et Guillaume.

(*avec un cri de joïe.*) Elle vit? Elle vit?

Curt.

Vous croyez me tromper? me détourner de ma vengeance? — (*menaçant*) Eberhard! je vous jure —

Eberhard.

Et je vous jure Mr. le Major---

Curt.

Curt.

Ces canailles - - -

Eberhard.

Monſieur le Major! ils ſont innocens! Aucun d'eux - - -

Charles.

Non, c'eſt moi.

Guillaume.

Ne le croyez pas, mon cher Monſieur le Chirurgien, c'eſt moi - - -

Eberhard.

Que dites-vous, petits inconſidérés que vous êtes? C'eſt Julie elle-même - - -

Curt.

Voulez-vous me prendre pour duppe? A préſent vous venez juſtement à propos, que ma tête eſt en feu et que la chaleur de mon ſang eſt prête à lui faire jour par mes veines.

Eberhard.

Je vous jure - - -

Curt.

Curt.

Que vous êtes un trompeur.

Charles.

Vous disiez donc que Julie vivoit

Guillaume.

O fût-il vrai!

Eberhard.

Elle vit, vous dis-je, et vivra. Un coup de feu qui n'a fait que l'effleurer - - -

(*Charles et Guillaume tombent dans les bras l'un de l'autre, frappent dans les mains et marquent la plus grande joie.*)

Curt.

Si vous allez me tromper, je - - - ne l'ai-je pas trouvée nageant dans son sang? — morte, morte!

Eberhard.

Vous pouvez bientôt vous convaincre — vous l'avez sans doute trouvée ainsi: mais pas morte. Le coup n'a fait que lui emporter un petit morceau de peau du crane. L'étourdissement l'a jettée à terre, et la perte du sang lui a causé une forte foiblesse.

Curt.

Curt.

Seroit-il vrai, Eberhard?

Charles.

Ah! — ah! je meurs de joïe! —

Guillaume.

Et moi - - -

Eberhard.

J'ai pansé la plaie de Julie, Monsieur. Par une peine légère elle revient à elle-même, et il n'y a pas le moindre danger.

Curt.

(*Après avoir poussé un profond soupir*) Ouf! — je reviens à moi! mais — il faut que je la voïe.

Eberhard.

Qu'un petit moment de patience! Ils ne font que la changer de linge.

Curt.

(*un peu affoibli*) Hé bien, je ne veux que m'asseoir un moment. — Parle-t-elle de nouveau? ne sent-elle point de douleurs? —

(*Il s'assied. Charles et Guillaume s'approchent et veulent saisir ses mains: il les repousse.*) Reti-

Retirez-vous engeance de vipères! Ce n'eſt pas votre faute, qu'elle ne ſoit pas morte.

Eberhard.

Contenez-vous, Mr. le Major! Ces pauvres enfans ſont innocens!

Curt.

Innocens? Qui a commandé à ces garnemens de toucher les piſtolets? Ne ſavent-ils pas que des piſtolets ne ſont pas des ſarbatanes? N'ont ils jamais vû une arme à feu? Ne leur ai-je pas defendu plus de cent fois, qu'ils ſoient chargés ou non - - -

Eberhard.

Mais Julie dit, que c'eſt elle-même qui a-qu'elle a joué des piſtolets et qu'avant qu'elle s'en ſoit doutée - - -

Charles.

O la bonne ſoeur!

Curt.

Ha! une étrange coup! Il faut qu'actuellement les balls aillent en ligne courbe, pour

lui avoir, de ſa propre main, emporté un morceau de peau du crane.

Eberhard.

Il eſt vrai! c'eſt à quoi je n'ai pas fait réflexion!

Curt.

Et ces garnemens diſputent, qui l'a fait?

Eberhard.

C'eſt ce qu'il faut que vous leur pardonniez, mon cher Mr. Dans de telles occaſions c'eſt toûjours perſonne qui ne veut l'avoir fait.

Curt.

Préciſément le contraire! chacun veut l'avoir fait! chacun ſ'empreſſe à mourir de ma main!

Eberhard.

Eſt-il poſſible? (*il les embraſſe*) généreux enfans! le quel de vous deux - - -

Charles.

C'eſt moi, mon cher Monſieur le Chirurgien, c'eſt moi qui ſuis coupable.

Guil-

Guillaume.

Non, c'eſt moi, Monſieur, très-certainement moi.

Eberhard.

Quelque choſe de pareil, par Dieu! je ne l'ai encore vû de ma vie! — Monſieur! ſi cela ne peut vous toucher! — Je remarque qu'un des deux a été le coupable: — mais chacun veut porter la peine pour l'autre! la peine de mort! — voilà une amitié, une magnanimité --- les ames de la plus conſtante fermeté en ſeroient à peine capables. — Pardonnez leur ---

Curt.

Il faut prémièrement que je voïe Julie. (*il ſe lève.*)

Guillaume.

Bon Monſieur Eberhard que vous êtes! ---

Charles.

Mon cher Mr. le Chirurgien, vous parlez pour nous?

Scène cinquième.

Les Précédens. Madame Curt. Julie.

(Julie eſt conduite par ſa mère: elle a l'air un peu pâle, et la tête bandée: Charles et Guillaume courent vers elle, la baiſent, la careſſent, et donnent tous les témoignages de l'amour et de la plus vive joïe.)

Mr. Curt. (*à Julie.*)

O ciel! quelle joïe! je te revois?

Madame Curt.

Et moi vous, mes fils? (*à ſes fils.*) Hélas! que j'ai tremblé pour vous. — Dans ma frayeur je n'avois pas vû, que votre père l'étoit ſaiſi du piſtolet.

Guillaume.

O! elle vit! notre chère Julie! notre meilleure ſoeur! — Toi! toi!

Curt.

Un bonheur, que Mr. Eberhard vînt! ſans cela --- je n'étois pas maître de moi — il étoit bandé --- Mon Dieu! qu'aurois-je pu faire dans la première fureur — (*à Mr. Eberhard*) je vous rends graces, Monſieur! mille graces, que

que vous m'ayez sauvé d'un crime, qu'aucun repentir n'auroit pu reparer.

Charles.

Veux-tu me pardonner, ma bonne soeur? — O pardonne-moi toûjours! tu sais qu'aucun dessein, qu'aucune malice - - -

Julie.

(*d'un ton de voix un peu foible*) Quoi Charles? quoi? C'étoit donc moi qui disois: que je voulois me tuer d'un coup de feu!

Charles.

Toi? toi? — Tu me fais mourir par ta bonté, ma meilleure Julie!

Eberhard.

(*A Mr. Curt sécrètement*) Allons s'il vous plaît à l'écart, et feignons de ne pas prendre garde à vos enfans. Ces bonnes, ces innocentes ames souhaiteroient d'alléger leur coeur et ils vous craignent toûjours.

Curt.

Ainsi nous voulons plûtôt nous éloigner un moment et décharger le pistolet: je frémis de

de le voir devant moi. — Mais Julie eſt pourtant hors de danger?

Madame Curt.

Très-certainement, mon coeur! En vérité tu ne me verrois pas dans une ſi grande tranquilité.

Eberhard.

Fiez-vous à moi! — C'eſt une ſimple et légère bleſſure dans les chairs, que guérit un peu d'eau d'arquebuſade —

Curt.

(*à Madame Curt*) Je ne veux qu'emporter ce malheureux inſtrument, mais je ſuis d'abord ici de retour. — (*Aux enfans.*) Vous pouvez en attendant décider entre vous, qui de vous a été battu.

(*il s'en va avec Mr. Eberhard.*)

Scène ſixième.

Madame Curt. Charles. Guillaume. Julie.

Charles.

Hélas, Julie! ne vas-tu pas me haïr pendant toute ta vie?

Ma-

Madame Curt.

Charles, ainſi c'eſt toi qui a fait le coup?

Guillaume.

Non, ma chère maman! c'eſt moi.

Julie.

Fi, Guillaume, la maman eſt bonne; à elle nous pouvons lui tout avouer. C'eſt un petit et téméraire badinage de Charles; mais le pauvre Charles, o que n'aura-t-il pas ſouffert dans ce moment pour l'amour de moi! et que n'auroit-il pu ſouffrir, ſi Dieu ne m'avoit pas conſervée.

Charles.

Il ne ſen falloit pas l'épaiſſeur d'un cheveu que je n'euſſe perdu la vie, à moins que notre généreux, notre meilleur Guillaume - - - (*il tombe à ſon cou*) o Guillaume jamais, jamais je ne l'oublierai! c'eſt encore au bord du tombeau, que je t'en remercierai! c'eſt pour toi que je veux mourir, comme et quand tu voudras! car ma vie étoit dans tes mains.

Mad. Curt.

Comment donc?

Guil-

Guillaume.

N'aurois-tu pas fait la même choſe en ma faveur, bon Charles que tu es?

Charles.

Lorsque le papa entra avec le piſtolet, je tombai à terre ſans ſentimens; en attendant mon frère avoit dit qu'il en étoit l'auteur. Déja mon père viſoit avec le piſtolet contre ſon coeur, lorsque je - - - que d'éternelles actions de graces en ſoient rendues à Dieu! je me reveillois et que je criois à mon père, que j'étois l'auteur. Cette petite incertitude retint notre papa en ſuſpens, le quel il devoit punir; en attendant vint le bon Monſieur Eberhard - - -

Guillaume.

Oui, et apporta la joyeuſe nouvelle que notre ſoeur angelique vivoit.

Mad. Curt.

Guillaume, tu es un généreux enfant! — (*elle l'embraſſe*) que je verſe cette larme ſur tes joues.

Guil-

Guillaume.

Ha, et notre Julie! ne s'étoit-elle pas de la même manière chargée de la faute? — et mon Charles, ne m'arracha-t-il pas au coup mortel par l'ingénuité de son aveu?

Charles.

Oui, après que tu m'eus donné l'exemple.

Mad. Curt.

Vous êtes tous les trois mes meilleurs enfans! vous faites ma fierté et ma félicité, vous êtes le triolet favori de mon coeur - - -

Charles.

Ha! ma chère maman! il n'y a que moi qui rien fuis pas, parceque je vous ai causé à vous et à papa une telle frayeur, à ma soeur cette douleur et à mon pauvre frère la crainte de la mort: mais il est sûr que je vais tâcher d'être bien bon! si obeïssant, si complaisant - - -

Julie.

Tais-toi, mon cher frère! tu m'attendris. Mais, est-ce que nous le cacherons au papa? Je

Je le croirois: car il pouroit pendant toute sa vie conserver de l'aversion contre toi.

Charles.

Non, non! je la merite et c'est de bon coeur que je veux m'y soumettre!

Madame Curt.

Il faut que nous le lui disions, s'il insiste là dessus: demandez-lui en pardon en lui marquant votre regret - - - Il vient —

Scène septième.

Les Précédens. Curt, Eberhard.

Curt.

Hé bien? — saurai-je enfin, le quel a été le téméraire?

Charles.

(*se jette à ses pieds*) C'est moi, mon très-cher papa, et je me soumets à la peine que vous m'infligerez.

Julie

Julie et Guillaume.

(*tombent auſſi à ſes pieds*) Pardonnez-lui, mon très-cher papa!

Guillaume.

Ou permettez que nous partagions la peine avec lui.

Curt.

Levez-vous, mes enfans! Vous me faites rougir! — Je ſerois presque tenté de vous demander pardon. — Mon Dieu, à quel horrible forfait auroit pu me ſéduire une aveugle fureur! à quel tourment et à quel regret! — A jamais! A jamais! — Généreux Guillaume, toi — ou par toi un ange - - - et la moindre preſſion, voilà que je me ferois ravi la plus brillante fleur, et en toi au monde avec le tems un des hommes les plus généreux!

(*il les baiſe.*)

Charles.

Dieu! jaimais je ne veux plus être téméraire, ni badiner avec des choſes dangereuſes.

Curt.

Et moi je ne vais jamais plus m'échapper à une aveugle emportement.

Mad. Curt.

Si vous tenez parole, l'alarme d'aujourd'hui ſeroit pour nous le gain le plus grand.

Eberhard.

O mes amis! Que de ſatisfactions n'avez-vous pas encore à attendre à l'avenir de ſi généreux enfans!

CELUI-LÀ TOMBE SOUVENT DANS LA FOSSE QUI Y CONDUIT UN AUTRE;

OU

COLIN-MAILLARD;

COMÉDIE

POUR DES ENFANS.

Perſonnes.

Monſieur Albert, un Marchand renommé.

François, ſon fils, un garçon de 10 ans.

Henriette, ſa fille ainée, âgée de 13 ans.

Julie, ſa fille cadette, âgée de 12 ans.

Dorothée, une jeune fille âgée d'onze ans.

Amelie } un couple de ſoeurs, la première âgée de
Louiſon } 9 ans, l'autre âgée de 6 ans: cette dernière bégue un peu.

Werner, l'aîné âgé de 10 ans.

Werner, le cadet âgé de 7 ans, bégaye.

Sauvage, un garçon de 12 ans.

La Scène eſt dans une ſalle: de côté vers le fond du theatre il y a une porte, qui conduit à l'étude de Mr. Albert: devant il y a une porte qui donne ſur l'eſcalier. Dans l'appartement ſe trouve une grande table, une couple de tables à piliers et autant de chaiſes qu'il en faut: çà et là ſe trouve un livre: ſur la table il y a des papiers et derrière à la cheminée ou dans un coin un porte-voix.

Scène premiere.

François seul,

(se tient à la porte de l'étude de son père et y parle, comme s'il parloit à son père qui sort.)

Oui oui, mon cher papa! fiez-vous là dessus: on ne vous dérangera rien dans vos papiers, et les livres, et ce qui traîne, je ne manquerai pas de le débarasser dans votre étude — (*Il chante*) Dallalteraltaldalda — C'est aujourd'hui que nous allons faire bien du vacarme! *) Quand le chat n'est pas au logis, c'est sur la table que dansent les rats.

Scène

*) Voyage de maître, nôces de valets.

Scène seconde.

François. Julie.

François.

Bon jour, Mademoiſelle ma ſœur! La très-digne compagnie eſt-elle là et la maman ſortie?

Julie.

Les Demoiſelles ſont là: mais encore aucun de tes camarades.

François.

Oui, cela vient de ce que nous autres Meſſieurs nous voulons toûjours nous tuer à force d'application. Je gage qu'ils étudient encore que la tête leur fend - - -

Julie.

Peut-être à force d'eſpiègleries! Pourtant — papa permet-il que nous oſions jouer ici en bas dans la ſalle? Notre appartement d'en haut eſt ſi étroit, qu'on ne peut s'y remuer.

François.

Ha, qui ira donc me refuſer quelque choſe? à un auſſi habile Ambaſſadeur que moi; et à un fils ſi bien élevé!

Julie.

Julie.

Tu t'es mépris: — c'eſt à coup ſûr inhabile et mal élevé que tu voulois dire.

François.

Ignorante petite créature! Voilà donc qui implique contradiction, comme dit Monſieur le Maître des Arts: être mal élevé et ne nous rien refuſer! Mais qu'une choſe vous ſoit dite à vous autres filles — ou à vous petites Demoiſelles! Vous ne devez pas brouiller les papiers qui ſont là ſur la table - - -

Julie.

C'eſt ce qui regardera ſans doute les jeunes Meſſieurs —

François.

Et après c'eſt dans le cabinet de papa que je dois débarraſſer les livres et ce qui traîne.

Julie.

Voilà que le papa s'eſt adreſſé à l'homme qu'il lui faut! — Hé bien viens! Il faut ſeulement que je t'aide un peu, et qu'en même tems j'arrange les chaiſes.

François.

Oho! fais un peu attention! les livres par exemple — dont l'un se trouve ici — un là — de nouveau un ici — et de nouveau un là (*il les prend en disant cela,*) ceux-là je les mets bun sur bautre, et puis — le chemin va vers l'étude du cher papa. (*il les laisse tous tomber dans l'appartement.*)

Julie.

(*avec de grands éclats de rire.*) Ha ha ha ha! Ou sur le cher plancher! Le papa n'iroit-il pas se réjouïr en voyant si joliment débarrasser ses beaux livres qu'il n'aime pas à laisser toucher par des mains malpropres!

François.

(*les ramasse.*) Hé, peste! — Je perdis le centrum gravitatis — N'est-ce pas? voilà qui est bien docte? Vois tu? c'est ce que je sais déja tout. (*en ramassant l'un des livres, il laisse tomber l'autre.*) Male peste! je crois ma foi, que les livres ont appris à courir - - -

Julie.

Il faut seulement que je t'aide! tends les moi: c'est là sur la table que je veux les mettre l'un

l'un sur l'autre contre la muraille. (*Il les lui tend et elle les place sur la table.*)

François.

(*souffle comme s'il s'étoit échauffé*) Ah! quelle grande chaleur que j'ai — je n'aurois pas été propre à devenir un de ces hommes indomptables, qui marchent à quatre pattes. — Dis-moi donc qu'est ce que la maman nous a laissé là pour jouer?

Julie.

Hé bien, quoi? Des jettons et des marques.

François.

Voilà que je vais faire mes reflexions, si je ferai de la partie: je suis pour la monoïe sans coin, comme des raisins, des amandes, des noix —

Julie.

Oui, afinque tu ailles avaler la monoïe, avant que nous commencions à jouer?

François.

Non, non, Julie: je pense gagner beaucoup, et les poches vuides, vous ne me permettriez pourtant pas d'être du jeu.

Julie.

Hé bien, attends que tu ayes le gain en poche.

François.

Bon, bon, tu n'as qu'à d'abord fournir le capital que l'on puiſſe prêter à uſure: car de rien, rien ne ſe fait. — Ha à propos! Où ſont nos jouets? Les cartes, le poque, le damier, les dés —

Julie.

Ce que Henriette a en haut, elle l'apportera.

François.

Je n'ai rien: car dimanche j'ai été obligé de tout donner.

Julie.

Apparemment, parceque cela eſt mieux gardé chez nous.

François.

Sur tout chez toi, après qui Henriette eſt toûjours obligée de ranger du matin au ſoir.

Julie.

Et ſi chez toi Monſieur ton Gouverneur manquoit à le faire, je voudrois bien ſavoir, ſi

de

de ta vie tu aurois encore ſu trouver quelque choſe — (*elle ſe retourne*) Voilà donc que nous ſommes prets, et je pourois faire deſcendre la compagnie? — A propos! mets une fois le porte-voix dans un coin du cabinet de papa! ſans cela chacun y va crier et nous étourdir les oreilles.

François.

Fort-bien! Tu me fais ſonger au moyen de crier plus haut que vous autres filles, ſi vous faites trop de bruit.

Julie.

Nous viendrons pourtant à bout d'un tel petit garçon?

François.

Si vous avez un plus grand flux de bouche et plus rapide, nos voix mâles et majeſtueuſes inſpirent d'autant plus de reſpect - - - (*à Julie qui ſ'en va.*) Ah, dis donc dehors aux gens, que lorsque quelqu'un des Meſſieurs viendra, ils les faſſent d'abord entrer ici.

Scène

Scène troisième.

François seul.

(prend le porte-voix, y sonne comme le Crieur de nuit et chante :)

Prêtez-moi tous l'oreille Messieurs!
L'horloge a sonné cinq heures.
Voulez-vous être judicieux?
Venez donc de bien bonne heure!
Venez prendre part à mes jeux!

(Il sonne de nouveau.)

(*Il ouvre l'autre porte et place le portevoix d'abord à l'entrée de l'autre cabinet.*)

Hé — je m'en vais pourtant voir, si ces jeunes Messieurs auront assez d'entendement pour l'entendre par les murailles au delà de l'autre ruë--- Ma foi! je le crois — j'entends dehors quelqu'un parler près de l'escalier — (*il écoute*) ce sont les petits Werner — Ha! je vais monter sur cette table et m'y asseoir, comme si j'étois assis sur un throne. (*Il met sur la table un marche-pied qui se trouve à la fenêtre et veut y monter à l'aide d'une chaise; les deux Werner entrent par la porte.*)

Scène

Scène quatrième.

François. Werner l'aîné et le cadet.

François.

Hé bien, ne pouvez-vous donc pas rester encore un peu dehors, jusqu'à ce que je sois monté sur mon throne, pour vous assûrer de ma grace? — Vous devriez un peu, je pense, sortir de nouveau.

Werner l'aîné.

Non, non; permettez-nous toûjours de rester là, Monsieur. Nous savons déja que vous êtes un gaillard: et si vous ne prenez garde à vous, vous pouvez faire la culbute avec votre throne.

François.

C'est d'autant plus vite que cela va: car lorsqu'on tombe d'un escalier, on vient d'ordinaire en bas avec plus de rapidité, que lorsqu'il faut le descendre.

Werner l'aîné.

Oui, c'est ce que vient d'apprendre Fréderic — (*à Fréderic*) Hé bien? il ne te manque pour-

tant rien de plus, ſi ce n'eſt que tu as un peu ſaigné du nez?

Werner le cadet.

(*d'un ton pleureux et bégayant*) Non mé-mé-mais — le-le le nez me ſe fait encore — un pe-peu ma-ma-mal là haut — ce Sauvage eſt auſſi un ga-ga-garçon très-ma-ma-mal élevé.

Werner l'aîné.

Oui, c'eſt ce qu'il eſt, avec ſes ſottes agaceries tu aurois pu te caſſer la tête.

François.

Que s'eſt-il donc paſſé? Ne l'amenez-vous donc pas?

Werner l'aîné.

L'amener? Oui, voilà qui ſeroit une compagnie pour nous! et juſtement une raiſon pour la quelle nous ſerions reſtés au logis.

Werner le cadet.

Il ne lai-lai-laiſſe pe-pe-per-perſonne en re-re-repos — ce n'eſt que qu'à-qu'à préſent lorsque je deſcendois chez nous l'eſca-ca-

lier

lier que-qu'il f'y étoit ca-ca-caché et que-qu'il fau-fau-fauta fu-fur moi en hu-hu-hurlant: je mé-mé-m'effrayai, què-que je tombai de l'eſca-ca-çalier en bas et que je co-ço-commençai à fai-fai-faigner du nez.

François.

Hé male peſte! c'eſt juſtement pour la première fois qu'il nous honore aujourd'hui de ſa compagnie. Son papa a prié le mien de lui permettre de me venir voir quelque fois, et comme aujourd'hui vous veniez chez moi, et que vous logez avec lui dans la même maiſon, le papa a creu vous faire un grand honneur.

Werner l'aîné.

Un grand honneur! le plus grand honneur pour nous ſeroit qu'il demeurât à vingt lieuës de nous. Depuis qu'il eſt venu loger dans la maiſon, il y a toûjours du chagrin. Par de dures boules d'argile qu'il a tiré contre les vitres, il a déja caſſé celles de tous les voiſins d'alentour.

François.

Eſt-ce donc que les gens ne vont pas ſe plaindre auprès de ſon papa? Moi, je n'oſerois faire une choſe ſemblable.

Werner

Werner le cadet.

Son pa-papa eſt u-un homme très-ſingu-gu-gulier: i-i-il en rit, gro-gro-gronde un pe-peu, et pai-pai-paye et a-a-alors ſa co-co-colère eſt paſſée.

François.

En ce cas je lui dirois de déloger, ſi j'étois à la place de votre papa.

Werner l'aîné.

Oui, c'eſt un grand logement et qui eſt cher, qui pendant un an et demi eſt reſté vuide à notre père, et ainſi il a été bien aiſe qu'il ſe trouvât un locataire.

Werner le cadet.

I-i-il ne lai-lai-laiſſe pa-pa-paſſer pe-pe-per-perſonne de-de-devant la mai-mai-maiſon ſans lui fai-fai-faire des ni-ni-niches: il cra-cra-crache ſur la tê-tê-tête des gens: ſe ca-ca-cache dê-dê-der-derrière la po-po-porte de la mai-mai-maiſon, et at-at-att-attache des que-que-queuës de li li-liê-liêvres avec des gre-gre-grelots, et il en a tou-tou-toûjours en po-po-poche. —

Werner

Werner l'ainé.

Il coupe les queuës aux chats, lorsqu'il en peut attraper, répand des pois ſur l'eſcalier, afinque les gens tombent: en un mot il n'y a point de mechanceté qu'il ne commette. Si Monſieur Sauvage ne le revaloit d'une autre manière à ſes domeſtiques, aucun d'eux ne reſteroit quatre ſemaines.

François.

Hé, il faut donc que ce ſoit là un vrai badin? Hé bien, je me réjouis que j'aye l'honneur de faire ſa connoiſſance: car j'aime les gens gaillards.

Werner l'ainé.

Oui, oui, *) il n'eſt que la ſorte: mais ce n'eſt pas à votre manière qu'il eſt gai. Vous êtes bon et vous ne feriez de bon gré du mal à perſonne; mais quant à lui tout ce qu'il fait ne tend qu'à nuire et à cauſer du chagrin.

Werner le cadet.

Qua-qua-quand il viendra, vous ne le pren-pren-prendrez pas en mau-mauvaiſe pa-pa-part que je m'en-m'en re-retourne.

Fran-

*) Gleich und gleich geſellt ſich gern.

François.

Non, non, abſolument pas! Il ne faut pas que mes anciens amis ſoient débusqués par de tels nouveaux gaillards. Nous ſommes donc en aſſez grand nombre, nous viendrons pourtant à bout de ce petit homme. Je ne ferai que le dire à ma ſoeur ainée Henriette; c'eſt une fille ſpirituelle, celle-là ne manquera pas de nous aider, ſi nous ne pouvons en venir à bout.

Werner l'ainé.

C'eſt ſur vous et ſur Mademoiſelle votre ſoeur que nous nous repoſons; car notre père nous a averti, de ne pas nous compromettre avec lui, afinque cela n'aille pas donner lieu à des démêlés avec le ſien.

François.

Ha! mes ſoeurs avec leur viſite! —

Scène

Scène cinquième.

Les Précédens. Henriette. Julie. Dorothée. Amelie. Louïson.

(Les garçons leur font la révérence.)

Henriette.

Votre servante, Meſſieurs! Pourquoi êtes-vous de bout? — François tu aurois pu, je penſe, leur faire prendre place en attendant.

François.

Comme ſi nous ne ſavions pas qu'il eſt de notre devoir de recevoir les Dames de bout: ſur tout en moi le reſpect que je te porte ne le permettroit pas!

(Ils ſe placent en petites grouppes et ceux qui ne prennent aucune part à la converſation, jaſent enſemble en ſecret.)

Henriette.

Hé bien, il eſt bon que tu connoiſſes ton devoir. (*Aux petits Werners*) Pourquoi n'êtes-vous donc pas venus au caffé, Meſſieurs?

Werner l'aîné.

Nous avons premiérement vaqué à nos leçons, et nous ne ſommes jamais accoutumés à en prendre.

Julie.

Julie.

Monſieur Sauvage n'eſt-il pas là? Vous auriez donc pu l'amener, comme vous logez avec lui dans la même maiſon.

François.

Ah! j'entends que c'eſt un malin peſte, malitioſorum omnium malitioſiſſimus, et en comparant les Meſſieurs Werner avec lui, ce ſont loup et brébis qui logent enſemble?

Dorothée.

Pouroit-il être encore plus malin que Monſieur François?

Amelie.

Monſieur François? celui-là eſt un petit agneau en comparaiſon de lui. J'ai l'honneur de connoître Monſieur Sauvage, et j'ai été pluſieurs fois en compagnie avec lui — c'eſt le repaire de toutes les eſpiègleries.

Werner l'aîné.

S'il n'étoit qu'un ſimple eſpiègle, cela pouroit paſſer: mais il eſt un vrai ſonge-malice.

Hen-

Henriette.

Le premier c'eſt ce que vous êtes bien tous, vous autres Meſſieurs! mais l'autre n'eſt ſans doute pas joli.

François.

C'eſt derrière toi, Henriette, que ſe trouve le miroir! Je viens de vanter à mes amis que voici, tes grands talens pour la pétulance.

Henriette.

Oui, un tour fraternel d'aller, en ſon abſence raconter les défauts de ſa ſoeur, ſuppoſé que je m'en rendiſſe coupable!

Dorothée.

Lorsque ce n'eſt, comme dans ma Henriette, que vivacité et gaiété d'eſprit, jointes à un ſi bon coeur, cela pouroit bien mériter moins de reproches.

François.

Hé! voilà auſſi ce qui s'entend, que je lui ai fait un éloge.

Henriette.

Hé bien, de ta part un éloge? celle-là eſt un peu ſuſpecte, et ce ſeroit une queſtion, ſi

je

je n'aimerois pas mieux quelque fois d'être critiquée de ta part.

Werner l'aîné.

Il faut que j'excuse Monsieur François. Je me plaignois avec mon frère de la pétulance de Monsieur Sauvage, et il disoit que ce seroit vous Mademoiselle qui nous défendriez contre lui.

Henriette.

Mais voilà qui feroit une nouvelle mode, si les femmes devoient défendre les hommes? Pourquoi est-ce donc qu'ils portent des épées?

François.

Ce n'est que par la langue que je l'entends, par cette tête remplie de petites ruses: par pétulance sur pétulance - - -

Henriette.

Admirablement défendu! voilà qui est vrai! tu peux faire un couple de moi et de Monsieur Sauvage?

Julie.

Hé bien, hé bien; je n'ai pas encore l'honneur de connoître Monsieur Sauvage: mais je croirois pourtant que tu en viendrois à bout.

Amelie.

Amelie.

Si ce n'eſt que votre badinage, ſera d'une autre eſpèce. Voilà ce que vous pouvez croire à coup ſûr, qu'il nous donnera à chacun un coup de peigne: et ſi perſonne ne lui tient tête, vous verrez jusqu'où cela va.

François.

Vois-tu ma chère petite ſoeur? Voilà en quoi je me fiai ſur ta petite langue pointuë et ſur ta tête encore plus pointuë, et quoique je ne croië pas non plus en avoir une quarrée, tu as pourtant un empan de plus d'aurorité, parceque tu es d'un empan plus grande et que tu es plus âgée de quelques centaines de jours.

Werner le cadet.

Et il m'a-m'agace où il me voit.

Werner l'aîné.

Oui, ce ſont ſurtout les petits, qui ſont fort expoſés à ſes tours malicieux.

Henriette.

Ha ha! les petits garçons ſont toûjours de petits poltrons. Il ſera un chien aboyant qui chaſſe un chat; auſſi longtems qu'il court de-

vant lui, il jappe derrière lui, et s'il s'arrête et qu'il lui montre les dents, c'eſt lui qui court. Hé bien, voilà ſans doute qu'il faut voir d'en venir à bout.

François.

Oui oui, ſois la petite chatte!

Henriette.

Hé bien, ſ'il eſt queſtion de défendre mes hôtes! — Mais ne va pas avoir l'idée de vouloir avec mes pattes tirer des marrons du feu, ſans cela je ne manquerai pas de vendre cher ma peau.

Julie.

Nous nous aſſéyerions, je penſe, nous ne voudrons pourtant pas attendre ce trouble-fête?

François.

Ah! il vient —

Scène

Scène ſixième.

Les Précedens. Sauvage.

(Ils ſe placent en un petit cercle. Sauvage commence parfaire un compliment décent.)

Sauvage.

(*à Henriette, Julie et à François*) Monſieur votre père a eu la bonté de me donner la permiſſion - - -

Henriette.

Sans doute que c'eſt un bon deſſein qu'il a eu à notre égard, parceque par l'honneur de votre connoiſſance il croit nous procurer divers avantages et ſur tout à mon frère.

Julie.

Oui oui; c'eſt ſurtout celui-ci (*en déſignant François*) qui a beſoin de bons exemples: car il eſt un petit malin peſte.

François.

Mais mes ſoeurs n'en ont pas beſoin: car elles ſont déja tout d'elles-mêmes.

Henriette.

Voulez-vous que je vous faſſe connoître notre petite compagnie? Voici — (*en déſignant Dorothée*) Mademoiſelle Lindnerin! — celle-ci - - -

Sauvage.

O pour les autres j'ai l'honneur de les connoître, (*déſignant Amelie*) celle-ci eſt rouge gorge avec le petit bec blanc! celle-là (*montrant Louiſon et en même tems allant ça et là en boitant*) c'eſt la petite fauterelle boiteuſe à la quelle ils ont démis le pied lorsqu'elle dut recevoir le fouët et qu'elle voulut échapper: ceci (*montrant Werner l'ainé et parlant pathétiquement*) c'eſt Monſieur le grave Profeſſeur Louis *) Metaphraſte Werner, à qui la ſageſſe a tellement rehauſſé le nez qu'il l'empêche d'appercevoir les autres hommes; et (*montrant Werner le cadet, au quel il jette en même tems le chapeau des mains*) ce-ce-celui-là ici c'eſt Wè-Wè-Werner le beg-bégai-begayeur à qui-qui la mè-mère a ou-ou-oublié-oublié de dé-dé-délier la la-lan-langue, lors-lors-lorsqu'il eſt

*) Philoſophe ridicule dans le Mariage forcé de Moliere.

eſt ve-venu au monde. (*Les jeunes filles ſe regardent les unes les autres avec étonnement.*)

François.

Et qui ſuis-je donc moi, Monſieur? Car je remarque que vous préſentez des miroirs aux gens où l'on apprend à ſe connoître d'un côté tout ſingulier.

Sauvage.

Il faut que nous apprenions à nous connoître d'un peu plus près avant que je vous y laiſſe regarder.

Henriette.

Vous, Monſieur, vous vous montrez à nous d'un côté très-redoutable. En effet je n'ai jamais creu, que des gens qui avoient des moeurs et de la politeſſe, ſe reprocherent les uns aux autres de petits défauts naturels, et ſi vous, mes chers petits amis et amies, ne m'étiez pas ſi fort attachés, il faudroit que vous ne le pardonnaſſiez jamais ni à mon père ni à nous, de ce que nous vous avons aujourd'hui expoſés à une telle raillerie! mais vous voyez bien que ce n'étoit pas notre deſſein.

Sauvage.

(*à François*) Ah! vous avez une ſoeur fort-éloquente, Monſieur! apparemment qu'elle eſt Prédicateur de cabinet dans cette maiſon-ci?

François.

Cela ſe pouroit; elle a le talent de dire la vérité aux gens: et c'eſt pour cela que nous l'aimons néanmoins tous enſemble.

Sauvage.

Voilà donc Mademoiſelle qu'il faudroit que vous m'aimaſſiez très-fort moi; et je ne ſaurois comprendre, comment je me ſuis ſi inopinément attiré ce ſermon? Cependant je vais vous demander pardon, (*il ſe jette d'un air moqueur à genoux devant elle:*) de ce que j'ai eu la hardieſſe de dire auſſi des vérités, puisque vous vous êtes reſervée ce droit à vous ſeule.

Henriette.

C'eſt une raillerie que doit être votre humiliation? mais je vous aſſûre qu'un pardon, que vous demanderiez à genoux, ſuffiroit à peine pour nous reconcilier et pour reparer l'outrage que vous venez de nous faire en entrant,

et

et ſi ce n'étoit pas pour un badinage mal entendu que je le prenois de votre part je ſaurois bien que faire: cependant j'eſpère que ce ſera, et je vous en prie, que ce ſoit là le premier et le dernier badinage dans notre compagnie, afinque ce ſoit agréablement que nous paſſions la ſoirée enſemble.

Sauvage.

Oui, oui, je vois bien, Mademoiſelle, que vous n'entendez pas raillerie. Mais — nous ſommes pourtant amis? (*il lui tend la main, elle lui donne la ſienne.*)

Henriette.

O que oui, très-volontiers; quoique à des conditions!

Sauvage.

(*au petit Werner.*) Et toi, tu-tu es pou-pou-pour-pourtant re-re-recon-concilié? donne-moi la main là deſſus, paix! (*il le prend par la main et la lui ſerre enſorte qu'il commence à crier.*)

Werner l'aîné.

Moi et mon frère nous voulons nous retirer, Mesdemoiſelles! Ma prophétie ſ'eſt accomplie.

Sau-

Sauvage.

(*flattant l'aîné des Werners.*) Petit fou! ne ſoit pas fâché. Auſſi toi, tu n'entends pas raillerie, et tu es pourtant un prophète, comme je viens de l'entendre de toi-même.

Werner l'aîné.

Sans doute que nous devrions enfin être faits à vos petits badinages, puiſque nous en voyons tous les jours des preuves, et que par conſéquent nous pourions nous y accoutumer.

Sauvage.

Hé bien! pourquoi n'êtes-vous pas ſi enſés?

François.

Monſieur, il faut que vous laiſſiez mes amis en repos; ſans cela - - -

Sauvage.

Quoi donc ſans cela, petit homme?

François.

Sans cela, tout petit que je ſuis, je me bats avec vous, jusqu'à ce que l'un de nous deux ait la tête enſanglantée.

au-

Sauvage.

Ha, ha, ha, ha! Venez donc mon petit homme!

François.

Je fais ce que je dois à mes hôtes. Mais, c'eſt ce dont je vous aſſûre, Monſieur, et quand vous ſeriez encore de dix empans plus grand que moi, que je ne crains pas, et que je me ſers du ſecours de mes ongles et de mes dents, dèsque quelqu'un m'attaque dans mes petits amis.

Sauvage.

Hé bien donc! il faut en ce cas que nous reſtions amis enſemble; quoique j'euſſe envie de faire une épreuve. (*Il ſe jette ſubitement ſur lui, et le prend par la queuë, mais François ſait ſe tourner avec tant d'habileté en lui oppoſant un pied, que Sauvage tombe à terre. François ſ'agenouille ſur lui et lui tient les mains.*)

François.

Hé bien, Monſieur, comment eſt ce? Voulez-vous demander grace? —

Sauvage.

(*reſpirant avec peine*) Ah — ah — levez-vous — Vous m'enfoncez la poitrine —

Fran-

François.

Pas avant que vous ne me promettiez que vous vouliez demeurer en paix.

Sauvage.

Hé oui vraiment, oui vraiment! — Permettez ſeulement que je me lève!

François.

Et ſi vous ne demeurez pas en paix: nous allons nous éloigner tous enſemble, vous enfermer ici dans la ſalle et vous y laiſſer toute la nuit, et alors c'eſt tout comme ſi c'en étoit fait de votre vie.

Sauvage.

Oui vraiment, oui — levez-vous ſeulement, Monſieur! (*François ſe lève.*)

François.

Ne le prenez pas en mauvaiſe part, Monſieur! mais ce n'eſt pas moi qui ai été l'agreſſeur, et un brave corps ſe défend.

(Sauvage paroît humilié et irrité, et ſe tient quelque tems tranquille.)

Sauvage.

Sauvage.

Oui, c'eſt ce que vous êtes! c'eſt ce que vous êtes! il faut que nous ſoyons amis.

Dorothée.

(*en ſecret à Julie.*) N'aurois-je pourtant pas creu que ton frère eût la tête ſi près du bonnet?

Julie.

O c'eſt un petit audacieux; mais d'ailleurs le meilleur coeur du monde — mais, jusqu'à quand voulons-nous attendre? Nous nous mettrions à table, je penſe, ou nous entreprendrions quelque choſe.

François.

Oui, c'eſt ce que j'ai penſé, il y a longtems, et c'eſt donc pour cela que nous ſommes enſemble. Mais quoi? à quoi jouerons-nous? Au gage touché, ou à quelque choſe en cercle, ou aux cartes?

Henriette.

Je croirois aux cartes. Voilà que nous ſommes joliment aſſis enſemble autour de la table: n'eſt-ce pas, Mesdemoiſelles?

Fran-

François.

Non, plûtôt au gage touché! n'eſt-ce pas Monſieur Werner?

Werner l'aîné.

Il faut bien que nous laiſſions le choix aux Dames. (*Sauvage repétant ſes paroles en ſe moquant et avec des grimaces: mais les autres enfans ne font pas ſemblant de ſ'en appercevoir.*)

Henriette.

(*à François.*) Vois-tu, François! tu peux apprendre la politeſſe de Monſieur. (*Sauvage fait une profonde révérence à l'aîné des Werners.*) Aide à apporter des chaiſes, Julie — François! La maman nous a laiſſé un grand ſac d'amandes: voilà que nous pouvons jouer au poque. (*Ils placent des chaiſes autour de la table.*)

Sauvage.

Hé bien, ſ'il y a des amandes à gagner, je ſuis auſſi de la partie du jeu de poque.

Julie.

Mais, ma chère ſoeur, tu ne ſonges pas, que nous ſommes trop pour jouer au jeu de poque; combien eſt-ce donc que chacun recevroit de chartes?

Werner

Werner le cadet.

Ha! ſi-ſi vous avez un jo-jo-joli livre de po-po-portraits à main c'eſt à que-que-quoi j'aime le mieux à pa-pa-paſſer le tems.

Louiſon.

Vous avez en haut dans votre cabinet un petit armoire de parade avec de ſi beaux jouets! permettez-moi donc - - -

Henriette.

De tout mon coeur: nous avons auſſi une couple de nouveaux almanacs avec des tailles-douces de Chodowiecki, ceux-là je les donnerai à Monſieur Werner. — Ayant d'ailleurs oublié en haut le jeu de poque, les cartes, et les amandes, je vais, Monſieur, vous les apporter en même tems!

Werner le cadet.

Pé-pé-per-permettez que je vous ac-ac-accom-com-compagne, et que je reſte en haut avec Mad-Made-de-demoiſelle Louiſon.

Dorothée.

Auſſi moi, je vais monter avec vous.

Amelie.

Amelie.

Moi auſſi.

Werner l'aîné.

Je vais donc vous conduire, Mesdemoiſelles, et vous aider à porter en bas toutes ces choſes.

Sauvage.

Et moi, je ne reſterai pourtant pas ſeul ici.

François.

C'eſt ce qui dépend de vous.

(Les autres l'en vont: Sauvage fait d'abord ſemblant de vouloir les accompagner, mais il prend un meilleur parti.)

Sauvage.

Quoique — non, Monſieur Albert; reſtez! — Je croirois — faites-le pour me faire plaiſir!

François.

De tout mon coeur! (*crie après ſes ſoeurs*) Vous vous hâterez pourtant de revenir?

Julie.

(*déja dans la ſcène.*) Oui aſſûrément!

Scène

Scène ſeptième.

François. Sauvage.

Sauvage.

Voilà qui eſt admirable que nous ſoyons ſeuls! Ecoutez, il faut que nous faſſions un badinage.

François.

Un badinage? quelle eſt votre idée? J'aime à faire des badinages.

Sauvage.

Les petits Werner pourvûque nous les - - -

François.

Qu'il ne ſoit pas queſtion des petits Werner, c'eſt ce que je vous dis! à ceux-là je ne permets pas qu'on leur faſſe le moindre mal.

Sauvage.

Hé, qui ira donc leur faire quelque mal? ce n'eſt que pour nous apprêter à rire. Vous êtes un ſi charmant homme, et pourtant ſi ſcrupuleux.

Fran-

François.

Oui, j'aime à faire le fou: cependant ſi quelqu'un doit ſouffrir, j'aime mieux que ce ſoit moi qu'un autre. Mais eh bien — par exemple! quel badinage voulez-vous donc faire avec les petits Werner?

Sauvage.

Voyez un peu! Voilà que j'ai une couple de grandes aiguilles à emballer — (*il les ſort de ſa poche*) celles-là nous voulons les ficher dans les deux chaiſes ſur les quelles ils ſ'aſſieront, et qu'il faut que vous leur préſentiez: car pour à moi, il ne ſ'y fient déja pas. Hé bien, repréſentez-vous un peu, quel plaiſir que ce ſera, lorsqu'ils - - - ha, ha, ha, ha! c'eſt ~~pour~~ pour créver de rire, lorsqu'ils ſ'aſſieront, et - - -

François.

Et ſi j'avois voulu me faire avec vous le même plaiſir, qu'en diriez-vous?

Sauvage.

Oui, c'eſt une autre affaire avec moi! mais avec ces ſots garçons! —

Fran-

François.

Ne les injuriez pas! car je vous dis que ce ſont mes amis; et ſot ou ſpirituel! — La douleur eſt douleur pour les ſots et pour les gens ſpirituels, et comment peut-on regarder comme un plaiſir, ce qui cauſe de la douleur à un autre?

Sauvage.

Allez! allez! N'aurois-je pourtant jamais creu que vous fuſſiez un ſi grand moraliſte? — Quoique — à la bonne heure! — faiſons donc un badinage qui ne cauſe de la douleur à perſonne.

François.

Hé bien?

Sauvage.

Voilà que nous voulons enfiler un fil dans l'une des aiguilles, et pendant que les Demoiſelles ſeront ainſi aſſiſes il faut que l'un de nous deux ſe lève et qu'il babille avec elles, afin qu'elles ne s'apperçoivent de rien, pendant que l'autre ſe place derrière elles, et qu'il coud leurs habits enſemble. Voilà que vous verrez,

quel plaiſir que ce ſera, lorsqu'elles ſe léveront, et quelles ne pouront ſe ſéparer, ha, ha, ha, ha!

François.

Oui? et qu'elles iront ſe déchirer leurs belles robes de ſoïe, et qu'en ſuite elles auront chez elles du chagrin de leurs parens? Fi, Monſieur! comment peuvez-vous donc ne projetter que des choſes, qui tendent à cauſer du dommage, et reſſentir de la joïe de ce qui cauſe du chagrin aux autres.

Sauvage.

Il n'y a dommage qui tienne! ce n'eſt donc pas nous qui le reſſentons — quoique, ſi vous ne voulez pas non plus cela, voilà qu'il me vient encore une autre choſe en idée: c'eſt ce qu'il faut que vous me promettiez!

François.

Et quoi donc?

Sauvage.

Nous voulons faire peur à la petite Louiſon et au petit Werner. J'ai au logis un masque tout-à-fait horrible — celui-là je l'irai quérir: n'avez-vous pas là quelque fourrure?

Fran-

François.

Il faut que je me reſſouvienne! — Mais croyez-vous donc que la ſœur Amelie et ſon frère le permettent?

Sauvage.

Oui, hé bien; voilà juſtement où il faut que vous m'aidiez: car les grands n'oſent pas être préſents. Peut-être pouvez-vous faire enſorte que les petits reſtent en haut: alors nous pouvons nous dérober et les ſurprendre, ou les épier ſur l'eſcalier ou ici dans la ſalle.

François.

(*qui pendant tout ce tems a paru faire des reflexions, et qui paroît enfin y acquieſcer.*) Dans cette ſalle-ci? — bien! cette choſe me plait. C'eſt pendant toute ma vie que j'ai aimé à faire le moine bourru et à inſpirer de la peur aux gens. Oui, oui, quel plaiſir ne ſera-ce pas, lorsque les petits vont criailler et être à moitié morts d'angoiſſe! Mais que ce ne ſoit au moins pas ici dans la ſalle! car ici il y a quelque fois des revenans! et cela pouroit avoir une mauvaiſe iſſuë.

Sauvage.

Ha ha ha ha! ha ha ha ha! C'eſt des revenans qu'il y a ici? c'eſt ce que je voudrois pourtant voir! Et quand même il y auroit ici autant de ſorcières et de revenans, qu'il y a de jours dans l'année, j'en rirois et me battrois avec eux.

François.

Oho! riez tant qu'il vous plaira! cela eſt pourtant vrai. Sans doute qu'auſſi long-tems que le jour n'eſt pas entièrement décliné ou qu'il y a beaucoup de lumière et un grand bruit dans l'appartement, on n'entend, ni ne voit rien: mais plus avant dans la nuit lorsque tout eſt entièrement tranquille dans la maiſon, et qu'il n'y a plus une étincelle à voir ſur le foyer ou dans l'appartement, c'eſt alors que vous devriez entendre le tintamarre! C'eſt alors que la ſalle eſt ſouvent pleine de feu. — C'eſt par les fentes que nous l'avons ſouvent vû; et lorsque nous avons ouvert la porte avec rapidité, dans l'idée qu'il y avoit du feu, ce n'étoit rien.

Sauvage.

Allez! allez! Vous voulez m'en donner à garder? que ſeroit-ce donc?

Fran-

François.

Oui, c'eſt ce que je ne ſais! Notre vieille femme d'enfans dit: que du tems des Suédois, un homme riche, très-riche avoit une fois logé ici, et ceux-ci en ayant exigé tant de contribution que c'étoit dans cette ſalle-ci que de déſeſpoir il ſ'étoit coupé la gorge, après avoir enterré ſon tréſor quelque part dans la maiſon; et qu'à cauſe de cela il revenoit des eſprits qui continueroient à revenir jusqu'à ce qu'on eût levé le tréſor.

Sauvage.

(*qui dès le commencement de ce recit a porté avec timidité ſes regards tout à l'entour! mais qui pourtant en apparence affecte beaucoup de courage.*)

Ah! fadaiſes! fadaiſes que tout cela! Perſonne au monde ne croit plus ces fadaiſes: cependant — cela n'y fait rien; d'autant plus il faut tâcher d'enfermer les petits dans cette ſalle: hé voilà qui ſeroit admirable — et il faut qu'auparavant nous commencions par leur faire bien de la peur.

Fran-

François.

Hé bien; je vais tâcher de persuader mes soeurs. A un tel badinage elles y consentiront de bon coeur. Car voyez-vous, Monsieur, pourvû qu'on ne fasse aucun dommage au corps, ou à l'habit d'un autre, le badinage n'est pas de conséquence. — Mais il ne faut pas que vous manquiez de vous esquiver après et d'aller quérir le masque. — C'est ce que vous pourriez faire tout-à-l'heure.

Sauvage.

Non, non; il faut premièrement que je joue avec vous pour des amandes: je ne manquerai pas de disparoître ensuite comme votre fantôme.

François.

Chut! — ils viennent. —

Scène

Scène huitième.

François. Sauvage. Henriette (*avec une petite corbeille pleine d'amandes*). Julie (*avec le Poque et les cartes*). Dorothée. Amelie.

François.

Hé, où as-tu donc laiſſé Monſieur Werner avec ſon frère et Louiſon?

Henriette.

En haut auprès des petits! Il ne veut pas être du jeu, et il aime mieux les aider à paſſer le tems en leur expliquant les tailles-douces. J'ai cependant donné à chacun ſa part des amandes — Hé bien! aſſéyez-vous, Mesdemoiſelles! aſſéyez-vous, Monſieur! (*Ils s'aſſéyent autour de la table.*)

François.

Hé bien? ne vas-tu pas bientôt partager ces marques friandes?

Julie.

Et ne ſaurois-tu attendre?

Doro-

Dorothée.

C'eſt pour l'amour de nous que le bon François fait cette queſtion c'eſt ce que je ſais ſûrement.

(Henriette donne à chacun à ſon tour une poignée ou une couple de poignées d'amandes. Julie eſt aſſiſe à côté de Henriette, et Sauvage à côté de Julie.)

Julie.

Je vais faire les cartes. — Nous ſommes à ſix, combien chacun en reçoit-il?

Dorothée.

Pourtant cinq, alors il y en auroit deux de reſte.

Henriette.

Hé bien; rempliſſez en attendant les caſes du Poque!

(Ils les rempliſſent: François s'apperçoit que Sauvage met deux amandes de moins.)

François.

Hé! Monſieur! Voici deux caſes vuides! Voilà qu'il manque deux amandes!

Sauvage.

Il n'y a pourtant pas quelqu'un, qui me les ait peut-être grippées?

Hen-

Henriette.

Je croirois que parmi d'honnêtes gens, on ne pourroit, sans offencer, du tout soupçonner de semblables choses?

François.

Au bout du compte, ce sera pourtant bien vous-même qui vous serez volé.

Julie.

(*qui a fini de faire les cartes.*) Coeur est à tout! — Hé bien qui a?

Dorothée.

(*prend une rangée d'amandes.*) J'ai l'as.

Sauvage.

Moi, le Roi et la Dame. (*prend aussi.*)

Amelie.

Pardonnez! Voici le Roi de coeur.

François.

Et c'est moi, qui ai la Dame! — Voulez-vous restituer Monsieur? ce n'est pas ainsi qu'on en use! que deviendra alors le jeu?

Sauvage.

Sauvage.

(*lui compte les fiennes.*) Tenez! voilà vos chétives amandes.

François.

Ha! il en manque une! à la bonne heure: mais je veux vous en faire préſent — cependant, il faut que vous reſtituiez les amandes de Mademoiſelle Amelie, ſans cela - - -

Sauvage.

Hé bien, quoi donc ſans cela?

François.

Sans cela je vous prendrai aux cheveux et je me battrai avec vous.

Amelie.

Vous n'avez donc qu'à les lui laiſſer, ſ'il trouve qu'il ſoit juſte de prendre à un autre ce qui lui appartient.

Sauvage.

(*les lui jette avec dépit.*) Les voici! ne voilà-t-il pas un vacarme pour une couple de chétives amandes!

Hen-

Henriette.

Les amandes ſont ſans conſéquence, mais c'eſt l'ordre du jeu. Si elles vous tiennent ſi fort à coeur; nous voulons encore faire entre nous après cela une collecte pour vous. — J'ai le dix — (*elle prend les amandes des caſes.*)

Julie.

Et moi le valet. (*elle prend.*)

François.

Qui gage au Poque?

Sauvage.

Moi! trois. (*il les met au jeu.*)

Amelie.

Moi trois de plus! (*elle les met au jeu.*)

Sauvage.

D'accord! (*il les met.*)

Julie.

Je gage auſſi au Poque. (*elle les met.*)

Sauvage.

(*à Julie.*) Hé bien, combien avez-vous?

Julie.

Julie.

Trois Valets.

Amelie.

Trois Roix.

Sauvage.

(*prend les amandes du Poque.*) Trois As!

Dorothée.

Mais; comment cela eſt-il poſſible? J'ai moi-même deux as: voici l'As de coeur, et voilà celui de carreau!

Julie.

Et moi, j'en ai auſſi un: c'eſt celui de trefle.

Sauvage.

Ah! par bleu! je me ſuis mépris: — il eſt vrai! je n'ai que celui de pique. Combien eſt-ce donc que c'étoient d'amandes? - - - mais je ne ſaurois les trouver pour les recompter: elles ſont une fois venuës parmi les miennes!

Henriette.

Il ne ſera rien de notre jeu! — (*elle prend la Séquence et le pli, et les donne à Sauvage.*) Tenez!

Tenez! je ſoupçonne pourtant que vous avez auſſi tout le reſte, et — pourtant pas aſſez.

François.

(*le regarde d'un air ménaçant.*) Monſieur, n'allez pas de nouveau ſuſciter des quérelles!

Sauvage.

Ne ſois donc pas un petit fou! mon ami! Tu ſais donc ce que nous nous ſommes propoſés. — Je croirois que nous jouaſſions plûtôt à un jeu, où il ne fallût pas toûjours être aſſis, ſans ſe grouiller, comme une Pagode.

Julie.

Fort-bien! mais, Monſieur, ſi vous voulez troubler tous nos jeux de cette manière; alors le mieux ſeroit que nous ne jouaſſions point du tout.

Dorothée.

Quant à moi j'y donnerois les mains. Nous autres filles pourrions donc monter enſemble à votre appartement, Julie, et ces Meſſieurs n'ont auſſi qu'à ſ'amuſer.

Amelie.

Ce ſeroit le meilleur parti.

Fran-

François.

Non, non! Monſieur et moi nous avons concerté un badinage, (*il lui parle en ſecret*) hé bien: allez-vous en quérir!

Sauvage.

Oui oui; d'abord! et je ſerai auſſi vite de retour qu'un trait d'arbalette. (*Il prend ſon chapeau et ſ'en va en courant.*)

Scène neuvième.

Les Précédens.

Henriette.

Quel deſſein as-tu formé, François, avec ce malicieux garnement? Je n'eſpère pas - - -

François.

Tranquilliſe-toi! J'aime à être gai: mais d'une manière auſſi groſſière et auſſi malicieuſe - - - non, j'en rougirois. Mais nous pouvons lui donner ſon fait de manière qu'il oublie pour jamais le chemin de notre maiſon.

Julie.

Hé bien?

Doro-

Dorothée.

Hé, c'eſt ce qu'il mériteroit!

Amelie.

Je ne ſaurois, quel plaiſir cela me feroit...

Henriette.

Fais-nous donc entendre!

François.

Voilà qu'il m'a raconté, qu'il avoit un maſque horrible chez lui: c'eſt celui là qu'il veut aller quérir, pour faire par là peur aux petits qui ſont en haut.

Henriette.

Et c'eſt en quoi tu voulois l'aider?

François.

Hé, écoute donc auparavant jusqu'au bout! Lorsqu'il étoit à me raconter cette choſe, il me vint en idée, ſi nous ne pourrions pas tourner cette hiſtoire: car quelque fort en gueule qu'il ſoit, je remarque pourtant, qu'il eſt un archi-poltron.

Julie.

Julie.

Oui, mais comment donc? s'il a le masque.

François.

Qu'avons-nous beſoin de ce masque? Je lui ai débité un menſonge, qui va d'ici à Conſtantinople.

Henriette.

Oui? un nouveau talent qu'autrefois je n'ai pas reconnu en toi.

Dorothée.

Les malices ſont contagieuſes, Monſieur.

François.

Reſſentez-vous quelque choſe d'approchant pendant que je vous parle. C'eſt la converſion que cette malice a pour but, et dans un tel cas c'eſt même auſſi de cette méchante choſe, de la verge que l'on ſe ſert quelque fois. — Je lui ai fait à croire que dans cette ſalle-ci il y avoit des revenans, dèsqu'il y avoit moins d'un homme. Que du tems des Suédois un homme s'étoit - - - quoique ce ſera tantôt que je vous raconterai cela, il pourroit nous ſurprendre.

Hen-

Henriette.

Hé bien; qu'en resulte-t-il donc?

François.

Voilà que nous voulons jouer à Collin-maillard — mais c'est ce qu'il faut que nous fassions tout-à-l'heure, afinqu'il nous trouve occupés lorsqu'il reviendra. Lorsque nous y aurons joué une couple de fois à la ronde afinqu'il ne s'apperçoive de rien, alors c'est moi, qui veux me faire attraper, ou celui qui d'entre vous le voudra. Mais alors faites bien attention, en me bandant les yeux, que je puisse bien joliment voir, qui je saisis.

Amelie.

Ha ha ha; je remarque où vous en voulez venir.

François.

Alors il faudra que moi, ou quiconque aura envie d'être archer, ne le manque pas — Henriette ce seroit toi, je pense, qui devrois l'être?

Henriette.

Et pourquoi donc moi?

François.

Tu es la plus grande, et ainſi c'eſt toi, qui peux le mieux lui bander les yeux: car il ne faut pas même qu'il ait la moindre lueur.

Julie.

Hé bien? qu'en réſultera-t-il enſuite?

François.

Lorsque à yeux clos il ira ainſi à tatons de tous les côtés: nous voulons tous enſemble et à la ſourdine nous gliſſer là dans le cabinet de papa — et après cela vous verrez beau jeu.

Henriette.

Tu es pourtant un malin peſte! A la bonne heure; mais ſi la choſe a une mauvaiſe iſſuë, c'eſt à toi de démêler l'affaire.

François.

Ha! Vous voyez donc que je viens à bout de ce lourdaut? A cette heure il faut ſeulement nous hâter de faire deſcendre les petits, et de les mettre auparavant dehors; ils pourroient ſans cela nous venir à la traverſe, et nous gâter tout le badinage: Julie, va-

va-t-en, je te prie, les quérir au plus vite. (*Julie s'en va.*)

Dorothée.

Mais que voulez-vous donc lui dire, s'il vient à préſent avec ſon maſque.

François.

Ah! vous n'avez qu'à me laiſſer faire. Il faut ſeulement que vous faſſiez ce que je vais dire — çà allons! mettez les chaiſes et la table enſemble à l'écart, afinque tout ſoit en mouvement, lorsqu'il arrivera!

(Ils pouſſent la table dans un coin et portent les chaiſes à l'écart; en attendant Julie et les autres viennent.)

Scène dixième.

Les Précedens. Werner l'aîné et le cadet. Louiſon et Julie, qui les éclaire.

François.

(*à Louiſon et au petit Werner.*) Hé bien! Vous enſemble — entrez là dans le cabinet de papa! et ne manquez pas d'y être bien tranquilles,

quilles, afinque Sauvage ne s'apperçoive pas que vous y êtes.

Julie.

(*aux petits.*) Attendez! je m'en vais vous y conduire et si le tems vous dure — je sais où dans la bibliothèque de papa se trouve la Bible en figures de Monsieur Scheuchzer, celle-là je vais en attendant vous la donner.

Werner le cadet.

Pou-pou-pourquoi ne de-de-devons nous donc pas rester ici?

Henriette.

On ne manquera pas de vous en instruire! Sauvage veut vous jouer un tour malicieux et c'est ce que nous ne voulons pas souffrir.

(Julie les conduit dans le cabinet avec une chandelle allumée.)

Werner l'aîné.

Dois-je rester ici?

François.

Je le croirois. C'est à Collin-maillard que nous allons jouer, et plus il y a de personnes et mieux c'est.

Wer

Werner l'aîné.

Comme il vous plaira: pourvûque Sauvage n'aille pas me *) chercher noise?

Henriette.

Tranquillisez-vous! Cela est déja concerté, que nous nous bandons l'un l'autre les yeux pour y voir: ainsi quand même ce seroit votre tour, vous n'avez donc qu'à attraper quelqu'un de nous autres. — (*On entend quelque chose: imposant silence.*) St!

François.

(*qui court à l'entrée et qui est aux écoutes.*) C'est lui! — au plus vite, Henriette, bande-moi les yeux de ton mouchoir - - - (*Elle les lui bande, et ils voltigent çà et là.*)

*) Händel suchen.

Scène

Scène onzième.

François en Collin-maillard; les autres courant autour de lui et l'agaçant pour la forme. Sauvage entre: François le saisit et s'arrache le mouchoir.

François.

Ah! est-ce vous, Monsieur? Hé bien; alors cela *) ne va pas! Vous n'avez pas su que nous jouïons à Collin-maillard.

Sauvage.

(*mène François à l'écart et lui parle en secret en ôtant le masque et le lui montrant.*) Voyez un peu!

François.

(*faisant semblant de se reculer d'effroi.*) Hé, voilà donc quelque chose d'horrible! voilà que j'en ai peur moi-même.

Henriette.

Hé; qu'est-ce donc que bon brasse là en secret? n'ose-t-on aussi l'entendre? —

Julie.

*) gilt nicht (im Spiel).

Julie.

Allons! ici au jeu! cela n'eſt pas poli!

François.

Tout-à-l'heure! tout-à-l'heure!

Sauvage.

(*en ſecret.*) Les autres en ſont-ils inſtruits?

François.

Pas le moins du monde! Mais j'ai fait une pièce en faiſant deſcendre Werner, afin que les petits ſoient ſeuls en haut. Lorsque nous aurons une couple de fois joué à la ronde à Collin-maillard: alors nous voulons tous deux nous dérober à la ſourdine. Je ſais où ſe trouve la grande ſaloppe de peliſſe de maman; vous m'entendez bien et - - -

Sauvage.

Suffit! ſuffit!

Henriette.

Mais voilà qui eſt auſſi inſupportable, vous autres Meſſieurs, que nous cinq ſoyons obligés d'être ici à attendre que deux de la compagnie ayent épanché leurs ſecrets!

Fran-

François.

Hé bien, me voici, me voici!

Julie.

C'eſt ce que nous voyons! Allons! fais-toi rebander les yeux!

(*Ils lui bandent les yeux.*)

Henriette et Dorothée.

(*le conduiſent de nouveau.*) Collin-maillard nous te ménons.

François.

Où?

Henriette et Dorothée.

Au déſert: défends-toi!

François.

Contre qui?

Henriette et Dorothée.

Là ſe trouvent chiens en grand nombre,
Qui tous ſ'empreſſent à te mordre.
S'ils vont te ſuivre en eſtafettes
Prends la poudre d'eſcampette.

Elles le laiſſent aller, le pouſſent loin d'elles, courent çà et là comme c'eſt l'uſage du jeu

en

en ſe faiſant toutes les petites agaceries d'uſage, de tems en tems ils crient:

Gare *) le pot au noir!

Ils peuvent à leur gré jouer à ce jeu une couple de fois à la ronde: jusqu'à ce que Henriette ſe faſſe attraper. Après qu'elle a les yeux bandés; ce ſont Julie et Werner qui la conduiſent.

Julie.

(*qui lève en l'air la paume de la main.*) Combien de doigts?

Henriette.

Huit!

Julie.

(*la pouſſe loin d'elle.*) Va te promener!

(*Après que Henriette a couru çà et là à pluſieurs repriſes, Sauvage ſe couche tout de ſon long par terre pour la faire tomber: elle ſ'en apperçoit et le pouſſe du pied ſans tomber. Il veut ſe relever, mais il ne peut le faire auſſi vite qu'elle l'attrape.*)

Hen-

*) Es brennt; wenn man in Gefahr iſt an etwas zu ſtoſsen.

Henriette.

Ha, attrapé! attrapé! — ça la tête!

Sauvage.

Tout à-l'heure! tout-à-l'heure! (*il conduit un instant François à côté et lui dit en secret:*) tâche donc de livrer Werner dans mes mains pour qu'il soit Collin maillard! c'est terriblement que ce drôle doit être harcelé.

François.

Fort-bien!

(*C'est par Henriette que Sauvage est bandé et conduit. François court d'abord à la porte du cabinet et bouvre: impose silence aux petits qui s'y trouvent, et après s'être une couple de fois chassés dans la salle et avoir éteint les chandelles, ils se glissent les uns après les autres dans le cabinet. Henriette reste la dernière, et commence à crier à gorge déployée.*)

Henriette.

Ciel! le spectre, enfans! le spectre! prenez la fuite!

(*Elle ferme avec bruit la porte sur elle, mais l'entre-ouvre bientôt après.*)

Fran-

François.

(*à l'aide du porte-voix par cette porte entre-ouverte :*) B-rrr —

(*Julie roule par la porte du cabinet une boule d'un jeu de quilles par deſſus le théatre : Henriette paſſe par deſſus les mains de Sauvage une longue épouſſette de ſoiës.*)

Sauvage.

(*treſſaillant — commence à friſſonner et à trembler d'épouvante, et à courir çà et là les yeux bandés que dans l'angoiſſe il a oublié de débander.*) Ciel ! qu'entends-je ! — au ſecours ! au ſecours ! François ! Werner ! au ſecours !

François.

(*par le porte-voix.*) Oui, c'eſt de tes malices que je veux te ſauver.

Sauvage.

(*tordant les mains et avec tous les dehors de l'angoiſſe.*) Hélas ! — Hélas ! je n'ai — donc rien fait !

François.

Dans peu, c'eſt encore moins que tu dois pouvoir faire : car aucun enfant n'eſt à l'abri de ta malice ! Rien fais, dis-tu ? Rien !

(*Hen-*

(*Henriette entre couverte d'un drap blanc : pour se donner une grandeur extraordinaire, elle tient l'époussette en main que les autres enfans ont couverte d'un drap blanc et sur la quelle ils ont mis la perruque et le bonnet du père. Dans la main gauche elle tient une chandelle allumée. Sauvage effrayé arrache son mouchoir des yeux, enforte qu'il reste pendant autour de son cou. Mais dès qu'il apperçoit cette machine ; il se tourne met les deux mains devant les yeux, court vers la porte qui donne sur l'escalier ; mais la trouvant fermée, il tombe pas loin d'elle à genoux ; cependant de manière qu'il tourne le dos au spectre supposé ; les autres enfans soufflent de tems en tems de la colophone allumée par la porte du cabinet, et à chaque fois que le théatre en est éclairé, il tombe à terre.*)

François.

Rien fait? rien fait? Qui est-ce qui crache sur la tête des gens, ou qui est-ce qui leur attache des queues de lièvres, lorsqu'ils passent?

Sauvage.

O méchant garçon que je suis!

Fran-

François.

Qui eſt-ce qui a dernièrement coupé la queue au chat du voiſin? qui a répandu des pois ſur l'esqualier? qui eſt-ce qui effraye et qui tourmente tous les jours, même à toute heure les bons Werner dans leur maiſon? qui eſt-ce qui vouloit, il n'y a encore qu'un inſtant les effrayer par un masque infernal?

Sauvage.

Jamais! jamais je ne le ferai davantage! au moins ne va pas me tuer!

François.

Jamais, dis-tu? jamais? — Et c'eſt ce que tu veux tenir? - - - quoique ſi tu ne tenois pas cette promeſſe! malheur à toi! je ſais te trouver, ici ou là — dans l'air ou ſous la terre: car c'eſt à tous les élémens que je commande.

Sauvage.

Oui te dis-je! jamais! jamais!

François.

Jamais! marque-toi cela, et pour cette fois (*François grommèle de nouveau dans le porte-voix.*)

voix.) B-rrr. Tar-rrr — (*un des enfans roule une autre boule derrière lui. — On entend remuer le loquet de la porte de la salle et appeller:*)

„ Hé bien! où vous êtes-vous donc fourrés? „

Sauvage.

O malheur à moi! il va entrer par la porte de la salle! — je suis un homme mort! (*Il se tourne et glisse rapidement sur ses genoux au milieu du théatre, en tournant alors le visage vers l'appartement de derrière.*)

Scène douzième.

Monsieur Albert entre dans l'appartement, tenant dans l'une des mains un pain de bougie, dans l'autre le passe-partout au moyen duquel il a ouvert.

Albert.

Voilà pourtant qui est étrange! On ne voit, ni n'entend personne!

Sauvage.

Ah! épargne moi! Jamais! jamais je ne veux plus être méchant!

Albert.

Albert.

(*s'avance vers lui.*) Qu'eſt-ce que cela?

Sauvage.

Ah! du moins pas plus près! du moins pas plus près! (*il tourne la tête avec angoiſſe, et appercevant Monſieur Albert il ſe lève et court en tremblant vers lui.*) Hélas! Monſieur Albert! eſt-ce vous? ayez compaſſion! défendez-moi! ne permettez pas qu'on me tue!

Albert.

Qui eſt-ce donc qui veut vous tuer? qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

Sauvage.

Hélas le ſpectre! le ſpectre! ici dans la ſalle! l'avare du tems des Suédois, qui s'eſt ici coupé la gorge!

Albert.

(*entend les ris des enfans qu'ils tâchent de contenir.*) On a ſans doute joué une comédie avec vous. — Il faut pourtant que nous ſachions qui eſt ce ſpectre? — ha!

Sau-

Sauvage.

Non, non; je ne veux plus le revoir! plus du tout pour tout au monde!

(La porte de derrière s'ouvre: les enfans sortent avec des lumières.)

Scène treizième.

Albert. Sauvage. François. Werner l'aîné et le cadet. Henriette. Julie. Dorothée. Amelie. Louïson.

(Après un compliment ils entourent Monsieur Albert.)

Henriette.

Voici le spectre, mon cher papa! — (*se désignant.*) Mais il faut que vous nous pardonniez une petite malice, que Monsieur Sauvage s'est attirée lui-même.

Albert.

Une petite malice — hem! C'est une joïe du mal d'autrui ou une méchanceté? Faire peur aux autres lui ressemble très-fort! mais redoute une punition exemplaire, si tu es l'auteur de cette histoire,

Fran-

François.

Non, mon bon papa, c'eſt moi qui le ſuis. Mais écoutez la vérité - - -

Albert.

C'eſt elle que je veux entendre et que je veux ſavoir.

François.

Il faut que Monſieur Sauvage lui-même le confirme, amoins qu'il n'ait peut-être auſſi le talent de mentir. Il eſt le plus grand moqueur que vous puiſſiez vous imaginer!

Albert.

Eſt-ce que pour cela vous avez le droit de le punir?

Julie.

Toute notre petite compagnie vouloit s'en retourner, lorsqu'elle apprit que Monſieur Sauvage venoit, parcequ'elle le connoiſſoit déja.

François.

Et ce ne fut que par l'appui, que moi et mes soeurs leur promîmes, que nous les retînmes. A peine fut-il aussi entré dans l'appartement que nous vîmes beau jeu. Il n'y eut personne qu'il ne chagrinât. Cette petite Demoiselle-ci qui boite, il la contrefit — pour se moquer du petit Werner, il imita son bégayement: moi, il me prit par les cheveux: tous nos jeux, il nous les gâta: enfin il se proposa d'effrayer ces petits-ci, par un horrible masque que pour cet effet il alla quérir chez lui - - -

Henriette.

Oui, mon cher papa, alors nous tournâmes le jeu. François lui avoit raconté un sot conté. Nous jouâmes à Collin-maillard, pendant que ce fut à lui le tour, nous nous glissâmes dans votre cabinet, et nous lui fîmes voir un phantôme, qui n'étoit rien autre chose qu'une époussette de soies couverte d'un drap blanc. N'est-ce pas la vérité, mes chers petits amis?

(Ils l'affirment tous ensemble.)

Fran-

François.

Et vous-même pouvez-vous nier, Monſieur, que nous ne vous ayons donné les plus belles paroles? — que ma ſoeur ainée ne vous ait reproché plus d'une fois votre mauvaiſe conduite — qu'elle ne vous ait prié — en un mot — ne faut-il pas que vous avouiez, qu'enfin nous n'avons rien fait, que vous rendre la pareille? — montrez le masque, que vous avez dans la poche.

(*Sauvage encore toûjours étourdi et confondu le tire, le lui donne et commence à pleurer.*)

Albert.

Fi, Monſieur! c'eſt ce que je n'aurois pas cru de vous. Vous voyez les ſuites, lorsqu'on ſe rend ſes camarades ennemis: tôt ou tard ils ſe vengent. A préſent on en reſte encore des deux côtés à un petit tour de malice, et à des agaceries reciproques: mais ſi vous devenez homme fait, et que vous ailliez vous addreſſer à quelqu'un qui le prenne en mauvaiſe part, il peut vous en coûter la ſanté et même la vie. La ruſe et l'extravagante légére-

té devient enfin malice et méchanceté et punit toûjours ſon propre maître.

Sauvage.

Je — je veux — ne jamais — plus le faire!

Albert.

Voulez-vous me laiſſer le masque pour pouvoir le découper?

(*Sauvage le donne à François et celui-ci à ſon père.*)

Albert.

Il faut que je voie, ſi vous avez envie de tenir parole, et de ne jamais plus agacer vos camarades. — C'eſt en ma préſence, mes enfans, que vous devez encore jouer à quelques jeux: puis reſter chez nous à un petit ſoupé. Vos parens en ſont déja avertis. (*Ils ſ'inclinent.*) Avant tout il faut que vous vous reconciliez avec Monſieur Sauvage. (*Tous lui donnent la main; François*

çois saute à son cou et le baise avec beaucoup d'ardeur.) A l'avenir — (*il se tourne vers les petits convives.*) Ce n'est pas vous que regarde cette exhortation: car vous n'êtes pas coupables! à l'avenir (*à ses enfans*) ne vous avisez jamais de faire un tel badinage! Il auroit pu avoir les suites les plus tristes. Faire peur à un autre par des mascarades, est punissable, parcequ'il est facile qu'elles inspirent à un caractère pusillanime des préjugés d'apparitions, des quels on ne peut souvent ~~passe~~ pas se débarrasser pendant toute sa vie, quand même on en reconnoîtroit la fausseté; — mais plus encore, parceque l'on peut non seulement tomber malade, mais mourir même de la frayeur imaginaire.

(*Henriette et François baisent la main de leur père.*)

Henriette.

Pour moi, j'en réponds, mon cher papa!

Fran-

François.

Non, non, mon bon papa! Cet exemple doit m'apprendre, que celui qui conduit un autre à la fosse, à la fin y tombe lui-même.

Le rideau tombe.

GÉNÉROSITÉ

DANS

UNE BASSE CONDITION,

DRAME

POUR DES ENFANS,

EN UNE ACTE.

Perſonnes.

Monſieur de Verval, riche Seigneur d'une terre.

Madame de Verval, ſon épouſe.

Charles, leur fils.

Emilie, leur fille.

Chriſtophle, fils d'un jardinier.

Jean, un domeſtique.

La Scène eſt dans un Pavillon du jardin du chateau ſeigneurial.

Scène première.

Monſieur de Verval, et Madame de Verval.

Monſieur de Verval.

Que je ſuis charmé de me retrouver ici! La ville avec toute ſa pompe n'a pourtant rien qui puſſe nous dédommager des beautés champêtres de la nature.

Madame de Verval.

Vous avez raiſon, c'eſt auſſi à moi que cet échange n'eſt pas déſagréable: ce ne ſont que nos enfans, qui me tiennent au coeur.

Mon-

Monſieur de Verval.

Nos enfans? Et qu'eſt ce donc que ceux-là y perdent? Je croirois, que l'air ſain de la campagne, la liberté, le ſpectacle de la nature - - -

Madame de Verval.

Oui, oui, tout cela peut être avantageux à leur corps: mais leurs ames - - -

Monſieur de Verval.

Hé bien? n'y avons nous pas auſſi bien pourvû? Ils ont les mêmes leçons de leur gouverneur, et moins de diſtraction qu'à la ville. Pour le clavecin, l'arithmétique et l'écriture notre brave maître d'école y eſt tout auſſi habile que leurs précepteurs de la ville, et l'un et l'autre ſont auſſi ſi avancés, qu'ils peuvent ſ'exercer eux-mêmes.

Madame de Verval.

Et leur commerce? et leurs moeurs? par qui eſt-ce donc que celles-là doivent être corrigées? c'eſt à coup ſûr par Chriſtophle?

Monſieur de Verval.

Je ſais où vous en voulez venir. Auſſi long-tems que les moeurs ne conſiſtent que dans

dans une révérence faite avec grace et en tirant le pied avec élegance ſans doute que ce n'eſt pas de Chriſtophle que notre Charles les apprendra, et ce n'eſt pas lui non plus que là dedans je lui propoſerai pour modèle: mais pour ce qui regarde le commerce d'un enfant de ſon âge, je ne vois pas, ſ'il faut qu'il ait un camarade de jeu, pourquoi Chriſtophle ne pouroit pas l'être auſſi bien qu'un petit Gentilhomme.

Madame de Verval.

Un garçon jardinier mal élevé et indomptê?

Monſieur de Verval.

De ce que Chriſtophle eſt le fils de notre jardinier, c'eſt ce que je ſais: mais qu'il ſoit mal élevé et indomptê, c'eſt ce dont je ne ſais rien. Je lui ai ſouvent parlé, et autant que je ſuis capable d'en juger, j'ai trouvé en lui une ame généreuſe, bonne et non corrompuë.

Madame de Verval.

Oui, ſurtout ſes manières ſont fort polies.

Monſieur de Verval.

Que Charles lui en apprenne de meilleures.

Mada-

Madame de Verval.

Fort-bien, et qu'il en apprenne de lui de mauvaises.

Monsieur de Verval.

C'est toûjours là un reproche de notre orgueuil. Nous éloignons nos enfans de ceux des pauvres fous le prétexte qu'ils en apprendroient de mauvaises choses. Mais ne seroit-ce pas penser avec plus de philantropie et plus de générosité, que de leur permettre pour cet effet d'avoir quelque communication avec nos enfans, afinqu'ils appriſſent d'eux le bien? Et je crains, je crains, que celui-ci ne soit pas même tout à-fait auſſi exempt de critique, que nous le croyons.

Madame de Verval.

Hé bien, vous n'irez pourtant pas regarder nos enfans comme plus vils, que ceux de la populace? Gens du commun, moeurs communes; et *) les bons chiens chaſſent de race.

Monsieur de Verval.

Fort bien! Et je dirai moi: Gens de qualité et moeurs de qualité: quoique j'aimerois mieux

*) wie die Alten, ſo die Jungen.

dire défauts au lieu de moeurs: car cela ne signifie pourtant rien de plus. Le défaut le plus ordinaire des gens du commun est la rusticité, la grossiéreté, un peu d'avidité à recevoir a. d. p.: celui des gens de qualité est la tromperie, une feinte politesse, la flatterie, l'orgueuil a. d. p. Dans le fond je ne sais pas, les quels sont préférables. Oui, en les comparant la décision est difficile, qui sont ceux qui contrebalancent les autres, et lorsque je rencontre chez de bonnes gens du commun plus de probité, d'amour pour la vérité, de patience, d'activité au travail, de continence, de courage dans le danger, d'humanité et de constance, je ne sais souvent pas ce que je dois mettre à leur place chez les nobles, comme tant de vertus qu'ils ont encore en effet, resultent souvent moins de bons principes et d'une véritable générosité, que d'orgueuil.

Madame de Verval.

Je ne veux plus rien entendre. Les gens du commun ont en vous un grand avocat, et vous allez inspirer à Charles de fort nobles sentimens, si vous lui inculquez de si sublimes idées de la dignité de sa condition, et de sa naissance.

Mon-

Monsieur de Verval.

Je ne lui en inculquerai point d'autres que celles j'en ai moi-même: que de notre nature nous sommes tous égaux, et qu'un jour nous le redeviendrons tous ensemble; que la diversité de condition est quelque chose d'accidentel dans le monde, et que, si elle nous donne quelques prérogatives et quelques droits sur d'autres il faut que nous commencions à nous élever au dessus d'eux par la prééminence de nos vertus et que par là nous nous en rendions dignes.

Madame de Verval.

Et c'est à cela que Charles ira se préparer par le commerce avec Christophle et en apprenant ses méchancetés?

Monsieur de Verval.

Dèsque je verrai les preuves de celles-ci, j'y saurai mettre ordre. — Mais dans le fond je ne sais pas à quoi tend tout ce discours. Dois-je à cause du garçon jardinier ne pas aller en été à ma terre? ou prétendre de son père, qu'il aille chasser son enfant, parcequ'il pourroit avoir quelque société avec les nôtres? ou irai-je pour cet effet chasser de mon service

ce

ce brave homme lui-même qui remplit si bien ses devoirs?

Madame de Verval.

Non, vous n'irez pourtant pas vous imaginer, que je fasse des pretentions si étranges? Mais ce que j'aurois souhaité c'est, que vous détournassiez notre Charles d'aller se familiariser avec ce garçon, et que vous donnassiez là dessus un avis à son père. — Mais au lieu de cela j'entends que vous lui avez donné la permission de jouer avec lui dans les heures de loisir, de sauter çà et là sur la prairie, de fouir et de bêcher avec lui la terre dans le jardin, de gravir les arbres, et de faire je ne sais pas moi-même quelles futilités; encore plus, j'apprens, que, dèsque le Gouverneur viendra de la ville, vous voulez qu'un tel garçon du commun prenne part à quelques leçons avec nos enfans. — Jamais je ne le croirois, si ce garçon ne m'avoit pas dit lui-même, que vous le lui aviez promis.

Monsieur de Verval.

Je ne le lui ai pas seulement promis, mais je lui tiendrai aussi ma parole. — Et trouvez-vous en tout cela quelque chose d'absurde?

Mada-

Madame de Verval.

A peu près comme si je voulois jetter sur le fumier une perle au coq au lieu d'un grain de froment.

Monsieur de Verval.

O, peut-être que le coq digéreroit la perle aussi bien que le paon. Ce garçon a un esprit sain et délié et est rempli d'ardeur d'apprendre quelque chose. Il a déja de bonnes idées de plusieurs choses, et avec le peu d'instruction, qu'il a reçuë dans la religion, il a fait plus de progrès, que beaucoup d'autres avec une instruction beaucoup plus soigneuse. La société fait naître l'émulation, et celle-ci l'application — Et n'est-ce pas un mérite — même un mérite devant Dieu, de contribuer à l'amélioration et à l'instruction d'un pauvre, surtout lorsque cela se peut faire sans nous causer beaucoup de dommage?

Madame de Verval.

Sans notre dommage? A la bonne heure. Vous ne regardez qu'à l'avantage, que ce garçon peut en avoir, mais pas au dommage, qui peut en résulter pour vos enfans. Nous en verrons les suites.

Mon-

Monſieur de Verval.

Oui, c'eſt ce que nous verrons. — Cependant — je vous promets, qu'à la première preuve, que me donnera Chriſtophle, je ne veux pas même dire d'un coeur méchant, malicieux et bas, mais ſimplement de pétulance et d'étourderie, que je ſuis pourtant fort porté à pardonner à cet âge, toute ſociété entre lui et mes enfans ſera rompuë: et voilà qui, à ce que j'eſpère, pourra vous tranquilliſer. —

(*Il ſ'en va.*)

Scène ſeconde.

Madame de Verval ſeule.

Fort bien! et voilà, ſelon toute eſperance, que nous ne manquerons pas d'occaſions de nous en débarraſſer. — Mon brave mari a de ſi étranges préjugés ſur l'égalité des hommes, qu'il ſouhaiteroit même d'élever ſes domeſtiques à ſon propre rang. A préſent voilà qu'il a même l'idée de faire lier à ſon fils un commerce intime avec un garçon de payſan. Hé bien, il faut que l'expérience lui ouvre les yeux. —

Scène troisième.

Madame de Verval. Emilie.

Madame de Verval.

Ha, Emilie, qu'apportes-tu, ma fille?

Emilie.

Rien, ma chère maman! Il est vrai que je croyois vous apporter un bouquet et que je le disois à Christophle, qu'il devoit s'en faire donner un par mon père; mais ce boeuf n'est pas encore là.

Madame de Verval.

Parle avec plus de respect de ton compagnon et camarade d'école à venir et de celui de Charles.

Emilie.

Lui? mon compagnon et camarade d'école? il n'a qu'à m'approcher de trop près!

Madame de Verval.

Comment? veux-tu t'opposer à la volonté de ton père?

Emilie.

Emilie.

O! c'eſt votre badinage! Il ne voudra certainement pas, que nous allions nous mêler avec de telles gens du commun.

Madame de Verval.

Mais il le veut. Dèsque votre Gouverneur viendra de la ville, Chriſtophle doit prendre part à quelques unes de vos leçons, il doit participer à la leçon d'écriture: c'eſt dans ſes divertiſſemens qu'il doit ſervir de compagnie à Charles: en un mot, c'eſt un jeune gentilhomme ſavant et poli qu'il doit devenir.

Emilie.

Un jeune gentilhomme ſavant et poli? Fort bien! que notre jardinier n'ait pas une princeſſe; ſans cela celle-là me ſerviroit ſans doute auſſi de compagnie.

Madame de Verval.

Hé bien, voilà que notre Garde-bois a un couple de jolies oiës rembourrées: tu n'es pas ſûre - - -

Emilie.

Ha! qu'elles ôſent le risquer, je ne manquerois pas de les traîter de façon qu'elles perdroient l'envie de m'approcher de trop près.

Madame de Verval.

Hé bien, pour ce qui eſt de toi je ne manquerois pas non plus de le détourner. Car ton éducation je me la ſuis reſervée. C'eſt aux mères qu'appartient l'inſpection ſur les filles.

Emilie.

Le papa a trop de bonté, et vous m'avez toûjours dit, qu'il oublioit trop ſon rang, et qu'il mettoit trop peu de différence entre les hommes.

Madame de Verval.

Oui, ſans doute: cependant je mettrai, je penſe, bientôt fin à l'amitié avec Chriſtophle. Ton père m'a promis qu'il doit être renvoyé à la première ſottiſe qu'il fera: et je crois qu'il ne tardera pas à nous en fournir l'occaſion.

Emilie.

Immanquablement! avant que le ſoir approche; et je vous promets d'avoir un oeil attentif ſur lui. Lorsque l'automne paſſé nous fûmes ici une couple de ſemaines, il ne ſe paſſa aucun jour, où il n'arrivât quelques jolis petits tours. Tantôt c'étoit ceci, tantôt cela qu'il nous prenoit; et vous vous rappellerez que

que par-ci par-là une belle poire de France fût arrachée. Mais ce n'étoit point d'autre que lui, qui l'arrachoit, quoique le papa l'excusât, ou qu'il ne voulût pas le croire.

Madame de Verval.

Hé bien, dès qu'il se passera quelque chose, faites-le moi savoir! dis-le aussi à ton frère! Je vais à présent me rendre pour un instant à ma petite ménagerie. La fermière me dit qu'elle y a douze jeunes dindonneaux: je voudrois pourtant bien les voir: veux-tu m'accompagner?

Emilie.

Dans l'instant, ma chère maman! J'allois seulement attendre Christophle, qui doit m'apporter un bouquet pour vous.

Madame de Verval.

Bon! nous voulons ensuite aller un peu promener. (*Elle s'en va.*)

Scène quatrième.

Emilie seule.

Oui, si maman n'étoit pas encore un peu délicate sur notre point d'honneur, je crois ma foi que

que le papa nous enverroit ici à l'école avec les garçons et les filles de village - - -

Scène cinquième.

Emilie. Charles.

Charles.

(*hors d'haleine*) Ah — ah — ah —

Emilie.

Hé bien, que te faut-il donc? Pourquoi as-tu tant couru?

Charles.

Ah! penſe un peu — le malheur — qui m'eſt arrivé — je ſuis tout hors de moi.

Emilie.

Hé bien?

Charles.

Voilà que la curioſité m'anime à entrer dans notre petite baſſe-cour, parceque je ſouhaitois de voir les petits dindonneaux. - - -

Emilie.

La curioſité ne ceſſe de te porter à faire de ſots tours.

Charles.

Charles.

A peine y entré-je, et veux-je en attraper un: voilà que le vieux dindon vient voler ſur moi; je veux me défendre et je ſaiſis une perche, qui eſt appuyée dans un coin: mais elle m'eſt trop péſante, me tombe de la main, et tue — et tue — quatre jusqu'à cinq, peut-être encore un plus grand nombre de dindonneaux: car dans l'angoiſſe je pris la fuite, et je ne les ai pas comptés.

Emilie.

Hé bien, voilà qui va exciter un beau bruit. — Tu ſais, quelle joïe s'en fait la maman, et elle vient de s'y rendre pour viſiter les nouveaux petits arrivés.

Charles.

Hélas! ma ſoeur! dis-moi ce que je ferai. Je ſerai terriblement grondé et peut-être même battu.

Emilie.

Ce que tu mérites auſſi! — Quels déſaſtres auſſi n'as-tu pas déja faits par ta témerité! —

Charles.

Charles.

Tes sermons ne sont à présent d'aucune utilité, si tu ne peux pas m'aider.

Emilie.

Ecoute un peu! j'ai une idée, qui te tire tout d'un coup d'affaire, et avec cela cette histoire arrivera encore bien à propos pour la maman.

Charles.

Hé bien? vite! au plus vite!

Emilie.

Il faut que nous disions, que c'est Christophle qui l'a été.

Charles.

Oui sans doute; et Christophle ne sera pas assez fou pour dire que c'est lui, qui l'a été.

Emilie.

Ha! c'est un bon garçon que Christophle, et s'il ne veut pas, il le doit. Tu sais donc, combien de fois il fût déja l'automne passé obligé de porter la peine des poires de France, que nous allions prendre en secret.

Charles.

Charles.

Non, Emilie, c'eſt ce qu'il m'eſt impoſſible de faire! Ce pauvre diable me fait pitié, et cela n'eſt pourtant pas bien de notre part.

Emilie.

Hé bien, Monſieur mon frère, ſi tu le ſais mieux, laiſſe-t'en. Contiens ton ame dans la patience, ſi tu es roſſé d'importance, et n'attends pas que je ſois aſſez charitable pour partager les coups avec toi.

Charles.

(*refléchiſſant*) Sans doute! — Il eſt vrai! — j'en ſerois volontiers diſpenſé —

Emilie.

Qu'eſt ce qu'une ſouche comme Chriſtophle ſe ſouciera d'une couple de coups ou de ſoufflets? va, va! et à maman cela lui feroit un véritable plaiſir; car elle ſouhaiteroit d'avoir un prétexte pour que le papa ne nous contraignît pas à vivre en ſociété avec lui: car celui-là veut, qu'il aille même à l'école avec nous.

Charles.

A l'école avec nous? Hé! — voilà qui ne me ſeroit pas désagréable, et je crois qu'alors

lors je m'y rendrois avec encore une fois plus de plaiſir.

Emilie.

Fi! as-tu auſſi une ame ſi baſſe, que de vouloir faire une intime ſociété avec ce lourdaut? — A la bonne heure! que les dindonneaux bien te faſſent!

(Elle fait ſemblant de vouloir s'en-aller.)

Charles,

(*l'arrête*) Il ne faut pas d'abord que tu t'irrites de la ſorte, ma petite ſoeur! — Oui, ſi Chriſtophle le feſoit de bon gré - - -

Emilie.

Je te dis donc qu'il le doit, s'il ne veut pas. Tu n'as qu'à faire bien l'affligé, et du reſte remets-t'en ſur moi - - -

Charles.

Hé bien, je ne manquerai pas de l'en dédommager. La meilleure médaille que j'aye dans ma tire-lire - - -

Emilie.

Oui, je voudrois - - - Tu es une toute auſſi bonne bête que Chriſtophle - - Ha! le voilà qui vient lui-même!

Scène

Scène sixième.

Emilie. Charles. Christophle avec une petite corbeille, sur la quelle se trouvent trois bouquets.

Emilie.

Hé bien? Viens-tu enfin? ce Monseigneur se fait attendre long-tems.

Christophle.

Je ne le croirois pas! du moins me suis-je hâté autant que j'ai pu. — Mais ce n'est pas aussi pour Madame seule que j'apporte un bouquet, mais aussi pour vous et pour le jeune Monsieur Charles! — Tenez! (*il en donne un à chacun.*) Tenez! — Hé bien, où est donc Madame?

Emilie.

Je ne manquerai pas de lui donner: tu n'as qu'à donner! — (*elle sent à son bouquet, et le jette.*) Fi! va-t'en avec tes puantes guenilles.

Charles.

Mon bouquet sent bon! — Hé bien, c'est moi qui le prendrai, si tu ne le veux pas. (*Il le ramasse de terre.*)

Chri-

Chriſtophle.

De puantes guenilles? Je ne le croirois pourtant pas. C'eſt le meilleur que nous ayons. Un peu de girofflée, de violettes jaunes, de morelles, de lavande, de marjolaine, de méliſſe — ce que l'on a à la campagne! Sans doute que vous aurez de plus belles fleurs à la ville.

Emilie.

Oui, nous en avons auſſi! Des hyacinthes, des roſes, des oeillets —

Chriſtophle.

Oui, oui, et nous les avons auſſi: mais pas à préſent: les premières ſont défleuries, et ce n'eſt que dans quinze jours que viennent les dernières.

Emilie.

Hé bien, tais-toi! En un mot comme en mille! les tiennes ne ſont rien.

Chriſtophle.

J'en ſuis fâché! Hé bien, elles ſont en bonnes mains. Je vois pourtant, que le jeune Monſieur ne me mépriſe pas.

Emilie.

Emilie.

Oui, il s'en faut bien, que le jeune Monsieur Charles sache ce qu'il fait. Car il craint pour sa petite jouë, lorsqu'il en pleuvra de tels. (*elle se donne des claques sur la jouë.*)

Christophle.

Comment? quoi? Monsieur Charles? — C'est en angoisse que vous êtes? Pourquoi donc?

Charles.

Hélas! oui sans doute! J'ai fait un sot tour - - -

Christophle.

H-m! Ce n'est sans doute pourtant pas le premier?

Emilie.

Ecoute, garçon, apprends à avoir du respect, lorsque tu parles à des gens de notre condition! — je hais mortellement l'ironie.

Christophle.

Il le dit donc lui-même! que sais-je, moi, ce qu'il a fait.

Charles.

Hélas! je recevrai de terribles coups de papa et de maman.

Chri-

Chriſtophle.

(*d'un air compatiſant*) Non, non, mon bon Monſieur, c'eſt ce qui ne doit pas ſe faire. — Qu'avez-vous donc fait?

Charles.

J'ai — j'ai — tué — à la maman — cinq à ſix jeunes dindonneaux.

Emilie.

Oui, et tu ſais quel plaiſir elle s'en fait?

Chriſtophle.

Hé parbleu! ce n'eſt pas là non plus un badinage. J'ai pitié de ces pauvres petites créatures — Hé, comment avez-vous donc fait cela? Je ne pourrois me réſoudre d'en tuer un: et ſix! ſix!

Emilie.

(*repetant ſes paroles en le contrefaiſant*) Six! ſix! — C'eſt de ces pauvres petites créatures que cette buſe a pitié; mais pas du pauvre Charles.

Charles.

Hé — voilà que le vieux dindon vouloit me mordre; je pris une perche — je frappai vers lui — elle me tomba des mains . . .

Chri-

Chriſtophle.

Hé bien; voilà que je le comprends! et la perche les tua. — Oui, ſans doute que cela n'eſt pas joli : car des dindonneaux nous ne pouvons pas les refaire. —

Charles.

Voilà le mal!

Emilie.

Le ſot corps! comme ſi nous ne ſavions pas cela, auſſi bien que lui.

Chriſtophle.

Mais ne pourrions-nous donc pas remédier à cet inconvenient? - - - (*Charles fait ſemblant de pleurer*) Non; ſi, Monſieur, il ne faut pas que vous pleuriez, ſans cela je pleure auſſi.

Charles.

Hé, comment donc? comment?

Emilie.

Enfin il le comprendra pourtant.

Chriſtophle.

Hé bien, comme, comme nous l'avons déja fait pluſieurs fois — Je dirai que c'eſt moi qui l'ai fait.

Emilie.

(*à part*) Ha! le voilà sur la voie. A présent il me faut en plus vite suivre la maman, et lui dire, que c'eſt Chriſtophle qui l'a fait. (*elle s'en va en courant.*)

Charles.

Mais, pauvre Chriſtophle! voilà que tu recevras des coups — Non, c'eſt à quoi il m'eſt impoſſible de conſentir.

Chriſtophle.

Soit! Voilà mon naturel - - - J'aime mieux ſouffrir, que de voir ſouffrir les autres, encore moins vous. Lorsque ma petite ſoeur reçoit la verge, et qu'elle criaille ainſi, cela me touche ſi fort le coeur, que je piaille d'abord de compagnie, et que j'ai déja ſouvent prié la mère, qu'elle m'en doit faire porter la peine.

Charles.

Hélas! bon Chriſtophle que tu es! Hé bien, vois-tu, dèsque le papa me donnera de l'argent, c'eſt toi qui l'auras - - - Quoique, je crois même, que j'ai encore une pièce de deux gros ſur moi — (*il cherche*) hé, certainement et en vérité! Tiens! (*il la lui préſente.*)

Chri-

Chriſtophle.

Point! je ne la veux point! Croyez-vous donc, que je me faſſe payer pour des coups? — Mais pour vous je veux bien les ſouffrir. Je ſais, que mon père m'aſſommera presque de coups: mais ſoit - - - quel autre remède?

Charles.

T'aſſommera presque de coups, dis-tu? — Non, Chriſtophle! alors j'aime mieux - - -

Chriſtophle.

Cela n'y fait rien. Ce qui doit être, doit être. — Je m'en vais — vous n'avez qu'à reſter ici, Monſieur - - -

(Il s'en va.)

Scène ſeptième.

Charles ſeul, reſléchiſſant et triſte.

Le pauvre Chriſtophle! celui-là va certainement être bien accommodé. Mais moi? — eſt-ce donc que cela eſt auſſi bien, ce pauvre garçon innocent — ſon intention eſt ſi bonne: et que! que n'a-t-il pas ſouffert l'automne paſſé pour l'amour de moi! — Non — je

ne devrois abſolument pas le faire, et plûtôt — cent coups - - - des coups? Ha! pourvûqu'ils ne fiſſent pas mal - - - quoique — j'en ſuis peut-être quitte pour recevoir une couple de ſoufflets, et lui - - - O quel ſera ſon ſort! Hé bien, je veux auſſi - - - ah le papa —

Scène huitième.

Monſieur de Verval. Charles, que la conſcience et l'inquiétude tourmentent.

Monſieur de Verval.

(*mécontent*) Rien au monde de plus mortifiant n'auroit pu m'arriver! Et juſte à préſent — où il n'y a que quelques inſtans que je viens d'avoir la petite diſpute avec ma femme ſur ce garçon — (*il voit Charles*) Ah! j'apprends donc d'Emilie, que Chriſtophle a joué un joli petit tour! As-tu peut-être été dans ſa compagnie?

Charles.

Moi papa? — Quoi donc?

Monſieur de Verval.

Hé bien; n'en ſais-tu rien? Chriſtophle a donc tué quelques dindonneaux?

Char-

Charles.

Ah que oui — avec une perche! —

Monſieur de Verval.

C'eſt cinquante dindonneaux, que je voudrois payer, ſ'il ne m'avoit pas cauſé ce chagrin! Et Emilie! — oui, celle-là perd tout mon amour, de ce qu'avec un tel triomphe et des cris de joië elle vient annoncer cette choſe à ta mère - - - (*ici il ſ'apperçoit de l'angoiſſe de Charles*) mais, que te faut-il donc? une ſueur d'angoiſſe ſe répand donc ſur ton viſage?

Charles.

Le pauvre Chriſtophle — j'en ai pitié — ſon père va bien le lui revaloir!

Monſieur de Verval.

C'eſt ce qu'il va. Et je me réjouïs, que tu en ayes pitié. Mais qu'il payât! Qu'il payât la peine de ſon étourderie: car il eſt ſûr que ce n'eſt pas malice: mais il m'a dérangé tout mon plan et gâté l'apologie, que j'ai faite de lui! — Je ſais certainement, Charles, que tu aurois été charmé, ſi je l'avois laiſſé fréquenter les leçons avec toi. Ce ſeroit auſſi

de bon coeur, que j'aurois dédommagé ton Gouverneur de ſes peines, ſ'il avoit un peu prêté les mains pour l'avancer - - -

Charles.

O mon cher papa! Cela ne peut-il donc pas ſe faire encore? ç'auroit été pour moi une joïe inexprimable.

Monſieur de Verval.

Non, à préſent pas!

Charles.

Et pourquoi donc pas?

Monſieur de Verval.

Parceque j'ai mis cette condition auprès de maman, qui a ſes raiſons pour ne le pas voir de bon oeil, que je voulois m'en déſiſter au premier ſot tour, qu'il joueroit — hélas! le pauvre garçon ne ſait pas encore ce qu'il a perdu par là. Mais ſon déſir d'apprendre, que j'ai déja ſouvent mis à l'épreuve, ſouffrira par là beaucoup plus, que ſ'il recevoit encore dix fois plus de coups —

Charles.

(*à part, ſe frappe la tête*) Hélas c'eſt moi qui ſuis cauſe de tout!

Mon-

Monsieur de Verval.

Que dis-tu?

Charles.

Permettez-moi seulement de courir au plus vite, mon cher papa et d'intercéder auprès de la maman et du père de Christophle, afinque la maman ne fasse pas si fort mal traîter ce pauvre diable — laissez-moi aller, bon papa!

Monsieur de Verval.

Il est vrai: il y a long tems que j'aurois dû te l'ordonner moi-même. Va vite! hate-toi! cours!

(Charles s'en va.)

Scène neuvième.

Monsieur de Verval seul.

Tu n'as qu'à aller! tu vas bien mal te recommander par la bonté de ton coeur! — Je suis si fâché! — Etourderie, légéreté, précipitation, puérilités — et voilà ce qui doit priver ce bon garçon du bonheur, que je lui ai déstiné? — Non, il faut que je pense aux moyens de remédier à cette chose. C'est par

là

là que divers deſſeins ſeroient perdus pour moi; (*il voit venir Madame de Verval*) h-m! c'eſt ce que j'ai crû - - -

Scène dixième.

Monſieur de Verval. Madame de Verval.

Madame de Verval.

Hé bien? qu'en dites-vous?

Monſieur de Verval.

Rien de plus, que ce que l'on peut dire d'une telle choſe! Elle ne vaut pas la peine, que l'on en parle.

Madame de Verval.

Voilà qui eſt auſſi inſupportable! C'eſt ce que je croyois, que vous iriez encore l'excuſer.

Monſieur de Verval.

Parcequ'il mérite de l'être. Il a fait ce que tout autre en cas pareil ne feroit qu'avec plus de précaution. Le dindon l'a pourſuivi, il l'eſt défendu - - -

Madame de Verval.

Et tué la jeune couvée pour me détruire mon plaiſir.

Mon-

Monſieur de Verval.

Sans doute que vous en faites une autre interprétation. Vous nommez malice ce que moi je nomme précipitation enfantine et étourderie.

Madame de Verval.

Qu'irez-vous encore excuſer? Mais quoiqu'il en ſoit. A la bonne heure nommez-le un modèle de toutes les vertus. Voilà que j'ai réparation, quelque douleur que me cauſe la perte de mes pauvres dindonneaux. Mais j'ai vû de nouveau dans cette occaſion, quel endurciſſement d'ame qu'a ce garnement. Il n'a pas jetté le moindre cri, quoique peu ſ'en fallût que ſon père ne l'aſſommât: oui, il lui crioit même encore: „Fort-bien, mon père! „je l'ai mérité!"

Monſieur de Verval.

Et vous pouviez dans une telle circonſtance le voir près qu'aſſommer? — O! je ne ſais à quoi il faut plus d'endurciſſement! Mais ſoit, à la bonne heure regardez toûjours cela comme tel! je le regarde plûtôt comme le ſentiment de ſa faute, comme généroſité —

Ma-

Madame de Verval.

(*ironiquement*) Comme généroſité! — Nous aurons dans notre vie beaucoup de joie de nos enfans, ſi c'eſt ſelon cette morale qu'on les élève.

Monſieur de Verval.

O que oui; je continue à leur ſouhaiter de n'avoir pas un plus mauvais coeur, que celui que je m'imagine encore à préſent ſe trouver dans Chriſtophle, et quand même ce ſeroient cinquante dindonneaux qu'il auroit tué dans de ſemblables circonſtances.

Madame de Verval.

Et moi je vous dis, que je ne ſouffre pas plus long-tems ce garnement, et qu'il faut ou que le père ſen défaſſe, ou qu'il décampe lui-même.

Monſieur de Verval.

Et moi je vous dis, que je ſaurai le défendre. Un homme de mérite, un brave homme je ne le laiſſerai abſolument pas chaſſer de mon ſervice, parcequ'il a, la choſe priſe à la dernière rigueur, un garçon pétulant pour fils.

Ma-

Madame de Verval.

Oui? et où reſte donc votre promeſſe et notre condition?

Monſieur de Verval.

Elle ſera remplie. Oui; il ne doit point prendre part avec mes enfans aux leçons que je lui avois deſtinées. Ils ne doivent avoir aucune, même ſ'il eſt poſſible, pas la moindre ſociété avec lui: mais vous n'irez pas, à ce que j'eſpère, m'empêcher moi, de lui faire donner une éducation, qui ſoit conforme aux talens, que je découvre dans ce garçon.

Madame de Verval.

Autant qu'il vous plaira! (*ironiquement*) cela va devenir un homme! —

Scène onzième.

Les Précédens. Jean.

Jean.

(*hors d'haleine*) Miſéricorde divine! — N'allez pas vous effrayer! - - -

Madame de Verval.

Qu' y a-t-il?

Mon-

Monſieur de Verval.

Quel ſot exorde! miſéricorde divine, n'allez pas vous effrayer! que veux-tu?

Jean.

Le jeune Monſieur — la Demoiſelle - - -

Madame de Verval.

Que leur eſt-il arrivé?

Jean.

Sont tombés — dans le canal, et Chriſtophle - - -

Madame de Verval.

Je me meurs. (*elle tombe dans un fauteuil, qui ſe trouve près d'elle.*)

Monſieur de Verval.

(*qui la ſaiſit*) Et tu te tiens ici, âne que tu es, ſans tâcher de ſauver les enfans?

Jean.

C'eſt ce qu'ils ſont déja! voilà pourquoi je diſois, que vous n'alliez pas vous effrayer.

Monſieur de Verval.

Tu es le corps le plus ſtupide que je connoiſſe — Une autre fois je t'apprendrai à expoſer

poſer une telle choſe d'une manière plus ſenſée! — Ils ſont donc ſauvés — ſans que rien leur manque?

Jean.

Sans que rien leur manque. Leur peau a peut-être bien un peu été mouillée: car ils crioient comme de petits cochons, que nous l'entendîmes ſur le devant de la maiſon: mais Chriſtophle, voilà qui eſt vrai, c'eſt là un garçon - - -

Monſieur de Verval.

Ha! a-t-il de nouveau joué quelque ſot tour, et les y a-t-il peut-être pouſſés?

Jean.

Hé, pourquoi pas? Comment pouvez penſer de lui une ſemblable choſe! C'eſt là un garçon, voulois-je dire, qui vaut ſon peſant d'or — Tous les deux ſe feroient noyés dans l'eau, ſi Chriſtophle ne ſy étoit pas précipité, et qu'il ne les eût pas ſauvés.

Monſieur de Verval.

O! voilà une nouvelle, qui me vaut de l'or!

Jean.

Jean.

Mais ne dois-je pas appeller quelqu'un au secours de Madame?

Monsieur de Verval.

Non non, ce sont ses accidens ordinaires à chaque petite altération. Je sais déja, qu'elle se trouve le mieux, quand c'est sur sa nature elle-même que l'on s'en remet de son rétablissement: Tu n'as qu'à me dire en attendant ce que tu en sais.

Jean.

Lorsque sur le devant dans l'appartement des domestiques nous les entendîmes ainsi criailler et crier, comme il m'a déja plu de le dire; je —

Monsieur de Verval.

(*souriant*) Comme il t'a plu de le dire —

Jean.

Oui, voilà que moi et Chrétienne nous courons à la fenêtre. Là nous voyons sur le fossé, qui entoure le jardin, Mademoiselle Emilie comme — comme - - - comment est-ce donc

donc que l'appelle cette choſe, qui eſt à moitié poiſſon et à moitié fille?

Monſieur de Verval.

C'eſt Sirène que tu veux dire —

Jean.

Oui oui, une Irène, — c'eſt comme une Irène que nous la voyons nager pas loin du bateau; du jeune Monſieur nous n'en ſavions encore rien. Voilà que Chriſtophle vient deça de ce côté-ci de la rive, et crac — comme un brochet il ſe jette tête baiſſée dans l'eau! — Nous déſcendons l'eſcalier en courant, et marche, marche nous voilà à l'eau; voilà que le jeune Monſieur l'y trouve déja et qu'il dégoute comme un canard mouillé, et avant que nous y arrivions, voilà que le petit Dauphin apporte — (*n'eſt ce pas, comme cela, cela eſt bien?*) à la rive ſon Irène, qui ſ'attache à lui comme un bouton de glouteron. Les juppes et la juppe à baleine nageoient autour d'elle comme une queuë de paon —

Monſieur de Verval.

Tu es très-fort en comparaiſons. Hé bien, où ſont-ils?

Jean.

Jean.

Ils trembloient de froid, en ſorte qu'ils craquoient des dents, et ils ſont entrés avec Chrétienne dans la maiſon. Sans doute que c'eſt en terre ſèche qu'on les conduira.

Monſieur de Verval.

Au plus vite! amène-les ici: et quand même ils n'auroient pas encore changé d'habits, ce qui ſans doute ne manquera pas de s'être fait — qu' alors Charles mette ſa robe de chambre, et Emilie ſon négligé. — Donne-moi ce verre d'eau là, qui ſe trouve dans la croiſée!

(Jean le lui donne et s'en va.)

Scène douzième.

Monſieur de Verval. Madame de Verval, un peu après Chriſtophle.

Monſieur de Verval.

Voilà qui eſt très-déſiré, ſ'il ne leur eſt point arrivé de malheur! La conviction et la mortification — c'eſt l'une et l'autre que j'ai à préſent en main — A cette heure il faut

que

que je tâche de la rappeller à elle même — Mon enfant — mon cher enfant! (*elle respire*) Fort bien! elle se remet. — (*Christophle entre, son habit dégoute.*)

Christophle.

Me voici, Monseigneur!

Monsieur de Verval.

C'est ce que je vois! que veux-tu?

Christophle.

Rien, si vous ne voulez rien. Mais Jean disoit - - -

Monsieur de Verval.

Bon! reste! je t'ai de grandes obligations!

Christophle.

A moi? (*il rit*) que je ne sache - - -

Monsieur de Verval.

Toi et tes semblables font du bien, sans le savoir —

Madame de Verval.

Ah! — (*elle ouvre les yeux!*) Où sont mes enfans? (*elle apperçoit Christophle*) Ce méchant

garnement on le présente à ma vue. — Loin de moi! loin de moi!

Monsieur de Verval.

Vous ne savez pas, ma très-chère!

Madame de Verval.

Loin de moi! qu'il s'éloigne de mes yeux!

Monsieur de Verval.

Je vous prie, faites quelque réflexion, mon enfant!

Madame de Verval.

Mon Charles! mon Emilie! — Qu'on m'éloigne ce garnement!

Monsieur de Verval.

Sans ce garnement ils ne vivroient plus!

Madame de Verval.

O! ainsi ils vivent? ils vivent? — Au plus vite menez-moi . . . Ha! mes enfans!

Scène

Scène treizième.

Les Précédens. Charles en robe de chambre: ſes cheveux peignés et en déſordre. Emilie, auſſi en négligé et un peu en déſordre.

Charles.

(*appercevant en entrant Chriſtophle, court vers lui et tombe à ſon cou.*) Ha! mon meilleur! mon très-cher Chriſtophle! — C'eſt à toi — c'eſt à toi que je dois ma vie! — combien peu je l'ai mérité! —

Emilie.

(*va vers lui et le prend par la main.*) Auſſi moi je te dois encore des actions de graces! — D'effroi — je ne voyois ni n'entendois, lorsque tu me tiras de l'eau.

Madame de Verval.

Quoi? qu'entends-je? Après que ce méchant garnement à commencé par vous y pouſſer, n'eſt-ce pas?

Charles.

Non, non; ma très-chère maman! c'eſt moi, qui ai été le méchant garnement — l'auteur de tout mal —

Emilie.

Oui, ma chère maman! — le pauvre Chriſtophle n'a point du tout été préſent.

Madame de Verval.

Qu'avez-vous donc commencé, méchans enfans, que vous êtes? Comment êtes-vous donc venus dans l'eau?

Charles.

Hélas! le petit bateau, dans le quel va le valet du jardin, lorsqu'il tire le roſeau du foſſé, ſe trouvoit au rivage. J'y ſaute: Emilie vient; — je l'y attire auſſi, en lui diſant: viens un peu, il fait bien-beau ici!

Monſieur de Verval.

Hé bien voilà donc que ta témerité a été enfin punië. Le bateau n'étoit-il donc pas attaché comme de coûtume?

Emilie.

Emilie.

Non, voilà juſtement ce que c'étoit. Pendant que j'y entre, il dérive. Charles dit: tu n'as qu'à attendre! voici la perche d'aviron, je m'en vais d'abord le repouſſer vers le rivage.

Charles.

Oui, je la prends: mais en voulant la pouſſer dans l'eau, voilà qu'elle m'échappe des mains. Je veux l'attraper, et j'y tombe: ma ſoeur veut me retenir: mais le bateau ſe renverſe, et je l'y entraîne avec moi!

Madame de Verval.

Ce recit me fait perdre l'uſage de tous les ſens! Dieu! quel malheur n'en auroit-il pas pu réſulter!

Charles.

Je pouſſai encore un grand cri, mais après cela je ne ſais plus, ce que j'avois ſur le coeur, ou comment je ſuis venu au rivage. —

Emilie.

Emilie.

Pour moi ce fûrent mes jupes, qui me tînrent au deſſus de l'eau: mais je commençai déja à enfoncer, lorsque Chriſtophle, qui avoit auparavant ſauvé mon frère, me porta auſſi au rivage! O, Chriſtophle! comment dois-je t'en marquer ma reconnoiſſance!

Madame de Verval.

(*le regarde fort attentivement.*) Chriſtophle? — Et tu n'as rien fait dans cette affaire?

Monſieur de Verval.

(*à part*) Encore toûjours de la méfiance! —

Chriſtophle.

Rien, ſi ce n'eſt que je ſautai deux fois dans l'eau, et que j'en allai tirer premièrement le jeune Monſieur, et puis la Demoiſelle.

Madame de Verval.

Mais comment t'en es-tu d'abord apperçu?

Chri-

Chriſtophle.

Voilà que je venois de chez mon père. Je pleurois juſtement un peu; car les coups, que j'avois reçus, à cauſe des dindonneaux, me feſoient pourtant un peu mal — (*il ſe frotte le dos*) et me le font encore - - -

Charles.

O maman! je ſerois tenté de mourir de honte et de regret! — Mon cher Chriſtophle pardonne-moi! Vois-tu! — tant que je vivrai - - -

Chriſtophle.

(*lui fait toûjours des ſignes et beaucoup d'étranges geſtes, pour le porter au ſilence.*) Hé! ſoin de vous! — Taiſez-vous donc Monſieur! — voulez-vous! - - - Ne l'en croyez pas! Madame!

Madame de Verval.

Qu'eſt ce donc que cela?

Char-

Charles.

C'eſt moi qui ai tué les dindonneaux — et le bon Chriſtophle — pour m'épargner les coups - - -

Emilie.

Oui, c'eſt lui qui l'a pris ſur ſoi — et les pommes et les poires dans l'automne paſſé — tout cela c'eſt nous - - - et j'ai pu, bon Chriſtophle, te perſécuter de la ſorte? et c'eſt d'une ſi noble manière que tu t'es vengé?

Chriſtophle.

Dans tout cela pas un mot de vrai! ne l'écoutez pas! - - - Oui, voilà que j'entends un cri — je m'y précipite — je vois les pieds du jeune Monſieur en haut et la tête en bas, et de la Demoiſelle j'en vois la tête en haut et les pieds en bas — ſur le champ je m'y précipitai - - -

Monſieur de Verval.

Qu'en dites-vous, ma chère?

Mada-

Madame de Verval.

Je ſuis toute hors de moi! Etonnement d'une telle bonté de coeur, confuſion et regret de mon injuſte perſécution — Je te rends graces de ta généroſité — Après avoir innocemment ſouffert le plus horrible traîtement, tu vas te précipiter dans un danger aux risques de ta vie, pour ſauver la vie à un couple de méchans enfans? — Viens, garçon généreux et magnanime! que je t'embraſſe!

(Elle l'embraſſe, ſes enfans ſ'empreſſent autour d'elle.)

Charles.

Non! jamais nous ne voulons retomber dans de ſemblables méchancetés.

Emilie.

Oui, jamais je ne me le pardonnerai, bon Chriſtophle que tu es!

Chriſtophle.

Hé, non pas! fi don! je rougis de honte! C'en eſt trop, Madame! — Hé bien! quand même

même j'en ſerois mort; car je ſais bien un peu nager: mais dans le maudit foſſé il y a tant de bourbe: là il ne faut pas que cela dure trop long-tems. Il étoit bon que ce ne fût pas loin du rivage - - -

Madame de Verval.

Exige une récompenſe! Quelque grande qu'elle ſoit! Je veux te donner de l'argent, autant que tu voudras.

Charles.

Toute ma tire-lire doit t'appartenir.

Emilie.

Je veux te faire habiller de neuf.

Chriſtophle.

(*ſouriant*) Monſieur Charles, je n'ai rien pris de vous pour les coups, quoique vous m'offriſſiez une pièce de deux gros; encore bien moins je me fais payer ma vie: celle-là ce n'eſt que par amour que je la vends — mais je ſais pourtant quelque choſe? pourvû que j'oſaſſe le dire - - -

Mada-

Madame de Verval.

Exige, mon enfant, rien ne saurait être trop grand, pour te dédommager de mon injustice . . .

Christophle.

Faites-moi apprendre quelque chose, lorsque Monsieur votre savant Gouverneur viendra!

Madame de Verval.

Je ne m'en tiens pas à cela: ce n'est pas seulement ici que tu dois jouïr des mêmes leçons avec mes enfans, mais je veux même t'emmener avec moi à la ville pendant l'hiver, et prier ton père, qu'il te cède entièrement à nous.

(Charles et Emilie marquent une grande joïe, lui presſent la main et le flattent.)

Monsieur de Verval.

C'est ce que j'attendois! Mon remerciment vient le plus tard, bon garçon que tu es! Mais il n'est pas pour cela le plus foible. Tu me procures une satisfaction dans ma famille, que je ne saurois exprimer. En montrant que

dans

dans l'enfant le plus pauvre, le plus mépriſé réſide ſouvent l'ame la plus noble, qui triomphe de l'orgueuil qu'une vaine erreur a ſi ſouvent joint au rang et à la naiſſance - - -

Madame de Verval.

Ceſſez de me faire rougir! Je reconnois ma faute —

Monſieur de Verval.

Et en humiliant mes enfans en toute manière, tu vas à l'avenir les élever par ton éxemple.

Chriſtophle.

O bon Dieu! comment ſuis-je digne de tout ce que vous dites de moi? Hé bien; je veux auſſi être bien-bon.

Monſieur de Verval.

C'eſt ce que tu es, et que tu le feras encore d'avantage. Un coeur tel que le tien mérite de ne pas languir dans l'obſcurité: la providence, qui te l'a donné, ne manquera pas de ſeconder mes deſſeins.

Petites Comédies

pour

les enfans et la jeunesse,

de Monsieur Weisse,

traduites en françois

par

J. Naudé,

Lecteur public de la langue françoise à l'Université de Halle.

Tome second.

A Halle,

Chez Jean Geofr. Ruff.

1795.

LES SOEURS DE LAIT.

DRAME

POUR

DES ENFANS.

Perſonnes.

Madame de Rheinthal, une Dame qui vit à la campagne.

Julie, ſa fille ainée, âgée à peu près d'onze ans.

Amelie, ſa fille cadette, âgée d'un peu plus de neuf ans.

Dorothée, ci-devant nourrice des deux Demoiſelles.

Marie, ſoeur de lait d'Amelie.

Jeanne, ſoeur de lait de Julie.

La Scène eſt dans un appartement d'un bien de campagne.

Scène première.

Madame de Rheinthal. Amelie.

(Madame de Rheinthal passe par le théatre, sur le point de sortir: en même tems Amelie arrive du côté opposé et sa mère l'arrête.)

Madame de Rheinthal.

Hé te voilà, Amelie! Où est ta soeur?

Amelie.

Dans le jardin.

Madame de Rheinthal.

Qu'a-t-elle à y faire à cette heure?

Amelie.

Apparemment à attraper des papillons.

Ma-

Madame de Rheinthal.

Une belle occupation! Voilà une fille extravagante. Toûjours elle vole dans les airs: toûjours elle eſt occupée et n'a rien fait, dumoins rien de ſolide! Je ſuis curieuſe de voir, quand elle deviendra une fois ſenſée!

Amelie.

Sans doute que ce n'eſt pas d'elle que j'ai préciſement ſujet d'aller prendre les bons exemples. Mais moi — (*elle baiſe la main de ſa mère d'un air inſinuant*) de moi vous en êtes pourtant contente?

Madame de Rheinthal.

Oui ma fille; je puis te le dire, parceque comme la cadette tu es plus poſée et plus raiſonnable qu'elle, et que j'eſpère que cela va t'animer à être toûjours plus digne de mon amour.

Amelie.

(*toûjours flattant*) O, c'eſt ce que je veux! très-certainement.

Madame de Rheinthal.

Que feſois tu tout à l'heure en haut dans ton appartement?

Ame-

Amelie.

Je repétois ma leçon de clavecin d'hier. Mon Maître ne vient pas aujourd'hui, comme il me l'a dit hier, et l'heure eſt une fois deſtinée à cet objet. Mais avez-vous quelque autre choſe à m'ordonner?

Madame de Rheinthal.

Non, ma fille; fort bien. Je m'en vais ſortir une couple d'heures. Lorsque ta ſoeur viendra, dis-lui, à quel point je ſuis mécontente d'elle.

Amelie.

Oui vraiment; je ſerois bien reçuë.

Madame de Rheinthal.

A mes risques et périls! fais-lui en mon nom une verte reprimande. Elle mérite cette humiliation; et ſi ce n'eſt pas avec modeſtie qu'elle la reçoit, c'eſt à moi qu'elle doit avoir à faire.

Amelie.

Je vais vous obéïr — (*elle baiſe la main de ſa mère, et l'accompagne jusqu'à la porte.*)

Scène

Scène ſeconde.

Amelie.

(Dèsqu'elle eſt ſeule, elle ſe place devant le miroir, elle range ſa parure, et prend un air fier.)

Je le croirois pourtant auſſi, que je vaudrois mieux que ma ſoeur! Elle doit la recevoir cette verte reprimande, et bientôt ſentir, que l'âge ne lui donne aucune prérogative. Je gagerois, qu'elle ſe trouve derrière et qu'elle babille avec le jardinier ſur ſes ſemences de ſalade et de chou, qu'elle joue avec ſes enfans et qu'elle leur donne ſon argent, au lieu de ſ'en acheter un joli ruban ou quelque choſe de ſemblable: quelle ſotte fille que c'eſt!

Scène troiſième.

Amelie. Julie.

Julie.

(*entre en ſautant avec la plus grande vivacité et a un boère.*) O ma ſoeur, ma ſoeur! Vois un peu ces charmans papillons, que j'ai attrapés!

Amelie.

Amelie.

(*D'un air méprisant.*) Hé, voilà que tu as quelque chose de rare!

Julie.

Je te dis, qu'ils sont si beaux — on ne peut rien avoir de plus beau; un bord dentelé et des points d'or —

Amelie.

En vérité tu devrois rougir! une fille de ton âge et de ta condition, et de telles puerilités!

Julie.

Oho, puérilités! à la bonne heure que ce soient des puérilités, pourvûqu'elles me causent du plaisir!

Amelie.

Oui? il n'y en a donc point de plus décens? point, qui nous acquièrent en même-tems de l'approbation et de l'honneur? Pourquoi au lieu de cela ne te places-tu pas, comme moi, au clavecin?

Julie.

Parceque cela me cause moins de plaisir. J'aime mieux entendre jouer que de jouer moi même,

même, et de l'un je puis presque toûjours en jouir auſſi facilement que de l'autre. Si je n'y fais pas beaucoup de progrès, tu y en feras d'autant plus, et j'aurai le plaiſir de t'écouter, et toi celui de voir que je t'admire et que je loue ton application.

Amelie.

Un noble plaiſir que celui d'écouter! Dis plûtôt le plaiſir de voltiger çà et là.

Julie.

Hé bien, même cela ſi tu veux. Il faut ſeulement que je te diſe la vérité. J'aime la liberté et c'eſt même dans mes plaiſirs que je l'aime. Mais la contrainte, lorsque notre Organiſte empeſé et ombragé d'un épais ſourcil ſe tient là et qu'il me crie à l'oreille avec ſa rauque voix d'ours: „Fi! le petit doigt - - - „pas comme cela — l'index — c'eſt déja cent „fois que je l'ai dit: ici le pouce — encore „une fois! obſervez la cadence! c'eſt donc „là un demi quart. „ — Oui, en vérité, voilà que ce plaiſir me repugne ſi fort et que le tems me dure à tel point, que — qu'il durera

durera peut-être auprès de moi au bon Mr. Airjoue.

Amelie.

(*hauſſe les épaules*) En vérité; des ſentimens dignes d'une Demoiſelle de qualité!

Julie.

Dignes ou indignes! C'eſt une fois là ma manière de penſer; et afinque tu ſaches tout: le jardin eſt mon ſéjour favori. C'eſt ici qu'avec un air libre je reſpire auſſi la joïe et le contentement. C'eſt de la fleur que je cueuille moi-même, que j'aime le plus à me parer, et la ceriſe, que je cueuille moi-même, eſt celle que je trouve du meilleur goût: en un mot, je penſe, comme Charlotte dans la comédie:

(elle le chante.)

Tantôt je cueuille des roſes,
Qu'un beau matin vit écloſes,
Et j'en couronne mon front.
Tantôt, mes jeunes compagnes,
Dans les riantes campagnes,
Où dans un obſcur vallon,
Formant des danſes légères

Sur

Sur la riante fougère
Je danſe et ris de concert.

Nos ris, nos danſes folâtres,
Sous un ciel beau et bleuâtre,
Et ſous un feuillage verd
Avant dans la nuit pouſſées;
Je ſens ma force émouſſées.
Et me livrant au ſommeil;
La douce et pure innocence,
Par une douce influence,
Me berce jusqu'au reveil.

Si ces divertiſſemens ne ſont pas auſſi nobles que les tiens, dumoins ſont-ils innocens.

Amelie.

Innocens? — Si la maman le défend, qui ſe fâche à tous momens de la ruſticité de ton goût? car il faut ſeulement que je te diſe, qu'elle eſt fort irritée contre toi et qu'elle m'a chargée de te faire en ſon nom une verte réprimande.

Julie.

En ſon nom? — Alors paſſe: au moins pas en ton nom; car d'ailleurs il n'appartient pas

pas aux ſoeurs cadettes de vouloir faire des reprimandes aux ainées.

Amelie.

Sans doute que je ne puis qu'y faire de ce qu'elle préfère mon goût au tien.

Julie.

Et moi je ne puis qu'y faire de ce que le clavecin ne veut une fois pour toutes entrer ni dans ma tête ni dans mes doigts. Pour l'amour de maman je l'aurois ſouhaité: cependant laiſſe toûjours paſſer cela! cela vaut mieux pour toi, voilà que tu as une prérogative de plus - - - A propos, ſais-tu déja l'agréable nouvelle?

Amelie.

Hé bien, quelle nouvelle eſt-ce donc? ce ſera quelque choſe d'important?

Julie.

Suffit, elle te cauſera du plaiſir! Devine une fois!

Amelie.

Oui, que je n'allaſſe pas m'allembiquer l'eſprit!

Julie.

Julie.

Il n'eſt pas beſoin de ſ'allembiquer l'esprit: nous l'avons attendue. Hé bien?

Amelie.

Hé bien, ſi tu ne veux pas le dire, je ne veux pas non plus le ſavoir.

Julie.

Tu as la tête bien près du bonnet. Hé bien donc: notre brave et bonne Dorothée eſt ici, et amène nos deux ſoeurs de lait, Jeanne et Marie!

Amelie.

(*avec de grands éclats de rire*) Ha, ha, ha, ha, ha! Oui? eſt-ce là la nouvelle agréable? Dorothée ici? et Jeanne et Marie? Hé!

Julie.

Hé bien, oui.

Amelie.

Et celle-là je devois me donner la peine de la déviner? ha, ha, ha, ha!

Julie.

Si cela ne te fait point de plaiſir, du moins ne vois-je pas, pourquoi celui que je

je m'en fais, mérite qu'on en rie à gorge déployée.

Amelie.

Hé, que cela te faſſe du plaiſir autant qu'il te plaira, pour moi cela m'eſt indifférent. Qui ira ſe ſoucier d'une telle populace?

Julie.

D'une telle populace? Mais ſi nous avons autant d'obligation à une telle populace, que nous, à celle-ci? Elle a été notre nourrice, la tienne auſſi bien que la mienne; elle a aidé à nous élever; et pendant qu'elle étoit encore dans notre village, elle nous a fait beaucoup de bien ſelon ſes facultés!

Amelie.

Cela ſe peut bien! Quoi de plus?

Julie.

Quoi de plus? qu'elle mérite, je penſe, de plus d'une manière notre reconnoiſſance et notre amour.

Amelie.

Et moi je penſe, qu'elle en a été payée par nos parens.

Julie.

Julie.

Ainſi tu penſes qu'on puiſſe acheter l'amour?

Amelie.

(*avec aigreur et orgueuil*) Point de reprimandes, Mademoiſelle! Savez-vous bien, que c'eſt moi qui ai le droit de vous en faire?

Julie.

Oui? Hé de qui eſt-ce donc que tu l'as?

Amelie.

Je te l'ai déja dit, je penſe, de la maman. Tu peux lui demander. Elle ſait que je ſuis plus ſage et meilleure que toi, et m'a pour cet effet établie ta Gouvernante. M'entends-tu?

Julie.

Toi, ma Gouvernante? Fille, tu extravagues!

Amelie.

Tu l'entendras bientôt, ſi j'extravague. Je te le dis au moins: ne va pas me compromettre avec ce menu peuple dont l'arrivée te fait tant de plaiſir! Sans cela - - -

Julie.

Julie.

Et quoi sans cela? — En confidence, je ferai ce qu'il me plaira, et c'est de tout mon coeur que je me moque de toi. (*Elle s'en va en sautant et en chantant:*)

Tantôt je cueuille des roses etc.

Scène quatrième.

Amelie.

Quelle fille impudente et légère! Attends! que la maman soit de retour! -- ha — voilà sa chère Dorothée qui vient! apparemment qu'elle ne l'a pas encore vuë.

(Dèsqu'elle apperçoit Dorothée, elle s'assied dans un coin, sort sa bourse à tricotage et affecte un air froid et de grandeur.)

Scène cinquième.

Amelie. Dorothée. Jeanne. Marie.

Dorothée.

(*Toute joyeuse, ses filles la suivent honteuses et embarrassées: elle court vers Amelie.*) Ah,

ma chère enfant! ma chère Amelie! — Hé, hé, hé, comme tu es cruë! à peine t'aurois-je reconnuë!

Amelie.

(*ſans la regarder*) Dieu vous garde, Dorothée!

Dorothée.

Hé, voyez-un peu! que cela eſt beau et grand! t'ayant vuë — (*elle le montre de la main*) ſi petite. Quelles grandes gens ne deviennent pas les enfans! Viens! donne-moi un petit baiſer! (*elle court vers elle, et la preſſe contre la poitrine*) je pleure de joïe!

Amelie.

(*pleine de mécontentement, pouſſe un petit cri*) Ahi, pas ſi fort, Dorothée!

Dorothée.

Hé, es-tu donc devenuë ſi délicate? Tu n'étois pas autrefois comme ça? je t'ai ſouvent frappée à force d'amour, que tu pouvois à peine reſpirer, et tu aimois tant à te faire dorloter!

Amelie.

Amelie.

(*continuant toûjours à travailler*) Lorsqu'on eſt petite - - -

Dorothée.

(*prend Jeanne par le bras, et la conduit vers Amelie*) Vois, Amelie! c'eſt Jeanne — celle-là ſ'eſt rejouïe de te revoir! — N'eſt-ce pas, elle eſt auſſi bien grande et bien forte? mais ſans doute qu'elle n'eſt pas ſi belle et ſi jolie que toi. Oui, comment le ferions-nous auſſi nous autres? - - - Hé bien, Jeanne, ne rampe donc pas comme ça en arrière, comme une écreviſſe! — viens-t'en ici!

Jeanne.

Je ſuis honteuſe, ma mère.

Amelie.

Elle a raiſon, Dorothée; laiſſez la en repos!

Dorothée.

Non, non; c'eſt bêtiſe. — Hé bien? Ne connois-tu donc plus Mademoiſelle Amelie? ta chère petite ſoeur de lait? Vous ne ceſſiez donc autrefois d'être au cou l'une de l'autre,

et de vous embraſſer et de vous baiſer. Viens-t'en ici, ſotte bégueule!

Jeanne.

(*vient et veut baiſer Amelie*) Hé bien, ſi elle ne vouloit pas m'en ſavoir mauvais gré---

Amelie.

(*la repouſſe fort brusquement*) Oho, pas trop près! Vous me froiſſez donc mes bons habits.

Jeanné.

(*commence à pleurer*) Le voyez-vous, ma mère? Ce n'eſt certainement plus Mamſell Amelie, qui m'aimoit tant, et avec la quelle j'ai tant joué autrefois.

Dorothée.

Hé ſi fait, pourquoi ne ſeroit-ce pas elle? Mais, depuisque nous ne ſommes plus ici à la cour, elle nous a oubliées; elle eſt grandie, elle a reçu de beaux habits, et ceux-là lui ont disloqué la cervelle. Ne vois-tu pas? — elle a honte de ce que nous ne ſommes pas auſſi riches et auſſi conſidérables, qu'elle.

Jeanné.

Jeanne.

Mais, nous n'avons donc point fait de mal?

Marie.

Ha, ma ſoeur Julie eſt certainement meilleure, je gagerois bien là deſſus.

Dorothée.

Oui dà, tu n'as qu'à gager, ce ne ſera non plus rien! à coup ſûr l'une comme l'autre. Mamſell Amelie ne feſoit-elle pas autrefois ſemblant de vouloir nous manger d'amour? Auſſi long tems qu'on eſt auprès d'elles, les nourrit, les ſoigne, les choye et qu'on ſe tourmente nuit et jour avec elles; oui, c'eſt alors un venez y voir, alors c'eſt: „Mère Dorothée! chère, très chère Dorothée! — ah! que je vous aime! pendant toute votre vie nous aurons ſoin de vous! rien au monde ne doit vous manquer!„ — oui, mais dèsqu'elles grandiſſent, et qu'elles voient dans le miroir, qu'elles ſont mieux parées que nous autres; voilà que nous ſommes tout à coup oubliées, mépriſées . . .

Amelie.

(*avec amertume*) Hé bien, mère Dorothée! — ce babil eſt-il bientôt fini? — Si vous m'avez

m'avez allaitée et ſoignée, ſans doute que vous en avez auſſi été payée, et ma maman n'eſt pas reſtée votre redevable.

Dorothée.

O! votre maman eſt une bonne Dame. De celle-là jamais je ne m'en plaindrai. Elle n'a ceſſé de me faire toute ſorte de plaiſir et de bien, et le fait encore: mais de vous, dont j'ai eu tant de ſoin, et que j'ai aimées et cheries comme mes propres enfans — de m'en voir ainſi mepriſée? — c'eſt ce qui mortifie! —

(elle pleure.)

Scène ſixième.

Julie. Les Précédens.

Julie.

(*court vers Dorothée et tombe à ſon cou*) Hé, êtes-vous ici, bonne mère Dorothée? Il y a déja une heure que je vous cherche partout: ſoyez millefois, millefois la bien venuë!

Dorothée.

(*qui ſ'eſſuie les yeux*) Dieu vous garde Mamſell Julie!

Julie.

Julie.

Ah! es-tu auſſi là ma chère Marie? n'es-tu pas grandie! Cela eſt devenu une fille alerte! Hé bien, comment te portes-tu?

Marie.

(*S'eſſuïe les yeux*) Vous nous faites — trop d'honneur! gracieuſe — gracieuſe Demoiſelle — —

Julie.

Que veux-tu avec ta gracieuſe Demoiſelle? Ne ſuis je plus ta Julie? — Je crois même que tu pleures? que te manque-t-il?

Marie.

Ma mère-là.

Julie.

Je crois que celle là pleure auſſi? — Et toi auſſi, Jeannette? Que vous faut-il donc à toutes enſemble? Eſt-ce peut-être que votre bon père eſt malade?

Dorothée.

Graces à Dieu! non, Mamſell de Rheinthal.

Julie.

Julie.

Ah! allez, allez avec vos révérences! Mademoiselle de — je suis encore toûjours votre Julie. Croyez-vous donc que j'aye oublié votre amour et les soins que vous avez pris de moi?

Marie.

(*à sa mère*) Ne vous l'ai-je pas dit, mère, que Jule vaudroit mieux?

Julie.

(*à Marie*) Et aussi toi, ma petite don don, c'est de tout mon coeur que je t'aime.

Marie.

(*fait une révérence*) Je vous rends graces! Jul — Mamsell de Rheinthal voulois-je dire.

Julie.

En vérité, vous me fâcherez avec votre Mademoiselle de Rheinthal.

Dorothée.

Hé, on nous l'a donc assez fait entendre, que de telles gens pauvres et miséra[illegible]les comme nous, comme vous êtes à present de grandes

des Dames, ne ſont plus dignes de votre amitié!

Julie.

Je crois que vous rêvez, mère Dorothée! Qui vous a fait à croire de telles choſes? Je ſuis votre Julie comme toûjours et je n'oublierai de ma vie, que c'eſt à vous que je ſuis redevable de ma vie et de ma ſanté.

Dorothée.

O quel cher coeur que c'eſt! c'eſt là parler comme il faut. Si d'autres enfans orgueuilleux et ingrats, qui ne veulent plus nous connoître, prenoient donc exemple ſur cela! —

Amelie.

(*qui pendant toute cette ſcène à été toûjours aſſiſe muette à ſon ouvrage, et qui va marqué que quelquefois ſon mécontentement par des hochemens de tête, des hauſſemens d'épaules et par des mines fâchées, ſe lève ſubitement et avec indignation de ſa chaiſe, et ſ'en va*) Non, c'eſt ce qui plus long tems n'eſt pas ſupportable!

Scène

Scène septième.

Julie. Dorothée. Jeanne. Marie.

Julie.

Ha; bon, qu'elle soit en allée! Il y a déja long tems, long-tems, bonne mère qu'avec impatience j'ai attendu votre arrivée! — (*Elle s'approche d'une commode dont elle tire une caisse.*) Tenez, il y a déja long tems que cette pièce de falbala pour une cornette, et ce mouchoir de soïe vous ont attendue!

Dorothée.

(*considère ce qu'elle lui donne*) O! o! la bonne enfant! non, non! en vérité, cela est trop! (*elle s'essuïe toûjours les yeux.*)

Julie.

Voilà, ma chère Marie, aussi quelque chose pour toi! un petit coeur d'or: — porte-le à ma mémoire sur ton petit coeur.

Marie.

Je n'en ai que faire; car je ne cesserai de penser à vous et de vous aimer, gracieuse Demoiselle.

Julie.

Julie.

Toûjours encore gracieuſe Demoiſelle! Il eſt ſûr que je te reprends ce coeur d'or, et que je ne te regarde plus comme mon amie, ſi tu ne m'appelles pas ſoeur Julie.

Marie.

Non, cela ne va pas! j'ai honte.

Julie,

Mais je le veux.

Marie.

Hé bien, — je vous remercie Mamſell Julie.

Julie.

Viens me baiſer! (*elle la baiſe*) — Cependant, la pauvre Jeannette — attends! il faut auſſi que pour toi je cherche quelque choſe! — Ah, voilà une croix d'argent avec des pierres de pluſieurs couleurs: — une autrefois davantage!

Jeanne.

Ha! — Ha! — cela eſt trop — non cela je ne le mérite pas.

Julie.

Julie.

Hé bien! ne ſois pas ſi ſotte! prends, prends!

Jeanne.

Il le faut donc et je vous remercie très-humblement.

Dorothée.

Cela me fend le coeur! o quelle chère enfant que Julie! voilà qui fait pourtant oublier tout à coup la belle reception, que nous eûmes.

Julie.

Quelle donc?

Dorothée.

Hélas, ma bonne Julie, ſi tu avois vû, comment ta ſoeur nous a reçues! la plus grande Dame ne peut pas affecter des manières plus étranges: elle nous repouſſa, comme nous voulions la careſſer. Non, je ne ſais encore point du tout ce qui me manque, et la pauvre Jeannette ne peut point du tout ſe ravoir.

Julie.

Paſſez là deſſus, mère, il n'y aura pas tant de mal en elle, qu'on le diroit bien. Et ſi elle

elle alloit ne pas vous aimer, c'eſt pour deux que moi je veux vous aimer, et à coup ſûr vous n'y perdrez rien! — Tranquilliſe-toi, Jeannette, c'eſt auſſi ta ſoeur que je veux être!

Scène huitième.

Madame de Rheinthal. Julie. Dorothée. Jeanne. Marie.

Madame de Rheinthal.

(*à Julie d'un ton ſérieux*) Hé bien, fille, as-tu fini d'extravaguer, et as-tu aſſez perdu la journée à courir çà et là? — Fi, tu devrois rougir: point de garçon ne ſauroit être ſi indompté - - - (*elle voit Dorothée, qui ſe tient de côté.*) Ah, vous voilà Dorothée! ſoyez la bien venuë, ſoyez la bien venuë chez nous!

Dorothée.

Vous ne le prendrez pourtant pas en mauvaiſe part, Madame?

Madame de Rheinthal.

Quoi en mauvaiſe part? Ce m'eſt une véritable joïe, et c'eſt donc moi-même qui vous ai

ai fait inviter. — Ha, voilà ſans doute vos filles, les ſoeurs de lait de mes enfans? Ne les voilà-t-il pas grandies et fortes! c'eſt ce qui doit pourtant vous cauſer beaucoup de joïe?

Dorothée.

Oui ſans doute, Madame, et ce ſont auſſi de bonnes filles.

Madame de Rheinthal.

Eſt-ce donc qu'elles ont déja vû leurs ſoeurs de lait? Que mon Amelie ſe ſera réjouie!

Dorothée.

(*avec un ſoupir*) O vous avez toûjours eu tant de bonté pour nous, tant de bonté —

Madame de Rheinthal.

D'où vient-il, mère? Vous ne me paroiſſez pas tout à fait de bonne humeur? Vous manque-t-il quelque choſe? — (*elle regarde Julie d'un air ſoupçonneux*) çà, voilà que Julie aura commis quelque indécence et qu'elle ne ſe ſera pas conduite avec politeſſe —

Julie.

Julie.

Moi, ma chère maman? O notre bonne Dorothée peut vous dire, quelle joïe m'a cauſé ſon arrivée!

Madame de Rheinthal.

Cela ſe peut bien; mais ſi tu ne lui as pas dit quelque choſe de désagréable? Je connois ta légéreté et ton étourderie.

Dorothée.

A Dieu ne plaiſe, Madame!

Madame de Rheinthal.

Hé bien, je veux ſavoir, Dorothée, ce qui vous tient au coeur. N'a-t-elle pas accueuilli vos filles auſſi civilement que je l'éxige? — Oui, très-certainement, c'eſt ce que ce ſera. Aprens donc une fois de ta ſoeur Amelie à être ſenſée, modeſte, et poſée! Je ſais certainement, que celle-là aura été hors d'elle de joïe à cauſe de l'arrivée de ſa Jeannette, et qu'elle l'aura comblée de toutes les careſſes poſſibles: - - - Ha, la voilà qui vient!

Scène

Scène neuvième et dernière.

Amelie, et les Précédens.

Madame de Rheinthal.

Hé bien! es tu donc bien contente de revoir ta soeur et ta nourrice?

Amelie.

(*d'un ton affecté*) O que oui, ma chère maman.

Madame de Rheinthal.

(*d'un air satisfait*) C'est ce que je me suis bien imaginée. Mon Amelie a un coeur tendre, sensible. — Mais, qu'avez-vous donc ici dans le tablier? Ma fille vous a-t-elle fait des presens? — Je me réjouïs de son attention et de sa reconnoissance. — (*Elle embrasse Amelie*) Tu es pourtant une bonne enfant, et tu seras encore la consolation de ma vieillesse — et toi (*à Julie*) qu'elle te serve d'exemple, si d'ailleurs ton étourderie te le permet.

Dorothée.

Ne me le prenez pas en mauvaise part, Madame! ce ne fut pas Mamsell Amelie, mais

ce

ce fut Mamſell Julie, qui me les donna, et elle a auſſi fait des préſens à mes filles. — Voyez ici!

Madame de Rheinthal.

(*étonnée*) Julie? — Et tu ne m'en as rien dit?

Julie.

Je ne croyois pas que cela en valût la peine, ma chère maman, et je ſavois que j'avois votre permiſſion de donner ces bagatelles.

Madame de Rheinthal.

Et Amelie?

Dorothée.

O Madame, nous ne ſommes pas dignes de nous en approcher et de lui parler: elle eſt devenue beaucoup trop noble et elle ne peut ſouffrir de petites pauvres gens tels que nous.

Madame de Rheinthal.

(*la regarde avec un grand mécontentement.*) Oui? Quel langage eſt cela?

Dorothée.

Point d'autre que celui que m'a appris Mamſell Amelie.

Madame de Rheinthal.

Ma fille cadette?

Amelie.

(*confuſe*) Ne croyez pas, ma chère maman —

Madame de Rheinthal.

Ne croirai-je pas ce que je vois et ce que j'entends? Comment? tu peux méconnoître une perſonne, qui t'a ſervi de mère? Elle ne ſeroit pas digne que tu t'approchaſſes d'elle, ou qu'elle te parlât? Ote-toi de mex yeux, hypo-

hypocrite que tu es! (*à côté après une petite pauſe.*) Que nous ſommes faciles à nous laiſſer tromper par l'apparence! Pauvre Julie! peu ſ'en eſt fallu que ta légéreté ne m'ait fait méconnoître la bonté de ton coeur! — Mais, tu ne dois rien y avoir perdu! Dès-à-préſent c'eſt doublement que je vais t'aimer.

Julie.

Vous avez plus de bonté, que je ne le mérite: — mais (*elle va vers ſa ſoeur et la prend par la main*) pardonnez ſa précipitation à Amelie! Il eſt ſûr, que ſon intention n'a pas été ſi mauvaiſe.

Dorothée.

Quel bon, quel aimable coeur! Comme elle prie encore pour ſa ſoeur pour ce coeur de marbre! — Voilà qui eſt brave, Julie! — Madame, laiſſez lui toûjours paſſer cette faute.

Madame de Rheinthal.

La précipitation je puis la pardonner, mais jamais l'ingratitude du coeur. Auſſi long tems que je ne verrai pas des preuves de ton changement, je ne penſerai à aucun pardon. — Encore une fois va-t'en, et ne va pas reparaître devant moi, que je ne te faſſe appeller.

LE
SONGE-MALICE.

PETITE COMÉDIE

POUR

DES ENFANS

AVEC

DES CHANSONNETTES.

Perſonnes.

Monſieur Desjardin.

Madame Desjardin.

Fréderic, leur fils.

Juliette, leur fille.

Arnauld,
Vincent,
Muller,
Robert
} Camarades d'école de Fréderic.

Le théatre eſt une ſalle, où dans le fond ſe trouve une armoire aux épices avec une porte treilliſſée.

Scène première.

Madame Desjardin, (*sur le point de sortir et d'aller faire une visite.*) Juliette.

Juliette.

A propos, ma chère maman! avant que vous fortiez! Ce n'eſt pourtant qu'au ſoir que vous reviendrez au logis, et quand Fréderic reviendra de l'école, il voudra avoir quelque choſe à manger: car vous ſavez qu'il a toûjours faim comme un loup, et que l'on court risque qu'il ne morde les gens. Ne voulez-vous me rien laiſſer pour lui,

Mada-

Madame Desjardin.

A vrai dire cela ne lui feroit point de mal de manger une fois un morceau de pain sec.

Du sel et du pain
Donnent un beau teint.
Sobriété, économie
Donnent de la force à la vie.
Modération, simplicité
Font éviter la pauvreté;
Et pendant le cours de sa vie
On est toûjours rassassié. - - -

Quoique — voilà que je me rappelle. Là dans l'armoire treillissée il y a encore un morceau de gateau. D'ailleurs il se sèche — partage-le avec ton frère.

Juliette.

Oserois-je vous prier de me donner la clef?

Madame Desjardin.

Tiens!

Juliette.

(*veut aller vers l'armoire*) Ma chère maman, ne voulez-vous pas attendre, que j'aye sorti le gateau? alors je puis tout à l'heure vous rendre la clef.

Mada-

Madame Desjardin.

Le tems me preſſe. Tu n'as qu'à la garder: mais —

Duo.

Madame Desjardin. Juliette.

Madame Desjardin.

Laiſſe-moi tout ſans y toucher!

Juliette.

Je me garderai de broncher.

Madame Desjardin.

Hé bien! je verrai ta conſtance. —

Juliette.

Ajoutez mon obéïſſance.

Madame Desjardin.

Si je ne te connoiſſois pas.

Juliette.

Je ſais me vaincre dans ce cas.

Madame Desjardin.

La douceur fait toutes tes délices.

Juliette.

Juliette.

Oui lorsque c'eſt ſans aucun vice.

Scène ſeconde.

Juliette ſeule.

Laiſſe-moi tout ſans y toucher, diſoit la maman — Fort-bien, mais j'aurois pourtant grande envie de voir ce qui ſe trouve dans ces boëtes.

Mais en y portant mes regards,
Ce ne ſera qu'un pur hazard,
Si je ne me vois pas tentée,
Et toute mon ame agitée
Par l'agrément de ces douceurs,
Où je crois trouver mon bonheur;
En ſorte que je goute et goute tant,
Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien dedans.

Que l'on ne puiſſe en agir comme on veut! — Voilà qui eſt aſſez étrange. Les perſonnes faites peuvent le faire et elles ne veulent pas, et les petits le voudroient bien, mais ils ne l'oſent. Sans doute que ceux-là doivent mieux ſavoir ce qui eſt bien: mais, ſi j'étois papa et maman! je mangerois tous les jours une

telle

telle boëte de confitures. Cela vient dix fois ſur la table, ſans qu'ils y touchent. — Qu'y faire? — cela eſt défendu — Hé bien, pourvûqu'un jour je grandiſſe! --- Ha, Fréderic —

Scène troiſième.

Juliette. Fréderic.

Fréderic. (vient et chante.)

Cà, çà! l'école eſt finie.
J'apporte bon appetit,
Et de bonnes dents auſſi.
Notre maiſon eſt fournie
De bonnes tartes et gateaux;
Apportant bon certificat,
On m'en fera un beau cadeau.
Vivat Fréderic, vivat.
J'ai du coeur au ventre aujourd'hui;
Je ſuis exemt de tout ſouci,
Qu'on m'apporte quelque choſe de bon, de bon, de bon.

Juliette.

Viens-tu libertin?

Fréderic.

Comme tu vois Mademoiſelle la ſageſſe.

Juliette.

Juliette.

Et c'eſt déja de manger que tu parles encore avant d'être dans l'appartement?

Fréderic.

O c'eſt ce que m'a déja crié mon eſtomac, encore avant que ma bouche oſât le dire. J'aurois chez Monſieur le Precepteur mieux aimé diviſer un morceau de gateau et en faire la numération des morceaux, que de faire celle des maudits chiffres. Et ſi dans la Géographie il me couvroit les capitales de macarons et les autres villes de raiſins et d'amandes, hé! alors je voudrois les trouver que ce ſeroit un charme.

Juliette.

Hé oui en effet; c'eſt grande pitié, que l'eſtomac ne ſoit pas là, où ſe trouve la tête, et que l'on ne puiſſe devenir ſavant à force de manger! ce ſeroit un profond ſavant que tu deviendrois. Rien que manger depuis la pointe du jour jusque bien avant dans la nuit.

Fréderic.

Oui, c'eſt que, c'eſt de manger que l'on vit. — Eſt-ce que toi, tu vis peut-être de l'air?

Juliette.

Juliette.

Non, mais on ne vit pas pour manger.

Fréderic.

Assûrément, tout aussi peu que de sentences morales. Tu les sais débiter à merveille, lorsque c'est d'autres dont il s'agit; et cependant il n'y a personne qui ait le nez plus tourné à la friandise que toi! — car si je voulois suivre ton exemple - - -

Juliette.

Suffit, suffit; que veux-tu?

Fréderic.

A vrai dire tu n'as aucun droit de me le demander. — C'est maman que je cherche.

Juliette.

N'as-tu pas entendu à table, qu'elle ne seroit pas au logis cette après-dinée?

Fréderic.

Oui? Hé bien, c'est donc, selon toute apparence, dumoins le goûté, qu'elle m'aura laissé là?

Juliette.

Juliette.

Sans doute, un grand pain dans le garde-manger.

Fréderic.

Fort-bien! pourtant auſſi avec un acceſſoire?

Juliette.

Sans contredit! avec une grande — grande ſalière dans la cuiſine.

Fréderic.

Fille, tu te moques de moi: ſi j'avois ſu cela, jamais je ne me ſerois donné tant de peine à l'école.

Juliette.

O on le voit à ta mine, que cela t'a rendu tout défait.

Fréderic.

Et le bon certificat du précepteur — à quoi me ſert-il maintenant?

Juliette.

Sans doute à rien: car de ce qu'aujourd'hui tu es peut-être devenu tant ſoit peu plus

plus ſenſé qu'hier c'eſt ce qui ne t'importe pas? Ecoute, Fréderic, tu es un garçon qui a une manière de penſer extrêmement baſſe et ſenſuelle. C'eſt donc en faveur du certificat que tu apprends, et non pas pour devenir meilleur et plus ſage? et de nouveau ce n'eſt pas en faveur du certificat, j'entends en faveur de l'honneur d'aimer mieux moiſſonner des louanges que des reproches, mais c'eſt en faveur du palais et de l'eſtomac, parceque tu eſpères qu'il y aura quelque choſe de meilleur à engloutir.

Fréderic.

Combien eſt-ce donc que tu reçois d'appointemens pour ton office de Gouvernante? car il eſt à préſumer que la maman pendant ſon abſence t'a établie ſur moi en cette qualité? Il eſt vrai qu'elle ne m'en a rien dit, et c'eſt par cette raiſon — oui c'eſt par cette raiſon qu'il dépendra de moi, ſi je veux y prêter l'oreille.

Juliette.

Alors tu peux t'en laiſſer.

Fré-

Fréderic.

C'eſt auſſi ce qui pourroit bien arriver. — Ainſi point de pommes? point de poires? point de prunes?

Juliette.

Point de pommes, point de poires, et point de prunes.

Fréderic.

Ouai! — (*il ſe gratte derrière les oreilles*) C'eſt donc au garde-manger qu'il me faut aller. — — (*en ſ'en allant*) Tu aurois bien pu en faire ſouvenir la maman. Si tu avois eu à préſent quelque choſe de bon, je t'aurois encore de bon gré accordé le plaiſir d'écouter tes ſages exhortations, parcequ'en attendant j'aurois eu le plaiſir de mâcher quelque choſe de bon. —

Juliette.

Hé bien, tu n'as qu'à venir ici: - - - quoique non, va-t'en me quérir un couteau. — Je n'ai pourtant pu le prendre ſur moi, et j'ai prié la maman pour toi. Tu auras un morceau de gateau, et je m'en vais en attendant ouvrir ici avec la clef l'armoire aux épices.

Fré-

Fréderic.

Voilà pourtant que tu parles une fois en fille ſentée. Il faut ſans cela que je me décharge de mes livres. Mais je reviendrai comme un trait d'arbalète: car le gateau va me donner des ailes.

(Il ſ'en va.)

Scène quatrième.

Juliette au commencement ſeule, puis Fréderic.

Tu n'as qu'à t'en aller, Monſieur mon frère! J'ai déja un couteau ſur moi. C'eſt de tous côtés qu'en attendant je puis un peu promener mes regards dans l'armoire, pour voir ce qui ſ'y trouve. — Peut-être, oui peut-être — (*elle va ouvrir l'armoire, qui eſt aſſez profond, pour qu'elle y puiſſe entrer; derrière il y a quelques rayons avec des pots et des boëtes.*) Quelle bonne odeur d'épices qu'on reſpire encore — ha. Oui, qui oſeroit? — „Laiſſe-moi tout ſans y toucher!„ diſoit la maman. — Pour ce qui eſt de leur place les

boëtes doivent bien la garder: mais — peut-être —

Peut-être y a-t-il quelque choſe à happer,
Sans qu'on ſ'en apperçoive.
A la ſourdine aller un peu gripper
De quelque friandiſe;
N'eſt pas que je conçoive
Une ſi mauvaiſe entrepriſe;
Mais la circonſpection doit ſans doute guider
Mes mains et ma friandiſe:
Car en ſ'appercevant que je viens d'en tâter,
On puniroit ma ſottiſe.

(Pendant qu'elle chante, Fréderic vient: demeure indécis et écoute.)

Fréderic.

(*pour ſoi*) Oui? oui? attendons donc encore un peu!

Juliette.

Qu'y aura-t-il dans ces boëtes — une poignée de noix et d'amandes, ou une couple de figues me plairoient aſſez — (*elle en ouvre quelques unes, l'une après l'autre*) Des vermicelles? — ce n'eſt rien pour moi. Du ris? oui, ſi tu étois cuit en bouillie, et ſaupoudré de ſucre et de cannelle. — Des gratteeus?

cus? — Fi, ceus-là grattent dans la gorge — en soupe ils pouroient bien passer. — Du poivre? — bien moins encore! — Des noix muscades? tout aussi peu — voilà que j'aurois quelque chose à mordre. (*Pendant qu'elle travaille à refermer les boëtes.*)

Fréderic.

(*pour soi et à voix basse.*) Non, cela me dure trop long-tems. Il faut premièrement que j'aye mon morceau de gateau, et je puis donc l'épier ensuite. (*A haute voix*) Maudit soit le couteau! J'ai certainement employé un quart d'heure à chercher avant que d'en avoir trouvé un.

Juliette.

(*lorsqu'elle entend Fréderic s'effraye, et laisse tomber la boëte de manière que les noix muscades roulent çà et là.*) Ah! — ne m'as-tu pas effrayée! Vois-tu ce que tu fais?

Fréderic.

O que oui; et je vois ce que tu fais. Tu regardes dans les boëtes, pour voir, s'il y a quelque chose pour ton nez? —

Juliette.

Oui pourquoi pas? Tu peux auſſi m'aider à préſent à ramaſſer les noix.

Fréderic.

Bon: donne-moi auparavant mon morceau de gateau.

Juliette.

Tiens! — Vois-tu? je te donne le plus grand. Voilà auſſi l'aſſiette, tu peux la mettre en attendant ſur la table: (*elle lui donne l'aſſiette, et y met ſon gateau.*)

Fréderic.

(*prend le morceau de gateau, et lui laiſſe l'aſſiette.*) O non pas! ayez la bonté de ramaſſer vous-même votre ouvrage. A cette heure, il faut que je mange, et ſi j'allois marcher à quatre pattes, il me faudroit porter le morceau de gateau dans la bouche, ou pendant ce tems-là attendre.

Juliette.

Mais tu es bien vilain, Fréderic! Si je n'avois pas demandé pour toi le goûté à la maman, on n'auroit point penſé à ce morceau de

de gateau, et à préſent — à préſent ne pas vouloir me faire un ſi léger plaiſir!

Frédéric.

(*ſe moque d'elle*) Ha, ha, ha. Quel dommage! que ce ne ſoit pas le ris, ou les grains de poivre, alors l'éxercice auroit encore mieux valu.

Juliette.

Cela ſuffit Monſieur mon frère, une amitié qu'on nous fait éxige du retour: mais c'eſt ce dont tu ne ſais rien, et peut-être le tems viendra-t-il, où je n'en voudrai non plus rien ſavoir.

Frédéric.

(*frédonne*) Adieu, Mademoiſelle ma ſoeur! Vous vous trouverez bien de vous baiſſer; cela rend le dos ſouple. — — (*Il ſ'en va, mais il marque par des ſignes qu'il ſera bientôt de retour, pour l'épier.*)

Scène cinquième.

Juliette.

Un petit malin garçon! — Tu n'as qu'à t'en aller, je ſuis bien aiſe d'être débarraſſée de toi:

toi : avec d'autant plus de sécurité je puis continuer mon inventaire. — — (*Elle a achevé de ramasser les noix muscades.*) Ah ! voilà qui m'a donné bien de la peine ! — Cette peine mérite une petite récompense : mais aux boëtes — non, là il n'y a plus rien à faire. Ainsi — venons-en aux pots — (*Frédéric, vient, et se glisse peu à peu derrière la porte.*)

Un petit pot de noix exquises ---
En voici tout une à ma guise ---
Ah quel bon goût ! --- quelle douceur !
Une --- deux --- trois --- quatre ---
Il n'y a rien à rabattre. ---
Il faut en venir là pour complaire à mon coeur.

Ces deux-ci je m'en vais les envelopper dans un petit morceau de papier, (*elle tire du papier de sa poche et les enveloppe*) et me les garder pour demain ; car la maman dit qu'un repas partagé vaut mieux qu'un mince repas. (*Elle continue à ouvrir les pots.*)

Ici des cerises !
Qui n'ont pas leurs pareilles. ---
Quelle surprise ! ---
Voilà ma foi mon affaire.
Là --- de petites groseilles,

Char-

Charmantes et vermeilles!
Que me faut-il pour satisfaire
Mon appetit, ma volupté? —
Vous croquer jusqu'à la dernière.

(Pendant cette scène Fréderic fait toutes sortes de mines et de gestes, par les quels il contrefait sa friandise. A la fin de l'air il ferme la porte et tire la clef.)

Fréderic.

Ha! heureusement attrapée! — Votre valet, Mademoiselle la Professeur. Ah! Vous voulez sans doute me donner des exemples de la morale que je fus obligé d'écouter auparavant?

Juliette.

Fréderic, Fréderic, quelles sottises sont-ce que cela? ouvre!

Fréderic.

Le ciel m'en préserve! il faut, à bon droit, qu'un aussi sage Précepteur soit assise enfermée dans son petit cabinet d'étude, afinqu'elle puisse achever en repos ses profondes méditations sur les pots.

Juliette.

Juliette.

Qu'eſt-ce que tu brouilles là dans tes diſcours? Ouvre, ſans cela - - - Je crois en vérité que tu penſes - - -

Fréderic.

Je penſe (*il imite ſon chant.*)

Ah quel bon gout! — quel douceur!
Une — deux — trois — quatre. —

Juliette.

Fi, Fréderic! Ce n'étoit donc qu'un badinage: j'oſerai pourtant compter, ou voir ce qu'il y a dans les pots.

Fréderic.

O! un charmant badinage! j'aimerois bien à badiner de concert.

Ici des ceriſes!
Qui n'ont pas leurs pareilles. —
Quelle ſurpriſe! —
Voilà ma foi mon affaire.
Là — de petites groſeilles,
Charmantes et vermeilles!
Que me faut-il pour ſatisfaire
Mon appetit, ma volupté?
Vous croquer jusqu'à la dernière.

Juliette.

Juliette.

Mon cher Fréderic! ouvre toûjours! — vois-tu ſi tu le fais, je m'en vais auſſi te donner quelque choſe de chaque pot.

Fréderic.

Oui? afinque je ſois chatié de compagnie, quand la maman ſappercevra qu'on a déniché les oiſillons.

Juliette.

Non, ſi elle ſ'en apperçoit, c'eſt ſur moi que je veux prendre tout le chatiment.

Fréderic.

Voyons. — (*il réflechit un moment.*) Non, ce peu de douceur ne vaut pas le plaiſir que je vais me procurer, quoique je ſois un garçon qui ait une manière de penſer baſſe et ſenſuelle, qui n'apprenne pas pour devenir meilleur et plus ſage, mais en faveur de l'eſtomac. Vois-tu, ma ſoeur, comme tu es ſi peu ſenſuelle, je vais te créer Profeſſeur: l'armoire aux épices ſera ta chaire, et je m'en vais tout à l'heure faire monter mes camarades qui vouloient m'attendre en bas à la porte

te jusqu'à ce que j'eusse mangé, afinque tu ayes aussi des auditeurs ou dumoins des spectateurs. — (*Il s'en va en courant.*)

Juliette.

(*crie après lui*) Fréderic! mon cher Fréderic! ouvre toûjours!

Scène sixième.

Juliette seule.

(*d'une voix lamentable.*) Hélas! seroit-il bien si malicieux? — je mourrois de honte! — O ciel! si papa et maman venoient sur ces entrefaites! — mais il est aussi vrai, la maudite friandise! jamais je ne veux plus toucher à rien! Et d'aller être si bête, pendant que Fréderic a presque encore le pied sur le seuil de la porte? — je n'ai que ce que je mérite. — Il faut seulement que je voïe, si je ne puis ouvrir — (*elle fait des essais en dedans.*) C'est envain! — c'est une serrure à verrou — (*elle appelle*) Fréderic! Fréderic! — pourvûqu'il vînt quelqu'un de nos gens ... St! (*elle écoute*) — ah! je suis dans une in-

inquiétude mortelle! — ce coquin ne manquéra pas d'amener d'autres garçons —

Scène septième.

Juliette (*dans l'armoire*), Fréderic, Arnauld, Vincent, Muller, Robert.

Arnauld.

Hé bien, que veux-tu donc nous montrer?

Fréderic.

Un souriceau dans la souricière.

Vincent.

Nous avons vû assez de souris: alors tu aurois pu nous laisser en bas continuer notre jeu.

Fréderic.

Certainement pas un tel souriceau à deux jambes. Un souriceau frisé, poudré et blanc, un souriceau en robe de soïe et à queuë — Vous n'avez qu'à venir ici - - - (*il les conduit à l'armoire*) ha, le souriceau a tiré le rideau devant soi. Mais il nous faut pourtant voir ce qui se trouve derrière. Arnauld prête-moi

un peu ta canne. (*Arnauld lui donne la canne et avec la canne il pouſſe le rideau en arrière: elle veut tâcher de le tenir: mais il lui donne des coups ſur les doigts.*) Le voyez vous? le voyez-vous?

Juliette.

(*dans l'armoire*) Tu devrois avoir honte de maltraîter ainſi ta ſoeur! — Donne la clef, te dis-je —

(Ils ſont de grands éclats de rire et la ſiflent.)

Fréderic.

Sans doute que la ſouricière eſt fermée: le ſouriceau eſt pris. Le voilà qui baiſſe à préſent l'oreille.

As-tu été attrapée,
Pauvre petite ſouris!
Que te cauſe de ſoucis!
La confiture grippée.

Elle t'a donc alléchée,
Pauvre petite ſouris!
Jusqu'à la fin on te prit,
Tant et tant tu l'as léchée.

Hé bien, ne pouvez-vous pas faire chorus?

(Ils l'approchent tous, et chantent enſemble la dernière ſtrophe.)

Elle

Elle t'a donc alléchée,
Pauvre petite fouris!
Jusqu'à la fin on te prit,
Tant et tant tu l'as léchée.

(Ils font de nouveau un grand bruit en fiflant et en claquant des mains pour fe moquer d'elle.)

Juliette.

Il n'eſt pas vrai que j'aye tâté de ces friandiſes: mais tu es le plus ingrat des hommes. — Je lui donne un morceau de gateau, et pendant que je me trouve encore dans l'armoire, il la ferme et tire la clef.

Fréderic.

Non, elle n'a pas tâté de ces friandiſes — excepté une, deux, trois, quatre noix, une douzaine de ceriſes confites, une couple de cuillerées de groſeilles. Elle eſt le modèle de tous les modèles: elle ſait ſi bien prêcher la tempérance —

(Il chante ſur le ton de ces chantres qui parcourent les villes et il a un bâton en main dont il bat ſouvent contre l'armoire.)

Que belle eſt la tempérance!
C'eſt une grande vertu;
Elle orne tous ſes élus,
Même dans l'adoleſcence.

Tréſor de la jeuneſſe,
Elle eſt l'ornement des tems,
De notre hyver, du printems,
Comme auſſi de la vieilleſſe.

Voulez-vous donc mes chers enfans
Bien profiter de ſes cenſures:
Venez et accourez céans,
Prêtez l'oreille ſans murmure.

La voilà en propre perſonne
Aſſiſe ici ſur un beau trône
Enſeignant la frugalité
Et d'autres grandes vérités.

(Les garçons jettent de grands éclats de rire, et battent des mains.)

Muller.

Oui, oui, la voilà en propre perſonne. Votre ſerviteur, Mademoiſelle la tempérance!

Vincent.

Mais, comment diantre vient-elle ici?

Frédéric. (continue à chanter.)

Elle joint aux léçons l'exemple,
Pour votre grande utilité.
Ce garde-épices eſt ſon temple,
Voué à la frugalité.

Tous

Tous ces verres de confitures,
Sous ſa clef tous en ſûreté,
Donnent beaucoup de tablature,
A ſa grande frugalité.

Elle ſ'en eſt entourée
Comme de livres un ſavant,
Elle ſ'en eſt bien bourrée
Pour nous enſeigner doctement.

(Les garçons chantent à gorge déployée les quatre premières lignes, et dans la ſeconde ligne au lieu de votre ils chantent notre, comme elles ſe trouvent ci des ſous.)

Elle joint aux leçons l'exemple,
Pour notre grande utilité.
Ce garde-épices eſt ſon temple,
Voué à la frugalité.

(Ils claquent des mains et la ſifient de nouveau.)

Juliette.

(*pleurant*) Cela ſuffit, mon frère! je raconterai ton procédé à papa et à maman — Monſieur Arnauld! Vous avez toûjours eu des ſentimens d'affection pour moi, pouvez-vous me laiſſer maltraîter ainſi par mon frère? Suppoſé, que j'euſſe tâté ſecrètement de ces friandiſes; a-t-il le droit de me punir?

Fréderic.

Frédéric.

(*la contrefaisant d'une manière ridicule*) Et ce sera aussi moi qui le dirai à papa et à maman, quelle fille sage qu'ils m'ont donné pour Gouvernante.

Arnauld.

Il est aussi vrai, Fréderic. Cesse une fois de tourmenter cette pauvre fille, et donne la clef!

Fréderic.

Va-t'en, va-t'en, Monsieur L'Avocat! il n'en sera rien! m'entends-tu?

Les autres garçons. (à Fréderic.)

Point! ne la donne point! qu'elle reste encoffrée.

Juliette.

Fréderic, je veux aussi te donner le morceau de gateau, qui m'étoit destiné et que vous pouvez partager entre vous: ouvres seulement!

Les autres garçons.

Un morceau de gateau? Fréderic, donne la clef!

Arnauld.

Arnauld.

Sans le gateau! elle doit garder le gateau. — Fréderic! çà la clef!

Les autres garçons.

Non, c'eſt le gateau — c'eſt le gateau qu'il faut qu'elle donne premièrement!

Fréderic.

Qu'elle donne le gateau ou non: je ne donne pourtant pas la clef.

Arnauld.

Il le faut! (*Ils font tous enſemble un terrible bruit, en voulant fouiller dans les poches de Fréderic; l'un crie:*) le gateau! (*l'autre:*) la clef! (*ſur ces entrefaites le père entre: ils ſe ſéparent à la hâte, ôtent les chapeaux, et ſe placent fort reſpectueuſement de côté.*)

Scène huitième.

Les Précédens. Le Père.

Le Père.

Quel bruit y a-t-il?

Fréderic.

(*avec des cris d'allégresse.*) Je l'ai attrapée, mon cher papa! je l'ai attrapée.

Le Père.

De qui parles-tu?

Fréderic.

Tâtant ſécrètement de ces friandiſes — la voici encoffrée — ici dans l'armoire —

Le Père.

Qui donc?

Fréderic.

Ma ſoeur Juliette.

Juliette.

(*dans l'armoire*) Hélas oui, mon très-chèr papa! C'eſt mon frère mal élevé qui m'a enfermée ici, qui a tiré la clef - - -

Fréderic.

(*qui lui coupe la parole*) Oui, je l'ai tirée parcequ'elle a ſécrètement tâté de toutes ces friandiſes.

Le Père.

(*à Fréderic*) Silence! —

Ju-

Juliette.

(*pleurant*) Enſuite il a amené tous ces camarades de jeu, et c'eſt de la plus ſanglante manière qu'il m'a turlupinée pendant tout le tems. J'ai eu beau le prier, le ſupplier — rien, rien n'a pu l'émouvoir - - -

Fréderic.

C'eſt de tout qu'elle a ſécrètement tâté. Des noix confites, des groſeilles, des ceriſes — Elle crut après m'avoir donné le goûté, qu'alors Fréderic ſeroit par tous les monts! mais elle ſ'eſt trompée; il ſ'approcha en ſe coulant ſans bruit, et voilà qu'il trouva la petite pie au nid.

Le Père.

Avant toutes choſes donne la clef — (*il la donne; ſ'addreſſant aux autres garçons:*) En eſt-il ainſi qu'il le dit? (*il la fait ſortir.*)

Arnauld.

Nous ne ſavons rien de plus, ſi ce n'eſt que Mademoiſelle Juliette étoit enfermée dans l'armoire, lorsqu'il vint nous quérir, et que Monſieur Fréderic nous excitoit à nous bien moquer d'elle.

Juliette.

(va humblement vers son père, et c'est en pleurant qu'elle lui baise la main.)

La cupidité m'a séduite,
Et j'ai mérité chatiment.
Je me soumets patiemment
A la peine par vous préscrite.

Si par le repentir mon crime,
Peut expier son chatiment;
De tout mon coeur je me repens,
Et je veux suivre vos maximes.

J'éviterai la gourmandise,
Et les occasions d'y tomber;
De même que la friandise,
Qui toûjours ne fait que tenter.

Certainement, mon très-cher papa! jamais vous ne me surprendrez plus sur ce défaut, ou — ce sera doublement que vous me punirez. Ce n'est que cette fois que je vous prie de me pardonner!

Le Père.

En effet, Juliette, la friandise est un défaut fort indécent, et il faut surtout qu'une jeune fille se garde d'y tomber. C'est à sa garde et

à

à ſon inſpection que l'on confie tant de choſes de cette eſpèce. C'eſt elle qui doit donner un bon exemple aux domeſtiques; et ſi par friandiſe elle va elle-même goûter de tout, comment poura-t-elle jamais reprendre un autre ſur ce défaut? - - - Mais, tu as reconnu ta faute, tu t'en repens, et tu promets de te corriger; cela me ſuffit! Voilà qu'à cette heure rien ne manque, ſi ce n'eſt que tu tiennes ta promeſſe.

Juliette.

(*lui baiſe la main*) O que oui, mon très-cher papa! c'eſt ce que je veux, certainement, c'eſt ce que je veux.

Fréderic.

Hé bien, hé bien; nous verrons, mon petit papa, ſi elle va ſe corriger! Je ne manquerai pas avant qu'elle ſ'en doute de l'épier de nouveau.

Le Père.

Oui — et puis?

Fréderic.

Oui, alors, ſi je puis de nouveau battrer dans le piège, je ne manquerai pas de convoquer

voquer la moitié de la ville, afinque l'on apprenne à connoître le petit chat voleur.

Le Père.

Voilà qui eſt admirable! Cependant afinqu' auſſi toi, tu ſaches, comment on ſe trouve ici, occupe en attendant ſa place dans l'armoire, et reſtes y ſans boire ni manger, jusqu'au coucher.

Fréderic.

Moi? — qu'ai-je donc fait?

Le Père.

Tu demandes encore? Pluſieurs choſes. La faute de Juliette n'étoit qu'un petit appétit déréglé, que ſans doute elle auroit dû reprimer. Ta faute, ſi elle ne mérite pas plûtôt le nom de vice, eſt une joïe du mal d'autrui, la quelle marque un mauvais coeur.

Fréderic.

Mais, elle méritoit donc un chatiment!

Le Père.

Ce n'étoit pourtant pas de ta part? — Qui t'en a donné le droit? — C'eſt à tes parens que tu pouvois le dire, ſi elle ne feſoit pas

pas ce qu'il faut: mais pas l'enfermer. De plus tu ne devois pas publier ſa faute, ni l'expoſer à la riſée de tes amis; mais plûtôt la cacher.

Le fraternel amour et la philantropie
Nous rendent indulgens aux défauts du prochain:
Nous portent à cacher les taches de leur vie,
Et jamais leur défaut ne peut nous rendre vains.

Des foibleſſes qu'il croit trouver en ſes ſemblables
Le ſeul homme qui puiſſe en parler d'un ton haut;
C'eſt celui qui jamais ne ſ'eſt rendu coupable,
Et qui ſe croit lui-même exempt de tout défaut.

Ils ne nous rendent pas aveugles ſur nos vices,
Nous rappellent toûjours que nous ſommes mortels;
Et font que nous rendons par penchant, par juſtice,
Ce qu'exige de nous la loi de l'Eternel.

Parle! quel deſſein pouvois-tu avoir en le feſant?

Fréderic.

Que — que — que ſa faute fût punie.

Le Père.

C'eſt donc un plaiſir que tu trouves dans la punition de ta ſoeur?

Fréderic.

Fréderic.

Non pas cela! Mais — Mais - - -

Le Père.

Mais c'eſt ce qui trahit une manière de penſer fort ignoble. Mets-toi à ſa place. Le quel de tes frères et ſoeurs préférerois-tu à l'autre? Celui qui auroit pitié de tes fautes, et qui lorsque tu aurois mérité chatiment viendroit me prier pour toi: ou celui qui triompheroit de ta mortification et de ton chatiment? Celui qui eſt capable de cela, celui qui ſouhaite à ſon prochain plûtôt du mal que du bien, et qui ſe réjouit de ſon malheur mêrité ou non mérité, ne ſera jamais digne de mon amour. C'eſt comme il a péché qu'il mérite d'être puni. Ainſi — ſans délai dans l'armoire.

Juliette.

Oserois-je intercéder mon très-cher papa? Peut-être que l'intention de Fréderic n'a pas été ſi mauvaiſe!

Le Père.

Alors il faut qu'il apprenne ce que c'eſt qu'être bien ou mal intentionné, il faut qu'il appren-

apprenne à veiller ſur ſon coeur. Je puis plûtôt pardonner tout au monde, que la joïe du mal d'autrui et en ce cas je n'admets aucune interceſſion, quelqu' honneur qu'elle faſſe à ton coeur. Ainſi ſans plus de contradiction dans l'armoire, amoinsque tu ne veuilles attendre un chatiment plus rigoureux. — (*Il y entre en pleurant. Le père tire la clef; aux garçons:*) Vous avez la liberté de vous divertir de ce petit ſonge-malice autant qu'il vous plaira. — Mais ſi auſſi vous, vous voulez prendre ceci en exemple, d'autant mieux pour vous!

(Il ſ'en va.)

(Les garçons ſautent autour de l'armoire, chantent et ſiflent le petit priſonnier qui ſ'y trouve.)

Tous enſemble.

Pourquoi coulent tes pleurs, petit ſonge-malice?
Quoi! des autres riant, il n'y a qu'un inſtant;
De ton propre plaiſir reſulte ton ſupplice,
Et tu pleures ſur toi dans ce cruel moment?

Un pauvre ſouriceau pris dans la ſouricière,
Par le malheur qu'il eut de ſe voir attrappé,
Excita ta riſée: envain fut ſa prière,
Et voilà que tu es du même coup frappé.

Voilà

Voilà donc que toi-même objet de railleries
Dans ce triſte réduit tu t'es précipité,
On ſe rit de ta peine et nos agaceries
Puniſſent ta malice et ta méchanceté.

Bien te fuſſe mon cher! Ceci te rende ſage!
Le regret, le remords ſe faſſent-ils ſentir!
Voilà l'utilité de notre badinage.
Puiſſe-t-il exciter en toi le repentir!

DE BONS ENFANS

SONT

LES PLUS GRANDES RICHESSES

DES PARENS,

DRAME

POUR DES ENFANS

EN DEUX ACTES.

Perſonnes.

Monſieur Arnaut, un Marchand.

Monſieur Durillon, un Marchand.

Charlotte, fille d'Arnaut, âgée de 15 ans.

Henri, fils d'Arnaut, âgé de 14 ans.

Fréderique, fille de Durillon, âgée de 15 ans.

Fréderic, fils de Durillon, âgé de 13 ans.

Un Garçon de Marchand.

Le premier Acte eſt dans la maiſon de Monſieur Arnaut, dans un appartement du premier étage; le ſecond eſt dans la maiſon de Monſieur Durillon et dans ſon bureau.

Acte premier.

Scène première.

Charlotte. Henri.

(Ils ont du thé sur la table et Charlotte verse.)

Henri.

M'as-tu versé une tasse, ma chère Charlotte?

Charlotte.

Oui; tiens, prends! (*Elle lui tend une tasse; il la prend et boit.*) Dis-moi donc ce qui manque à notre cher papa? C'est sans prendre une goute et sans manger un morceau qu'il l'est jetté dans ses habits et qu'il s'en est allé à la plus grande hâte. Je lui souhai-

tai

tai le bon jour. — Tu fais de quelle douceur, affabilité et de quelle sérénité il est d'ailleurs au thé; mais il oublia même de me remercier. Je repétai le bon jour, lui baisai la main et il me la pressa en me regardant d'un air triste.

Henri.

Et ne lui as-tu donc pas demandé ce qui lui manquoit?

Charlotte.

C'est ce que tu peux croire! Mais il ne m'a rien dit de plus que: ce n'est malheureusement que trop tôt que vous l'apprendrez!

Henri.

O! il faut que ce soit quelque chose d'important qu'il a sur le coeur. Voilà pourquoi c'est déja pendant plusieurs nuits, que, lorsque je me reveillois je l'ai entendu gémir, je crois même presque pleurer: et faisant un jour semblant de dormir d'un sommeil bien profond, j'entendis même ces paroles: „Ah, mes pauvres enfans! „

Char-

Charlotte.

„ Mes pauvres enfans! „ O! comment peut-il nous plaindre ayant un tel père? Sans doute que notre bonheur ſeroit parfait, ſi notre bonne mère vivoit encore.

Henri.

Oui, mais c'eſt ce qu'il ne peut entendre à préſent. Il faut que ce ſoit lui que la choſe regarde. Il faut qu'il lui ſoit arrivé ou qu'il ait à craindre quelque choſe de triſte, et il faut que ce ſoit nous qu'il plaint en ſa perſonne.

Charlotte.

Si nous pouvions pourtant le découvrir: peut-être pouvions-nous lui procurer quelque ſoulagement, lui alléger ſes ſoucis et le conſoler.

Henri.

O nous! — qu'eſt-ce que nous pouvons? Lui obéir, c'eſt donc ce que nous aimons à faire, et il ne nous le rend pas difficile: le flatter, c'eſt auſſi ce que nous faiſons, et ce que nous apprend notre coeur. Ecoute une fois! il me vient un ſoupçon. Je l'ai déja vû recevoir une couple de fois des lettres, à

la

la lecture des quelles il hochoit la tête, et disoit en lui-même: „voilà qui est triste, triste! voilà de nouveau une espérance anéantie! „ La situation de ses biens seroit-elle peut-être . . .

Charlotte.

Tu me fais naître une idée. Tu sais la perte qu'il fit à la banqueroute de Monsieur Edgard! Alors en recevant la nouvelle il disoit: „une perte sur l'autre! si cela continue de la „sorte, que deviendra-t-on à la fin? „

Henri.

Et depuis quelques jours je n'ai pas vû se vuider son comptoir: encore hier j'y entrai un instant en sortant de mes leçons de dessin. Je lui montrai mon livre de dessin: sur ces entrefaites vint un domestique, fit un compliment de la part de son maître et demanda ce qu'il en seroit du payement en question? Le papa m'ordonna de m'en aller au plus vite: ensuite en montant l'escalier je les entendis parler avec beaucoup de vivacité.

Charlotte.

O il est très-certain que ton soupçon est fondé! il devra et il ne pourra payer.

Henri.

Henri.

Oui, et en vérité pas par sa faute. Il aura perdu ici, il aura perdu là, et à présent l'argent lui manquera.

Charlotte.

O s'il prenoit donc tout ce que j'ai!

Henri.

Ma chère enfant! voilà qui suffiroit pour beaucoup: tout au plus pour un compte de Tailleur!

Charlotte.

Il faut seulement que nous l'engagions à nous le dire. O lorsque je le vois triste, je n'ai point de plaisir au monde. Dumoins pourions-nous partager sa douleur.

Henri.

Oui, plût à Dieu que nous pussions aussi l'aider! Mais je veux certainement, dèsqu'il reviendra, s'il est encore si triste, le presser tant qu'il me le dise enfin, et dût-il s'en fâcher.

Charlotte.

Le bon papa! Lui? se fâcher? - - - St! je crois l'entendre monter l'escalier - - - il vient fort précipitamment. —

Scène seconde.

Charlotte. Henri. Monsieur Arnaut.

(Arnaut vient tout troublé, jette le chapeau et la canne sur la table et il s'assied tout désespéré dans un fauteuil, sans proférer un mot: les deux enfans s'approchent de lui avec timidité. Charlotte lui prend la main droite, et Henri lui baise la gauche, qu'il tient devant les yeux; il saisit de cette main celle de Henri et c'est avec une douleur muette qu'il regarde ses enfans.)

Charlotte.

Que vous est-il arrivé mon très-cher papa?

Henri.

Vous portez-vous encore bien? — parlez!

Charlotte.

Oui, parlez, mon très-cher papa! Votre douleur me pénètre l'ame!

Henri.

Et je serois tenté de pleurer d'angoisse.

Arnaut.

Hélas, mes pauvres enfans! n'eussé-je que faire de vous le dire!

Char-

Charlotte.

Pourquoi? Pourquoi pas? Trouverez-vous par là quelque ſoulagement?

Arnaut.

Hélas! un très grand! —

Henri.

Mais il paroît par vos diſcours qu'il faut que nous le ſachions! et l'incertitude . . .

Arnaut.

Oui ſans doute qu'il faut que vous le ſachiez — il faut que vous le ſachiez — Hélas, que je — que je ſois perdu pour vous! Vous pour moi!

Charlotte.

Que Dieu ne le veuille pas!

Henri.

Comment cela ſeroit-il poſſible, auſſi long-tems que Dieu vous fait préſent de la vie?

Arnaut.

Hélas! au plus tard dans une heure — oui pas plus long-tems — je vais vous quitter . . .

Charlotte.

Vous nous quitter? Alors ce ſera nous qui ne vous quitterons pas.

Henri.

O! où eſt-ce que vous voulez aller, que nous ne puiſſions pas vous y ſuivre?

Arnaut.

C'eſt en priſon, mes enfans!

Charlotte.

En priſon? Ah Dieu!

Henri.

Et qui eſt-ce qui nous empêche de vous y — de vous ſuivre à la mort?

Arnaut.

C'eſt moi — O ma très-chère Charlotte! mon très-cher Henri! Ce n'eſt que vous ſeuls qui dans mon malheur me cauſez le plus de douleur. Ce ſeroit volontiers que je voudrois me ſoumettre à tout; mais c'eſt vous qui êtes à préſent l'objet de mon chagrin, comme vous avez été jusques ici mon unique plaiſir!

Char-

Charlotte.

O que non, non; c'eſt ce que nous voulons être encore à l'avenir! Qui eſt-ce donc qui vous ménace de priſon? Vous n'avez donc point fait de mal?

Henri.

Nous voulons aller, c'eſt aux pieds de cet homme dur, quelqu'il ſoit, que nous voulons nous jetter, nous voulons lui baiſer les mains, prier, pleurer, et le ſupplier! Pourquoi faut-il donc que vous ailliez en priſon?

Arnaut.

Il faut que vous ſoyez inſtruit de tout; ne ſachant ſi bon me permettra ſi tôt de vous voir et ayant quelques inſtructions à vous donner.

Charlotte.

O! quel malheur, mon très-cher Papa! quoique peut-être craignez-vous plus - - -

Henri.

Très-certainement; c'eſt donc ſouvent que vous nous avez appris, que l'eſpérance ne confond jamais.

Arnaut.

Arnaut.

Ce n'eſt pas non plus entièrement que nous voulons l'abandonner, quoiqu'elle ſoit fort éloignée. Sachez donc que mes dettes paſſent les biens que j'ai pour les payer. Mais n'allez pour cet effet pas haïr votre père et lui reprocher votre malheur.

Charlotte.

Bonté divine! nous vous haïr, nous qui vous ſommes redevables de tout?

Henri.

Vous que nous aimons comme notre propre vie!

Arnaut.

C'eſt ce que je ſais. De grands accidens qui me regardent moi et mes amis de commerce, une trop grande confiance en des gens qui peut-être ne la méritent pas tout-à fait, des attentes manquées à l'égard de mon commerce, des dettes actives - - - mais de quoi ſerviroit-il, ſi j'allois vous détailler tout ce qui m'a fait tomber dans ce malheur? Le coup principal c'eſt à préſent d'un ami que je le reçois — mais mérite-t-il bien encore ce nom,

puis-

puisqu'il me fait tomber dans l'abîme? — enfin c'eſt de la part d'un homme pour le quel j'ai répondu. Il y a déja ſix mois qu'il a voulu payer: j'ai fixé un terme après l'autre, ſans recevoir de lui des nouvelles, et ſon créancier vient à préſent d'obtenir une priſe de corps contre moi. Mon crédit d'ici eſt éteint: chacun ferme l'oreille à mes prières, et c'eſt aujourd'hui qu'elle ſera miſe en éxécution!

Charlotte.

O miſericorde divine! et cet homme eſt-il inflexible? Nous voulons y aller - - -

Henri.

Oui, nous voulons ſi long-tems le ſupplier, jusqu'à ce que le coeur lui fende.

Arnaut.

Non, il y a déja long-tems que je le connois comme un homme dur et inflexible! On a déja tout tenté! Moi, j'ai prié: quelques uns de nos amis l'ont fait; tout a été inutile! A peine ai-je pu obtenir de ſa part qu'il me permette de venir encore une fois chez vous et qu'il n'aille pas me faire conduire publiquement

quement en prison. Je lui ai donné ma parole d'honneur, que je voulois dans une heure me livrer à l'emprisonnement. Et à présent il n'y a que quelques choses que j'ai encore à concerter avec vous.

Charlotte.

O, mon très-cher papa! Ne sauriez-vous donc vous cacher?

Henri.

Ou prendre la fuite?

Arnaut.

Quoi? Voudriez-vous qu'en trompeur je justifiasse l'accusation, ou que j'allasse me faire poursuivre, comme tel, par une requisition publique de prise de corps? ou que plein d'angoisse et destitué de secours j'errasse d'un lieu à un autre? Non, mes enfans. Qu'on éxamine mes livres et l'on verra que je suis honnête homme, et peut-être — il y a encore des ames généreuses; quand elles verront, que c'est moins ma faute, que des malheurs qui me ruinent, peut-être leur coeur sera-t-il touché de compassion, et quand même je souffrirois,

frirois, du moins ne vous feront-ils pas souffrir avec moi. Qu'ils voient à combien se montent mes biens pour les acquitter, et qu'ils les prennent; c'est Dieu qui sera votre père.

Charlotte.

Non, non; mon très-cher papa! nous n'irons pas vous abandonner: où vous êtes aussi nous voulons y être - - -

Henri.

Oui, aussi nous voulons souffrir ce que vous souffrez; car aussi vous avez partagé votre bonheur avec nous.

Arnaut.

C'est envain! c'est ce qu'on ne vous permettra pas; on vous repousseroit, et peut-être vous maltraîteroit-on: et ce seroit alors surtout que le coeur me saigneroit, c'est ce qui aggraveroit sur-tout ma douleur. C'est ici que vous devez rester, et il faut que vous y restiez: je le veux.

Charlotte.

O! alors il nous faut sans doute. Mais - -

Arnaut.

Arnaut.

Nous n'avons point de tems à perdre. C'eſt dans l'inſtant qu'ils vont venir, et qui vont mettre le ſcellé à mon comptoir. Va-t-en, Henri! n'appeller ton Gouverneur — hélas! il ne pourra plus l'être long-tems! Je vai le prier qu'il tâche de te placer quelque part à une école - - - tu n'as qu'à t'en aller!

Henri.

(*en s'en allant*) Hélas! un malheur ſur l'autre!

Charlotte.

O! qu'allons-nous devenir, mon très-cher papa! —

Scène troiſième.

Arnaut. Charlotte.

Arnaut.

Il faut que vous apprenniez à vous accommoder des ſouffrances du monde. C'eſt de bonne heure, il eſt vrai, qu'elles viennent pour vous! Mais ayez bon courage! elles produiſent ſouvent les plus beaux fruits pour l'avenir.

nir. Il faut pourtant que l'on vous assigne quelque chose pour votre entretien et pour votre éducation; et que ce soit peu, n'importe. On n'a que faire de beaucoup pour vivre, et une éducation économique sert souvent à tenir ménage à l'avenir.

Charlotte.

Hélas! mon très-cher papa, c'est de bon coeur que je veux me contenter de pain et d'eau, pourvûque vous ne manquiez pas du nécessaire!

Arnaut.

Tu te trouves déja, (*rends en grace à ta bonne mère — et à Dieu! qu'elle n'ait pas survécu à ce jour*,) — je dis, tu te trouves déja si avancée dans les talens et les ouvrages de femme, que tu peux quelque fois te gagner quelque chose à toi-même.

Charlotte.

O, c'est volontiers que je veux travailler nuit et jour; pourvûque ce soit pour vous que je travaille.

Arnaut.

Arnaut.

C'eſt, je penſe pourtant, ce que tu n'auras que faire. Dieu t'a auſſi doué d'un bon jugement, et ce qui eſt encore plus eſtimable, d'un coeur généreux. Tu es inſtruite de tout ce qui peut te conduire à la ſageſſe et à la vertu.

Charlotte.

O, c'eſt beaucoup qu'il t'en faut encore que je ſois auſſi bonne que je devrois l'être!

Arnaut.

Qui eſt-ce, mon enfant, qui peut t'en vanter? Tu n'as cependant qu'à conſerver ta pieté et à faire tes efforts pour être bien bonne, alors tu ne manqueras pas de l'être.

Charlotte.

Oui, c'eſt ce que je veux et vais être tant que je vivrai.

Arnaut.

Tu ne tarderas pas à entrer dans ces années, qui peuvent être dangereuſes. C'eſt une belle et agréable figure, que t'a donné la nature, n'en ſois pas orgueuilleuſe! car l'orgueuil eſt l'ecu-

l'écueuil de la beauté! Aime mieux rester pauvre et vertueuse, que d'aller aux dépens de ta vertu succomber à la tentation de devenir noble et riche.

Charlotte.

Mais qui doit me prendre sous sa protection, si vous êtes séparé de moi? qui me conseiller? qui m'aider? je suis si jeune, si dénuée d'expérience! Que je souhaiterois de vous accompagner! Dans cette maison, seule, abandonnée — sans vous! comment le supporterai-je?

Arnaut.

Tu ne dois pas et tu ne saurois rester ici. Aussi ne sera-ce plus long-tems que cette maison-ci nous appartiendra. Nous avons ici, il est vrai, un grand nombre d'amis; mais cependant je n'ai pas le coeur de te confier à une seule de ces amies, de sorte que je voulusse avec confiance, lui accorder auprès de toi la place de mère. C'est trop dans le grand monde, dans le superflu — que toutes passent leur vie . . .

Charlotte.

O pouvez-vous bien penser que je le puisse et que je le vouluſſe, pendant que vous seriez

rongé

rongé de chagrin et dans la misère? que vous gémiriez dans une prison? Non jamais!

Arnaut.

Aussi ne voudroient-elles peut-être pas te prendre pour toûjours. Dèsque l'on est pauvre, personne ne s'empresse pour nous, et je sais que tu trouverois bientôt des personnes envieuses parmi celles de ton sèxe. — Outre cela je sais qu'il est dur de vivre parmi des gens qui nous ont vû dans l'abondance. Quand même ils auroient encore un trop bon caractère pour nous mépriser; c'est déja la compassion qui est humiliante, et le tendre coeur d'un enfant ressent les reproches que l'on pouroit de droit ou injustement faire à ses parens, autant que si c'étoit lui-même que regardoient ces reproches.

Charlotte.

O! certainement dix fois davantage; de même que j'aimerois mieux souffrir pour vous la douleur, la maladie et la mort, que j'aimerois dix fois mieux aller pour vous en prison!

Arnaut.

Arnaut.

(*l'embraſſe*) Ma très-bonne fille! O voilà une conſolation que d'avoir des enfans tels que toi; — un bonheur inexprimable! et pour moi — quel chagrin de ne pouvoir les rendre auſſi heureux qu'ils le méritent!

Charlotte.

Et de perdre un tel père que vous — quelle conſolation en ce cas y a-t-il au monde?

Arnaut.

Qu'il éxiſte encore un meilleur père ... Mais, mon enfant, nous ne voulons pas nous trop attendrir. C'eſt auſſi une vertu que la conſtance dans les peines, et c'eſt auſſi cette vertu que je voudrois à préſent vous enſeigner par mon exemple. — Je perdis le fil de ce que je voulois te dire. Vû ce que j'ai dit auparavant, je ne crois pas qu'il te ſoit avantageux de reſter ici.

Charlotte.

C'eſt le lieu où vous êtes que je dois quitter?

Arnaut.

Arnaut.

Oui, ma fille; tu ſais que dans les montagnes des mines j'ai encore ma ſoeur, la veuve, une femme excellente.

Charlotte.

O que oui, ma bonne Tante! Mais, mon très-cher papa, elle eſt donc pauvre, et vous-même jusqu'ici n'avez ceſſé de lui envoyer quelque ſoulagement; comment doit-elle me---

Arnaut.

Tranquilliſe-toi! Tu n'es pas auſſi pauvre que tu le crois. Tu as un ajuſtement de ta défunte mère partie en pièreries, partie en belles perles, le quel lui a été légué par une tante de Hanovre: celui-là t'appartient en entier — (*Il va vers la muraille*) C'eſt ici dans cette petite armoire (*il l'ouvre avec la clef*) qu'il ſe trouve dans cette c ſſette qu'on a fait tremper dans du noir. C'eſt ſix mille écus qu'il vaut ſelon ſon prix intrinſèque et c'eſt ce que chaque jouaillier te donne, ſans compter la façon; car celle-là eſt un peu antique.

Charlotte.

Six mille écus! — Mais — comment me tirerai-je de cette affaire?

Arnaut,

Arnaut.

C'eſt auſſi de cela que j'ai eu ſoin. Ma ſoeur eſt judicieuſe, je lui ai remis dans cette lettre une aſſignation à un Jouaillier de Wienne qui, il y a déja long-tems, l'a déſiré à ce prix. Je lui ai donné des inſtructions, comment elle peut placer ce capital, et vû ſon économie et le lieu où elle vit, vous pouvez non ſeulement vivre des interets; mais j'eſpère auſſi que tu n'iras pas oublier ton frère; car il n'a rien.

Charlotte.

O, mon frère! — avec qui je partagerois le dernier morceau dans la bouche! — Mais c'eſt une autre idée que j'ai. Ne pouriez-vous pas vous racheter par là de votre malheur préſent? — O que oui, mon très-cher papa — je ne le prends pas - - -

Arnaut.

Il le faut. En premier lieu c'eſt à toi qu'il eſt en entier, et je n'y ai pas la moindre prétention. Si c'étoit de mon bien qu'il fût achété, par Dieu! je n'en fruſtrerois pas mes créanciers.

Charlotte.

O, c'eſt un préſent que je vous en fait, ſ'il m'appartient, et j'ai donc le droit de le faire.

Arnaut.

Non, *) car tu t'es à préſent la plus proche, et tu irois te priver toi, ta tante et ton frère du ſeul moyen de vous ſoutenir par là de telle ſorte que vous puiſſiez peut-être encore m'aſſiſter à l'avenir. En ſecond lieu, ce ne ſeroit qu'un créancier, qu'on en pouroit ſatisfaire, et les autres ne ſe tairoient pourtant pas.

Charlotte.

Mais, mon très-cher, mon meilleur papa . . .

Arnaut.

En un mot, je le veux. C'eſt le devoir et la prudence qui l'éxigent. Tiens prends cette clef et ferre-la jusqu'à l'arrivée de ta tante. Je lui ai déja écrit par le dernier ordinaire de ſe mettre en chemin le plûtôt poſſible,

*) *Oder*: car à préſent charité bien ordonnée commence par toi-même. *Der gemeine Mann ſpricht*: ta chemiſe t'eſt plus proche que le pourpoint, *oder*: ta peau t'eſt plus proche que ta chemiſe.

sible, et de venir te quérir. Il se trouve encore dans la petite armoire un paquet de cent écus; payez de cet argent les dépenses nécessaires - - - C'est de Monsieur Herman qu'en cela tu peux prendre conseil. A présent tu n'as qu'à t'en aller et voir, si l'on met le scellé; et si les personnes qui y sont requises sont là, fais-moi le plaisir de m'envoyer quérir une chaise à porteurs.

Charlotte.

(*en s'en allant*) Ah Dieu!

Scène quatrième.

Monsieur Arnaut seul.

Ha! voilà donc le salaire de mes travaux et de mes soucis! N'est-on pas un insensé d'aller se donner tant de peine dans ce monde! Et pourquoi? à la fin — pour manquer du nécessaire, pour se rendre malheureux soi-même et sa famille! pour être — mépriſé — oui pour aller même passer pour un trompeur! pour un trompeur? o cela mortifie! la seule consolation, c'est que je ne le suis pas en effet! — Si j'avois pris

l'argent que j'ai perdu, que m'a apporté mon épouſe, que je me fuſſe établi dans une petite ville, ou à la campagne, que j'en euſſe jouï dans l'éloignement du monde, à l'abri de tous dangers, de la tentation de m'enrichir, c'eſt avec tranquillité que j'aurois pu vieillir. — (*Après un moment de reflexion.*) Quoique non; c'eſt pour agir que nous ſommes créés — c'eſt auſſi beaucoup de bien que j'ai fait, beaucoup de perſonnes que j'ai renduës heureuſes, à bien des pauvres que j'ai procuré de l'entretien — et celui que je rends à préſent malheureux — ce n'eſt que moi ſeul — ce n'eſt pas même mes enfans — car ce ne ſont pas toûjours les richeſſes qui rendent heureux; et c'eſt ſouvent une école de vertu qu'un malheur que l'on ne ſ'eſt pas attiré par ſa faute --- Ah, Monſieur Herman---

Scène cinquième.

Arnaut. Herman. Henri.

Arnaut.

(*S'avance vers Herman.*) Monſieur, peut-être ſaurez-vous déja mon malheur —

Herman.

Herman.

Malheureuſement! notre Henri me l'a dit, et j'y prends tant de part - - -

Arnaut.

Je ſais que vous avez toûjours été de mes amis et un ami de ma famille, et o quelles obligations ne vous ai-je pas par rapport à mes enfans!

Herman.

Et moi — combien ne vous en ai-je pas par rapport aux marques de bonté ſingulière, d'amour et d'amitié dont vous m'avez fait jouir dans votre maiſon! Ce que j'ai fait étoit un devoir, rien qu'un devoir —

Arnaut.

Et ce ſeroit le mien à cette heure, de vous en recompenſer, et, helas! voilà auſſi un de mes plus grands chagrins de ne le pouvoir, de me voir obligé de m'en remettre uniquement à celui qui peut vous en recompenſer, et qui ne manquera pas de le faire! Mes enfans, à ce que j'eſpère - - -

Herman,

Herman.

O, c'eſt amplement que ceux-là m'ont déja recompenſé de mes peines légères par leur application, leur obéïſſance et par leur docilité, et ils vont à l'avenir le faire encore davantage.

Henri.

(*lui baiſe la main.*) O que oui, c'eſt ce que je vais et que je veux, et je ferai tous mes efforts pour devenir digne de vous, et pour devenir honnête homme.

Arnaut.

C'eſt ce que j'attends de toi et de ton coeur, Mais à préſent mon très-cher Monſieur! Vous voyez que j'en ſuis venu à ne pouvoir plus long-tems entretenir un Gouverneur pour mon fils. —

Henri.

(*preſſe la main d'Herman et ſ'eſſuïe les yeux*) O mon très-cher Monſieur Herman! —

Arnaut.

Cela me fait le plus de peine à moi-même, mon cher enfant, ſachant ce que tu perds

par

par là: mais même ſéparé de toi il ne manquera pas de reſter encore toûjours ton ami fidelle et ton conſeiller.

Henri.

O, le voulez-vous, mon bon Monſieur Herman?

Herman.

Tant que je vivrai, mon cher petit ami! Père, ami, conſeiller, tout-ce que je pourai vous être.

Arnaut.

C'eſt ce que je pouvois attendre de la nobleſſe de vos ſentimens. A préſent il faut que je vous diſe les méſures qu'à mon idée il y aura à prendre par rapport à mon Henri. Jusqu'à la Saint Jean vous reſterez chez lui; j'eſpère que l'on ne refuſera pas de vous payer jusqu'à ce tems là vos petits appointemens de la caiſſe de ſéqueſtre que l'on va apparemment établir.

Herman.

Et moi je vous dis qu'entre an et jour je ne le laiſſerai pas échapper de mes bras.

Henri.

Henri.

Que dites-vous, mon très-cher Monſieur Herman ?

Herman.

Rien que ce que m'inſpire ma tendreſſe pour vous et pour votre bonheur — l'amour de mon propre bonheur et de mon propre contentement, la plus vive reconnoiſſance pour la généreuſe bonté de Monſieur votre père . . .

Arnaut.

(*l'embraſſe*) O quelle volupté ! que de trouver de tels amis dans ſon malheur. Mais d'où ? C'eſt pour l'effet que j'accepte votre bonne volonté !

Herman.

N'allez pas vous en inquiéter ! Votre bonté et mon économie m'ont mis en état de m'entretenir pendant un an avec mon cher Henri. Je me louërai un petit appartement ; j'ai quelques manuſcrits que j'eſpère vendre avec avantage à un Libraire ; et ſa propre aſſiduité me laiſſera encore toûjours autant de loiſir, pour gagner, comme je l'eſpère, par mes foibles talens autant qu'il ſera néceſſaire pour lui et pour moi. —

Arnaut.

Arnaut.

Ceſſez, mon très-cher Monſieur Herman, ſans cela je ſuccombe à votre bonté. Elle me touche plus que ne fait tout mon malheur, et la penſée de ne voir pour vous aucune récompenſe? (*Il ſ'eſſuië quelques larmes des joues.*)

Herman.

Je vous l'ai déja dit: c'eſt une fête que je fais à mon coeur: et ce ne ſeroient pour moi que des jours de ſouffrances, ſi je devois abandonner un enfant ſi bien né que j'aime comme mon frère, comme mon propre enfant, ſans être encore affermi dans le bien, ni ſuffiſamment inſtruit de pluſieurs ſciences qui conviennent à ſon âge, ſi je devois, dis-je, l'abandonner à des mains étrangères, qui peuvent, il eſt vrai, être plus habiles, mais qui ne ſauroient jamais avoir la tendreſſe que j'ai pour lui: peut-être que le tems et le zèle pouroient auſſi leur manquer.

Henri.

(*pleure.*) O mon très-cher Monſieur Herman! Si je pouvois pourtant vous exprimer ce que je ſens - - -

Arnaut.

Arnaut.

(*J'eſſuie les yeux.*) Nos larmes réünies, mon enfant, en diſent certainement plus, que tout ce que notre bouche pouroit proferer. — Il faut cependant que je vous découvre mes deſſeins et mes réflexions. Il y a quatre ſemaines que je pouvois prévoir mon malheur. Je parlai donc avec Monſieur Allwerth. Vous connoiſſez l'influence qu'il a et les liaiſons où il ſe trouve avec quelques perſonnes de diſtinction — celui-là m'a promis de m'aider à obtenir dans l'eſpace de ſix mois une place franche à un de nos Collèges du Prince. Il vous attend pour concerter avec vous tout ce qu'il faut pour ce but.

Herman.

Bon; je lui parlerai et je lui demanderai du ſecours, quand j'en aurai beſoin: mais pour le préſent - - -

---

Scène

Scène ſixième.

Les Précédens, Charlotte.

Charlotte.

(*pleurant.*) Hélas, mon cher papa! - - -

Arnaut.

Fort-bien; ils ſont en bas! on met le ſcellé — M'as-tu fait quérir une chaiſe?

Charlotte.

(*pleurant.*) J'y — ai — envoyé.

Arnaut.

Je m'en vais donc deſcendre au comptoir, parler aux Meſſieurs qui mettent le ſcellé, et attendre la chaiſe: - - - tu pleures, ma bonne enfant? tranquilliſe-toi! c'eſt encore partout à ma chûte que je vois germer de douces fleurs de l'eſpérances. Tiens, voilà cet homme brave et généreux (*montrant Herman*) qui veut prendre ſoin de mon pauvre Henri, et voilà — voilà donc que je vous vois, mes chers enfans, placés tous les deux pour le préſent, et ce ſera Dieu qui continuera à avoir ſoin de vous. — A Dieu, Monſieur Herman! (*Il l'em-*

l'embraſſe) Aucune adverſité — aucun tems ne m'arrachera la mémoire — (*fort touché*) de votre bonté et de votre amitié.

Henri.

(*embraſſe ſes genoux*) Vous voulez nous abandonner, mon très-cher papa? — Non, non, je ne vous laiſſe pas, ou je vais vous ſuivre partout.

Arnaut.

Mon enfant! la réſiſtance ne peut rien ici. Je me ſoumets patiemment à ma deſtinée et il faut qu'auſſi toi tu t'y ſoumettes. J'eſpère que l'on ne nous arrachera pas de telle ſorte l'un de l'autre que je ne puiſſe quelque fois te faire venir chez moi.

Henri.

O, pourvûque j'oſe venir chez vous, je verrai qui poura m'arracher de vos bras!

Arnaut.

Cela ne manquera pas de s'arranger, mon fils!

Charlotte.

Auſſi moi j'oſerai pourtant venir chez vous, mon très-cher papa?

Arnaut.

Arnaut.

Oui ſans doute, oui! ma très-chère Charlotte! — J'eſpère que ta Tante va bientôt être ici! et à préſent (*il l'embraſſe*) à Dieu! — ne va pas oublier mes inſtructions! continuë à embellir davantage ton ame par la vertu, et tu vas être heureuſe, et me rendre plus heureux que je ne pourois l'être par les richeſſes et par l'honneur! —

Charlotte.

O mon très-bon, mon très-cher papa! (*Les ſanglots l'empêchent de continuër à parler, et elle appuië le viſage ſur une chaiſe le mouchoir devant les yeux.*)

Arnaut.

(*à Henri qui ſ'eſt toûjours tenu à ſon bras.*) Lâche-moi, Henri! — Va-t'en, mon charmant enfant, va-t'en! — deviens bientôt un homme par ton aſſiduité et par ta vertu, et c'eſt de la pouſſière que tu peux me relever, et couronner encore ma vieilleſſe de gloire et de bonheur! Crains Dieu et tiens le bon chemin, et le bonheur va ſuivre tes pas. — Debarraſſez-moi de lui, Monſieur Herman!

(*Il*

(*Il le baiſe, ſe débarraſſe de lui et ſ'en va. Henri ſe hâte de le ſuivre, et Herman ſuit Henri.*)

Scène ſeptième.

Charlottte (ſeule).

Ah! ne devrois-je pas auſſi le ſuivre? — Non; je ne pourois pas me ſoutenir ſur les pieds, et peut-être cauſerois-je encore une frayeur à mon pauvre père. (*Elle ſe jette en pleurant ſur une chaiſe, qui ſe trouve près d'une petite table, et ſ'accoudant elle ſoutient ſa tête de ſes mains.*) Que je ſuis malheureuſe! la mort nous arrache la meilleure des mères et — des hommes durs le meilleur des pères! Mais — ne pourois-je donc rien faire en faveur de ce père? — C'eſt avec tant d'amitié qu'il a ſoin de moi! Comment? ſi à cette heure je prenois ce bijou. — Il eſt vrai qu'il me diſoit qu'il n'y avoit rien de reſte ni pour mon entretien, ni pour celui de mon frère, ni pour celui de ma tante, que par là ce ſeroit un de ſes créanciers qui ſeroit payé, mais non pas les autres, en un mot, que cela ne le ſauvoit pas: mais peut-être n'eſt ce qu'à

nous

nous que le bon papa ſonge — et non pas à lui-même? — Oui certainement; je le connois: il mourroit pour l'amour de nous — hé bien, auſſi moi je veux tout risquer pour l'amour de lui. Il diſoit que les créanciers ſeroient obligés de nous fournir le néceſſaire, et - - - Mais voilà mon bon Henri qui vient - - -

Scène huitième.

Charlotte, Henri (pleurant et tordant les mains).

Charlotte.

Eſt-il en allé?

Henri.

O malheureuſement! Rien, rien ne m'auroit arraché de lui: mais — hélas! il ordonna d'un ton ſérieux — il me pria de n'aller pas augmenter ſon chagrin — que voulois-je faire? — o il me fallut — il me fallut obéïr!

Charlotte.

Malheureux que nous ſommes! Et où eſt Monſieur Herman?

Henri.

Henri.

Il n'en pouvoit plus de douleur, et ſe hâta d'aller à ſon appartement. Mais il ſera bientôt de retour, et il veut tâcher de prendre courage.

Charlotte.

Le pauvre papa ne t'a-t-il rien dit davantage?

Henri.

Non, les gens qui mettoient le ſcellé en bas dans le comptoir, l'en ont empêché; enſuite la chaiſe étoit là. Il m'ordonna de m'en aller; et comme je m'éloignai malgré moi en tremblant et en pleurant à la main de Monſieur Herman, il m'appella encore une fois avant de s'aſſeoir dans la chaiſe, comme s'il avoit regret à ſon ordre rigoureux, me preſſa bien fort contre ſon coeur, me baiſa et m'arroſa des larmes qui couloient en abondance le long de ſes joues, et puis il ſe gliſſa avec rapidité dans la chaiſe. Hélas! pourvûqu'ils ne faſſent point de mal au bon papa!

Charlotte.

Aſſez de mal, de ce qu'ils vont l'enfermer dans une priſon, où il va peut-être recevoir

peu

peu à manger, ne point voir le jour, et encore moins nous ſes enfans, et voilà certainement ce qui lui cauſe le plus de douleur.

Henri.

Oui, certainement; car il nous aime, o il nous aime — jamais nous ne ſaurions l'aimer d'un amour ſemblable.

Charlotte.

Sais-tu quoi, mon cher Henri! Je ſerois d'avis que nous fiſſions une épreuve, que nous allaſſions chez Monſieur Durillon, quoique le papa l'ait défendu, que nous embraſſions ſes pieds, et que nous le ſuppliaſſions tant - - -

Henri.

(*tombe à ſon cou.*) O que oui, c'eſt ce que nous voulons! c'eſt ce que nous voulons! Au plus vite, ma très-chère ſoeur!

Charlotte.

Il eſt vrai que le papa nous a dit que tout étoit inutile: que c'étoit un homme dur —

Henri.

Qu'il le ſoit! il ne ſauroit pourtant me faire rien de plus, que de me battre, ou que

de m'enfermer, et qu'il le faſſe, veux-je avoir un meilleur ſort que le pauvre papa?

Charlotte.

Et ſ'il ne veut pas nous écouter, je ſais déja que faire. Il a une fille; je l'ai vuë une fois en compagnie: je la prierai de prier pour moi, et ſi cela ne ſert de rien, je veux — oui je veux payer pour le papa.

Henri.

Toi, payer? O par où donc! Si tu as de l'argent, pourquoi n'eſt-ce pas d'abord que tu l'as dit, pas d'abord que tu l'as donné au pauvre papa?

Charlotte.

Parceque ce n'eſt que de lui que je viens d'apprendre que j'ai de l'argent, ou la valeur d'argent.

Henri.

Et pourquoi ne prend-il donc pas d'abord cet argent? — Tu ne le lui as pourtant pas refuſé?

Charlotte.

Et comment mon cher Henri peut-il croire cela?

Henri.

Henri.

Pardonne-le moi, ma chère Charlotte! Mais je le remarque déja, il te l'aura défendu, comme à moi de l'accompagner?

Charlotte.

Oui-sans doute!

Henri.

Et pourquoi donc? pourquoi?

Charlotte.

Pourquoi? Pour l'amour de nous: mais c'eſt pour la première fois que pour l'amour de lui nous voulons lui désobéir.

Henri.

Je m'envais le dire au plus vite à Monſieur Herman.

Charlotte.

Non, mon cher Henri! Tout au monde, mais pas cela. Il pouroit approuver les raiſons de notre cher papa: tu ſais qu'il lui donne toûjours raiſon — et voilà qu'il pouroit nous en diſſuader, ne nous pas laiſſer ſortir.

Henri.

Tu as raiſon; cela eſt vrai! Mais que dois-je donc lui dire? car il faut que je lui diſe que je m'envais et où je vais.

Charlotte.

Dis-lui que Mademoiſelle Durillon m'étoit venuë en idée, que je la connoiſſois, et que je ſavois auſſi qu'il y avoit un jeune Monſieur Durillon; que nous voulions les prier de ſupplier leur père, afinqu'il nous rendit le nôtre.

Henri.

O que oui, voilà qui eſt admirable et qui n'eſt point de menſonge. C'eſt auſſi en vérité chez le jeune Durillon que je veux aller. Ils diſent, il eſt vrai, qu'il doit être un garçon fort pétulant: mais il ne peut pourtant faire rien de plus, que de me le refuſer, et je ne manquerai pas de le bien prier.

Charlotte.

Hé bien viens me prendre; je ne ferai qu'aller me mettre mon enveloppe. O le ciel voulut-il nous rendre notre père! (*Henri s'en va.*) — Mais il faut que je forte le bijou de

Par-

l'armoire. — (*elle monte à l'armoire, sort la cassette et la referme à la clef.*) Je l'envelopperai dans mon mouchoir et le fourerai dans mon manchon.

(Elle s'en va.)

Acte second.

Le théatre représente un comptoir avec des livres de commerce, une table et un grand pupître, au quel Monsieur Durillon est assis et écrit.

Scène première.

Durillon (pour soi.)

Oui, c'est avec toute la dureté possible que je veux le traîter — les quatre premières semaines ce n'est que du pain et de l'eau qu'il aura. — Aller me tromper de la sorte de quelques milliers d'écus? — (*Après une petite pause.*) Il est vrai que ce pauvre diable n'y peut que faire; mais — pourquoi est-il un homme si simple! — Que d'aller répondre pour un autre? Oui, je voudrois te! — Je suis trom-

trompé, que ce soit sa faute ou non: de la punition il en faut! Peut-être se trouvera-t-il un coeur assez tendre pour aller de nouveau répondre pour lui: hé bien, d'autant mieux — (*On frappe.*) Il me semble que quelqu'un frappe? (*Il va ouvrir et il dit hors de la porte:*) Vous n'avez qu'à entrer, ma petite Demoiselle! —

Scène seconde.

Durillon. Charlotte.

Durillon.

Qui êtes-vous? que voulez-vous — au plus vite! (*Charlotte pleure et ne peut d'abord reprendre ses esprits.*) Hé bien! vient-on chez les gens pour les étourdir par des lamentations et des pleurs?

Charlotte.

Pardonnez-moi, Monsieur, mais la douleur - - -

Durillon.

Que me fait votre douleur? ce n'est point elle que l'on apporte chez les gens! Sans doute que vous venez mendier —

Char-

Charlotte.

Hélas! la douleur de la perte d'un père chéri - - -

Durillon.

Ha! êtes-vous peut-être même la fillette de ce bon drôle d'Arnaut qui m'a trompé de quatre mille écus?

Charlotte.

O ce n'eſt certainement pas mon père qui vous a trompé!

Durillon.

Le ſavez-vous mieux que moi?

Charlotte.

Alors il faut que vous ne connoiſſiez pas ſa probité, ſa droiture - - - Hélas! Vous ne ſavez pas, quel père que vous nous avez arraché à moi et à mon malheureux frère!

Durillon.

Tarrare! De la probité, de la droiture! Celui qui répond pour un autre, qui ſ'engage à payer, et qui ne paye pas, celui-là eſt un frippon, lorsqu'il ne paye pas.

Char-

Charlotte.

Dieu! même quand il voudroit payer de bon coeur et qu'il ne peut pas payer?

Durillon.

Alors il ne faut pas qu'il promette.

Charlotte.

Il croyoit le pouvoir faire ſans danger pour un ami.

Durillon.

Alors il ne faut pas qu'il croie, il faut qu'il ſoit ſûr de ſon fait; ſans cela il eſt fou comme votre père, et eſt trompé, comme l'eſt votre père.

Charlotte.

O je vous prie, ne lui donnez pas des noms ſi diffamatoires! Il peut s'être trompé, et il s'eſt en effet trompé, comme l'évenement l'a montré; mais - - -

Durillon.

Mais, mais, mais — à quoi ſert-il de diſputer. Je n'irai pourtant pas m'en faire donner à garder par le babillage d'une fillette telle que vous comme ſi j'avois tort.

Chat-

Charlotte.

C'eſt ce qui ne me vient pas en penſée. Non, c'eſt pour vous ſupplier humblement de m'accorder votre compaſſion et votre pitié que je viens.

Durillon.

De la compaſſion? de la pitié? quatre mille écus ſans les interets d'aller les jetter par la fenêtre?

Charlotte.

Non, Monſieur, de mettre mon père en liberté, d'avoir de la patience et d'attendre.

Durillon.

D'avoir patience jusqu'à ce que l'oiſeau prenne la clef des champs? et de n'aller qu'après vouloir fermer la cage? Non, non; croupis et ſiffle de la belle manière!

Charlotte.

O mon gracieux Monſieur! mon pauvre père! malheureux orphelins que nous ſommes!

Durillon.

Hé, malheureux tant qu'il vous plaira! Je n'ai plus de bonté, après en avoir aſſez eu.

Ce

Ce n'eſt pas par ma faute que vous l'êtes: que celui-là ait de la bonté qui veut avoir celle de me payer.

Charlotte.

Peut-être celui-là ſe trouvera-t-il, pourvûque vous vouliez rendre la liberté à mon père, et lui laiſſer du répit - - -

Durillon.

Je lui ai laiſſé deux termes de répit: il n'en a pas tenu un ſeul, et à préſent — punctum! Allez votre chemin, et ne m'arrêtez pas davantage.

Charlotte.

Repréſentez-vous à quel point le coeur doit ſaigner à notre pauvre père, de nous laiſſer ſans conſolation, ſans appuy, ſans ami, ſans conſeiller: repréſentez-vous ſi vos enfans - - -

Durillon.

Tarrare, mes enfans! ceux-là ſont pourvus! — Voyez-vous bien là? — (*Il lui montre un coffre fort.*) Quelque part que je vienne, ils ont en celui-là un conſolateur, qui ne les laiſſera pas périr. Si votre père en avoit

avoit auſſi agi de même, vous auriez aſſez de conſolation; et il ne croupiroit pas où il faut qu'il croupiſſe, et je ſerois payé.

Charlotte.

O croyez-m'en, notre cher père n'a rien épargné pour nous laiſſer auſſi des tréſors de vertu, de pieté, de bonne inſtruction; mais nous ſommes encore dans les années où nous avons beſoin de direction, avant de pouvoir les faire profiter. Mais Dieu ne nous abandonnera pas - - -

Durillon.

Hé bien, d'autant mieux pour vous! Il*) n'y a qu'un mot qui ſerve, éloignez-vous de moi, et paſſez votre chemin!

Charlotte.

(*ſ'approche toûjours plus près de lui, ſaiſit enfin ſa main et tombe à ſes pieds*) O mon meilleur Monſieur Durillon, c'eſt à genoux — (*il ſ'arrache*) que je ſupplie — (*il court çà et là dans l'appartement et elle derrière lui et il ne ceſſe de crier:*) „Rien, rien, rien! „ (*Elle*

*) Kurz um. Ein Wort ſo gut als tauſend.

le continuë d'un ton ſuppliant :) Ayez compaſſion! rendez-nous notre père! C'eſt à jamais que Dieu vous en bénira! — Hé bien donc! Vous ne voulez pas? Ecoutez donc!

Durillon.

(*ſe bouche les oreilles*) Je n'entends rien! je ne vois rien! detalez! detalez!

Charlotte.

Je veux payer — — (*Durillon ſaute dans un cabinet qui eſt attenant, et ferme ſur ſoi la porte à la clef.*) Il ſ'en eſt allé! O quels hommes durs qu'il y a dans le monde! c'eſt ce que je n'aurois pas cru! Il ne veut même rien entendre de mon payement! — Je vois qu'ici il n'y a plus rien à faire; il faudra ſeulement que je lui faſſe faire la propoſition par ſa fille.

(Elle ſ'en va en pleurant.)

Scène

Scène troisième.

Durillon (sort, après avoir toûjours mis la tête hors du cabinet pour voir si elle est sortie.)

Voilà une maudite petite créature, comme elle m'a tourmenté! Si cela avoit duré plus-long-tems — je ne sais ma foi pas — tout mon coeur étoit échauffé — cette petite carogne avoit quelque chose de si touchant — Il faut réellement que son père ne soit pas si méchant, puisqu'il a une si bonne fille — mes méchans enfans ne prieroient certainement pas de la sorte pour leur père, si la même chose lui arrivoit. - - - Je voudrois seulement qu'un de ces enfans gâtés eût été présent: il est incertain, si un jour ils m'en auront autant d'obligation de ce que j'amasse tant en leur faveur, que ceux-là en ont en faveur des quels le père a fait des dettes. Oui, si c'étoient tout aussi bien quatre cents écus, que quatre mille; je crois qu'en faveur de cette bonne fille —

Scène quatrième.

Durillon. Fréderic.

Fréderic.

(*riant ſans discontinuer*) Ha ha ha ha ha —

Durillon.

Hé bien, qu'apportes-tu? — Que veut dire ce rire de fou?

Fréderic.

Ha ha ha! Repréſentez-vous ſeulement, papa, la comique hiſtoire!

Durillon.

Hé bien, ſans doute que quelqu'un aura marché ſur la glace et qu'il ſera tombé ſur le nez?

Fréderic.

Ha! quelque choſe de beaucoup plus ridicule!

Durillon.

Hé bien! il ne ſ'eſt pourtant pas même rompu le cou?

Fréderic.

Pas non plus, papa. Qui croyez-vous bien, qui ſoit chez moi?

Duril-

Durillon.

Sotte bête! cela vaut bien la peine que ton père ſ'alembique l'eſprit pour cela.

Fréderic.

Vous ne le devinerez pourtant pas non plus. — Le petit Arnaut - - -

Durillon.

Aha! je le remarque à preſent, et ſa ſœur chez moi! Tu dois ſûrement obtenir de moi la délivrance de ſon père? mais je te dis - - -

Fréderic.

O, pour cela, je m'en garderai bien! Sans doute que c'eſt cela qu'il veut: mais, ha ha ha! je dois vous prier, ſupplier — je ne ſais pas moi-même de combien de gémiſſemens il m'a étourdi les oreilles, — je dois vous prier de le faire enfermer à ſa place, de lui faire donner du pain et de l'eau, de faire de lui ce qu'il vous plaira — et de ne lui accorder que la délivrance de ſon pauvre père.

Durillon.

Et cela te paroît riſible? — Hem!

Fréde-

Fréderic.

Hé bien, perſonne ne l'éxige donc de ſa part?

Durillon.

Oui? ainſi tu penſes, que ton père ſoit enfermé, comme et quand il voudroit; tu te garderois bien de t'offrir d'aller à ſa place.

Fréderic.

O vous me faites rire, papa! Vous en priſon? Oui vraiment, vous avez bien de l'argent! et lorsque l'on peut payer, perſonne ne nous enferme.

Durillon.

Fou, c'eſt ce que je fais. Mais ſi je n'avois point d'argent, que je ne me donnaſſe pas tant de peine pour vous, ou que des voleurs vinſſent me voler mon argent; ou que je répondiſſe pour quelqu'un . . .

Fréderic.

Hé, les voleurs ne viendront pas et ne peuvent pas venir: ce ſont la grande porte de fer, les barreaux de fer de nos fenêtres et le grand coffre fort de fer qui nous défendent

dent contre eux — et répondre? — Oui, que vous n'ailliez pas répondre pour quelqu'un!

Durillon.

C'eſt là parler en ſot! Il faut ſouvent qu'un Marchand donne de l'argent à crédit, il a ſouvent de mauvais débiteurs — Ne viens-tu pas de voir ce qui m'arrive? — Or ſi ceux-là ne payent point, et que je duſſe à d'autres, et que je ne puſſe payer, parceque d'autres ne me payeroient pas, et que mes créanciers me fiſſent auſſi ſaiſir ainſi par le corps — Ainſi tu te garderois bien d'aller pour moi en priſon . . .

Fréderic.

Hé, mon cher papa! ce ne ſeroit donc pas moi qui aurois fait ces dettes?

Durillon.

Eſt-ce donc que le petit Arnaut a fait ces dettes?

Fréderic.

Oui, voilà pourquoi cela eſt ridicule! et avec cela: qui ſera donc ſi ſimple que d'aller prendre un tel petit homme à la place d'un grand?

Durillon.

Ce n'eſt pas de ce que je ferois, mais de ce que tu ferois qu'il eſt queſtion. Or ſuppoſé que j'acceptaſſe pour gage le fils à la place du père; ou que mon créancier, ſi auſſi moi je me trouvois tellement endetté, voulût t'accepter toi à ma place, voudrois-tu alors le faire?

Fréderic.

Ah, papa! voilà une étrange queſtion! Vous tourmentez bien les gens — Hé bien oui! mais cela ne vous ſerviroit de rien; car qu'eſt-ce donc que l'on voudroit faire de moi?

Durillon.

Ce que je dois faire du petit Arnaut; relacher ſon père, et t'enfermer auſſi long-tems au pain et à l'eau jusqu'à ce qu'il paye.

Fréderic.

Et ſ'il arrivoit que ſon père ne pût et ne voulût pas payer?

Durillon.

Hé bien, il reſteroit en priſon pendant toute ſa vie.

Fré-

Fréderic.

Hé, je ſerois le valet d'un tel papa!

Durillon.

Fréderic, Fréderic! je remarque que ſi Monſieur Arnaut n'a pas autant d'argent que moi, il a pourtant de meilleurs enfans.

Fréderic.

Hé, et s'il avoit plus d'argent, il ſeroit un meilleur papa.

Durillon.

Le petit eſt-il encore là?

Fréderic.

Oui; je ne voulois pas l'écouter, mais il m'a ſi long-tems tourmenté, jusqu'à ce que je lui promiſſe, que je vous prierois de le — (*riant*) de le faire enfermer à la place de ſon père.

Durillon.

Tu n'en dois pas rire, cela me fâche! — Ecoute! je ſerois curieux de voir ce garçon, ce qu'il dit; car de ce qu'il prie pour ſon père, comme cette fille ſa ſœur, ne me déplait juſtement pas. Tiens, voici un gros, dis

aux gens en bas de lui aller quérir un bignet; car il faut qu'il reçoive quelque chose de ce qu'il aime son père, et ensuite amène-le moi ici.

Fréderic.

Oui vraiment, mon cher papa! il ira aussi vouloir manger! Il est beaucoup trop triste, et il n'a rien fait que pleurer. Des larmes, disoit-il, seroient à l'avenir sa nourriture et celle de sa soeur. Je vous conseillerois de ne le pas faire venir; il va extrêmement vous tourmenter.

Durillon.

Tu n'as qu'à t'en aller et faire ce que je veux — Je me suis débarrassé du père et de la fille, je pourai pourtant bien me debarrasser de ce petit garçon.

(Fréderic s'en va.)

Scène cinquième.

Durillon (seul).

Il vient de me venir en pensée que je pourois peut-être employer ce garçon comme apprentif. Je n'ai eu jusqu'ici que des coquins, et

et de celui-ci j'en pourois faire, ce que je voudrois: car il faut que ce ſoit un bon garçon, qu'il puiſſe être ſi bien intentionné pour un père, qui eſt ſi prodigue de ſes biens.

Scène ſixième.

Durillon. Fréderique.

Fréderique.

(*vient en courant.*) Hé, papa, allégrement! allégrement! —

Durillon.

Allégrement! allégrement! J'ai à préſent grande envie d'être gai. Eſt-ce peut-être quelque choſe de tout auſſi réjouïſſant, que ce qu'avoit ton frère?

Fréderique.

Hé bien! je viens payer la dette de Monſieur Arnaut.

Durillon.

La dette d'Arnaut? — Veux-tu donner du galbanon à ton père *), ou faire un petit badinage? Fré-

*) deinem Vater ein Näschen drehen.

Fréderique.

Non, non; — mais, papa, je ne paye pas avant que vous ne me donniez en récompenſe tout au moins une paire de pendants d'oreilles de diamans, ou un colier de diamans, ou une bague de diamans, ou un ornement de très-grandes perles rondes.

Durillon.

O je croirois plûtôt tout enſemble! Quelque choſe ou rien! C'eſt le dernier que tu recevras. — Je le croyois bien qu'il en reſulteroit quelque choſe de ſemblable. Laiſſe-moi en repos, fille! va te promener avec de tels badinages.

Fréderique.

Bon, alors je remporte mon payement - - - Cependant vous devez le voir! (*Elle tire l'étui d'un mouchoir.*)

Durillon.

Qu'eſt-ce que cela? Qu'eſt-ce que cela ſignifie — montre! (*Il étend la main pour le prendre.*)

Fréderique.

Non, non; il faut que ce ſoit moi qui le montre! (*Elle l'ouvre.*)

Durill.

Durillon.

(*regarde avec de grands yeux avides le bijou qui consiste en un colier, pendants d'oreilles, bagues et en perles.*) O ho parbleu! — (*Il lève l'un après l'autre.*) Cela est d'Arnaut? — seroit mon payement? — Cela vaut plus de quatre mille écus! — Voilà que nous tenons le coquin! — pourquoi ne pouvoit-il donc s'épargner à lui cette mortification et à moi ce chagrin? — Hé bien, il doit sortir de prison, c'est tout à l'heure qu'il en doit sortir: les autres créanciers n'ont aussi qu'à voir d'où ils recevront quelque chose! Mais - - -

Frédérique.

Mais il faut que j'en reçoive une pièce en présent: sans cela — sans cela je me repentirois de l'avoir pris à cette pauvre enfant.

Durillon.

A cette pauvre enfant? à quelle pauvre enfant donc?

Frédérique.

Hé, à Mademoiselle Arnaut.

Duril-

Durillon.

C'eſt la Demoiſelle Arnaut qui te donne ce bijou? celle, qui n'a été que depuis peu chez moi?

Fréderique.

Oui, vous dis-je, oui; elle dit qu'il lui appartient; qu'elle l'a herité ou qu'on lui en a fait préſent, ou — que ſais-je, moi: en un mot elle dit, que c'eſt de tout ſon coeur qu'elle veut le donner, pourvûqu'il ſauve ſon père.

Durillon.

C'eſt ce que dit cette bonne enfant?

Fréderique.

Oui, vous dis-je, oui; mais certainement, mon cher papa! il faut que vous m'en donniez quelque choſe! Voyez un peu, que me ſieroit bien cette bague, ou ces perles!

Durillon.

Mais voilà que moi, je ne ſerois donc pas payé, ſi j'allois te le rendre?

Fréderique.

Oui, mon cher papa! Alors cela me fâcheroit - - -

Duril-

Durillon.

Quoi — qu'eſt-ce qui te fâcheroit? — que la dette de ton père fût payée?

Frédérique.

Non — cela préciſement pas — mais — --- ſi je ne dois pas porter ce bijou —

Durillon.

Toi? un bijou de quatre à ſix mille écus? que penſeroient donc les gens de mes richeſſes? — Non, non; il ne faut que des perles de cire et des pierres de Bohème à une telle fille.

Frédérique.

Mais ſi j'avois ſu cela — Cette pauvre fille diſoit que c'étoit là la ſeule choſe, dont elle et ſon frère devoient vivre: mais qu'elle aimoit mieux languir dans la dernière miſère en faveur de ſon bon père, que de le voir malheureux. — Si je n'avois pas cru que ce gain me porteroit profit *) ---

Durillon.

Charmante engeance! — Je le remarque, ſi tu avois un tel bijou, voilà que ton père pou-

*) que je tirerai pied ou aile de ce gain.

pouroit tant qu'il voudroit gémir en prison, même être chargé de fers: le bijou te seroit plus cher à toi, que père et mère comme l'est le bien être à Monsieur ton cher frère! — Hé, pourquoi est-ce donc que j'assemble? pourquoi est-ce donc que je prends tant de soins et de peines?

Frédérique.

Hé mais, l'argent dans le coffre ne nous sert pourtant de rien, si l'on ne peut s'en servir pour faire figure?

Durillon.

Ou pour le dépenser à manger et à boire, comme ce sera l'idée de Monsieur ton sage frère. Ainsi l'argent ne sert à rien de plus? Demande un peu à la fille qui t'a donné ce bijou, de quoi cela serviroit à son père, s'il avoit maintenant de l'argent: n'est-ce pas? alors elle pouroit garder ces joyaux.

Frédérique.

Et lorsqu'on n'en a point, à quoi est-ce donc qu'alors sert l'argent?

Duril-

Durillon.

A être payé d'ingratitude par des enfans dénaturés, lorsqu'on leur en laisse! — Va-t'en me quérir la fille — elle-même — il faut que j'entende ce qu'il en est de ces joyaux, à quel prix elle les évalue, ce qui m'en appartient à moi ou à elle; car je ne veux pas avoir la valeur d'une tête d'épingle plus que ce que son père ne me doit: vû la bonté de cette fille, ce surplus seroit prix de sang.

Fréderique.

Oui, mon père; mais tout au moins une bague pour moi?

(Elle s'en va.)

Scène septième.

Durillon (seul).

(*Après avoir réfléchi pendant quelque tems.*) Non, je ne saurois du tout revenir de mon étonnement! — De tels enfans! — le fils veut aller en prison pour son père — la fille vient ici se jetter à mes pieds — s'en va, veut donner le peu qu'elle a de joyaux, et — et pour quel père? qui les précipite dans la misère,

fère, fait des dettes et qui répond pour un trompeur? Et mes enfans — de quelque côté qu'ils tournent leurs regards — le superflu et les richesses — et toûjours point de véritable reconnoissance — le fils adonné à l'oisiveté, et la fille à la vanité et aux colifichets. —

(Quelqu'un ouvre la porte et Charlotte entre.)

Scène huitième.

Durillon. Charlotte.

Charlotte.

Pardonniez mon très cher Monsieur - - -

Durillon.

Que pardonner? puisque vous voulez me payer. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit d'abord auparavant, alors vous m'auriez été la bienvenuë, et votre père seroit déja en liberté.

Charlotte.

O, mon père en liberté! quel bonheur! — Mais vous ne vouliez pas m'écouter auparavant - - -

Durillon.

Oui, si d'abord en entrant vous m'aviez dit quelque chose du payement et des joyaux? Mais

Mais il faudroit que je me trompaſſe fort, ſi j'avois entendu quelque autre choſe, que des lamentations!

Charlotte.

Sans doute que je croyois au commencement vous émouvoir à la compaſſion ſeulement par la miſère de mon père et de notre malheur, et ſauver la ſeule choſe, qui nous reſte pour notre entretien à moi, à mon frère et auſſi à une pauvre Tante.

Durillon.

Mais en vérité c'eſt ce que votre père ne ſauroit juſtifier, ou il faut qu'il n'ait nullement l'eſprit marchand! D'aller employer ſon argent en de telles bagatelles pour parer ſes enfans? Il faut toûjours que l'argent roule chez un marchand, et qu'il ne repoſe pas un inſtant dans le coffre; car c'eſt avec de l'argent que l'on gagne de l'argent.

Charlotte.

Vous vous trompez, Monſieur! C'eſt une Tante de Hanovre qui m'a légué ce bijou. Je n'en ai jamais rien ſu, et je l'ai encore bien moins porté.

Duril-

Durillon.

Hé bien?

Charlotte.

Ce n'eſt qu'aujourd'hui, lorsque mon père avoit ce malheur - - - hélas, vous le ſavez! qu'il me le donna, en prenant congé de nous — (*elle pleure*) je le priai d'en payer votre dette.

Durillon.

Oui ſans doute; d'aller commettre une telle injuſtice!

Charlotte.

Mais il diſoit, que ce ſeroit la plus grande injuſtice qu'il commettroit, en payant ſes dettes avec ce qui m'appartenoit tout-à-fait en propre: que je devois tâcher d'en faire argent, ſur quoi il me donna des inſtructions, pour m'entretenir moi, mon frère et une pauvre ſoeur qu'il a dans les montagnes, afinque nous reſſentiſſions moins notre miſère.

Durillon.

Et vous m'apportez ce bijou pour racheter votre père?

Char-

Charlotte.

Oui, Monſieur, et je vous ſupplie de ne pas attendre un moment pour me faire jouïr de ce bonheur.

Durillon.

Mais de quoi eſt-ce donc que vous voulez vivre? Votre père, votre frère?

Charlotte.

C'eſt de peu que j'ai beſoin. Mon bon père m'a fait inſtruire dans pluſieurs talens de femme; c'eſt nuit et jour que je veux travailler et voir, ſi je ne ſuis pas capable de gagner quelque choſe.

Durillon.

Réellement, j'en ſuis étonné, et tout cela pour l'amour de votre père?

Charlotte.

O mon très-cher Monſieur! Vous me faites rougir, ou vous me mettez à l'épreuve! Peut-on moins faire pour un père? Et, Dieu! pour un père ſi chéri?

Duril-

Durillon.

Oui, mais ce père vous rend donc malheureux?

Charlotte.

Sommes-nous malheureux, ſi nous le recouvrons? Il nous a appris à être ſages, pieux et vertueux, à nous contenter de peu et à aimer plus une pauvreté honnête que des richeſſes injuſtes, l'humilité et la modeſtie plus que l'orgueuil et la vanité, et c'eſt lui-même qui nous a donné l'exemple de toutes ces vertus.

Durillon.

Mais d'aller ne me pas payer?

Charlotte.

Hélas, mon très-cher Monſieur! Ce ſeroit de bon coeur qu'il payeroit, ſ'il le pouvoit. S'il a commis une faute, elle part de la bonté de ſon coeur, qui ſe fia ſur un ami infidèle ou négligent.

Durillon.

Vous n'êtes pas un mauvais Avocat. — (*Il va en avant et à ſoi-même.*) Dieu le ſait! encore jamais je n'ai eu ſur le coeur ce que

j'y

j'y ai à préſent — c'eſt d'une ſi étrange manière que cela me monte à la gorge; comme ſi je devois pleurer; — c'eſt en vérité comme ſ'il y avoit quelque choſe au dedans de moi qui me dit, que ce n'eſt pas en bonne conſcience que je pourois prendre ce bijou! —

Charlotte.

Hé bien, mon très-cher Monſieur! eſt-ce que le bijou ne vous ſuffit pas? en ce cas ce ſera volontiers que je veux vous donner le peu que j'ai encore - - -

Durillon.

(*ému ſort par la porte.*) Attendez, mon enfant! — je ſuis d'abord de retour! —

Scène neuvième.

Charlotte (ſeule).

O! je crois en vérité qu'il étoit touché! — il ſe parloit à lui-même — m'appelloit ſon enfant! — Que tout ſoit perdu, pourvûque nous recouvrions notre cher père - - -

Scène dixième.

Charlotte. Durillon. Henri.

Henri.

(*qui le tient par la main, et qui en entrant se prosterne et embrasse ses genoux.*) Oui; ayez compassion et rendez-nous notre cher papa! — (*Appercevant sa sœur il se lève en sursaut.*) Toi ici, ma chère Charlotte? o viens, et prie Monsieur de concert avec moi qu'il me fasse enfermer à la place de notre papa! Le papa peut travailler et gagner quelque chose pour le payer; moi, je ne puis rien.

Charlotte.

(*saisit la main droite de Durillon, qu'elle arrose de ses larmes.*) O que oui, mon frère! j'espère qu'il nous le rendra — N'est-ce pas, Monsieur! vous êtes payé? — (*Durillon regarde sa main; Charlotte s'en apperçoit.*) — Pardonnez, Monsieur — des larmes de joie — des larmes d'espérance, que vous allez exaucer nos prières — je ne pouvois pas les retenir.

Duril-

Durillon.

Fille! fille! je voudrois que tu fuſſes ma fille!

Charlotte.

O ſi je l'étois! mon pauvre père n'auroit pas été emprilonné. Je vous aurois ſi long-tems ſupplié . . . .

Durillon.

Mais auſſi pour moi, ſi j'avois dû à votre père, et qu'il eût voulu me faire conduire en priſon?

Charlotte.

Oui, auſſi pour vous, c'eſt pour vous que nous aurions ſupplié le nôtre! Vos bons enfans auroient tout auſſi peu pu ſe paſſer de leur cher père, que nous du nôtre, et il eſt très-ſûr qu'ils auront auſſi prié pour nous!

Durillon.

C'eſt ce dont je ne ſais rien; mais en vérité il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient auſſi bons.

Charlotte.

O, c'eſt qui ſentent aſſurément trop le bonheur de poſſéder leur cher père, pour pou-

voir ſe repréſenter le malheur de le perdre dans ſa véritable grandeur.

Durillon.

Foin! (*il hoche la tête*) Mais, mon petit! eſt-ce donc réellement votre ſérieux de vouloir vous faire enfermer à la place de votre père, — c'eſt même au pain et à l'eau que vous voulez être enfermé?

Henri.

Dieu le ſait, mon très-cher Monſieur! Je n'éxige rien autre choſe!

Charlotte.

A préſent il ne ſera pas néceſſaire, mon bon Henri! Monſieur Durillon agrée mon payement! N'eſt-ce pas? — (*Fréderic vient dire quelque choſe à l'oreille de ſon père. Monſieur Durillon veut ſ'en aller.*) O ne nous quittez pas, ſans nous laiſſer l'eſpérance de revoir bien-tôt notre père.

Henri.

Oui, je ne vous laiſſe pas avant! Acceptez-moi et m'envoyez en priſon.

Duril-

Durillon.

Hé bien vous n'avez qu'à me laiſſer! Je ſuis d'abord de retour.

(Il ſ'en va.)

Scène onzième.

Charlotte. Henri. Fréderic.

Fréderic.

Hé bien, comment ſera-ce Monſieur? Le méchant homme eſt là, qui doit vous venir quérir et vous méner en priſon.

Henri.

Avec joïë, ſi mon papa eſt libre.

Fréderic.

Ne voulez-vous pas auſſi l'accompagner, Mademoiſelle? d'ailleurs je pourois intercéder auprès de mon père.

Charlotte.

Je crois que je n'en aurai que faire. Votre papa eſt payé.

Fré-

Fréderic.

Oui? vous avez tant d'argent? Hé, voilà qu'il faut que votre papa soit un bien bon papa, s'il ne garde pas autant d'argent pour pouvoir payer pour lui-même, et qu'il vous en donne autant que vous puissiez payer pour lui: alors je ne m'étonne pas.

Scène douzième.

Les Précédens. Fréderique.

Fréderique.

Hé bien, Mademoiselle! mon père s'est-il laissé persuader?

Charlotte.

Je crois proprement, qu'il n'a eu que faire pour cela de grandes persuasions. C'est à cause d'une dette, qu'il a fait arrêter mon père; et ainsi je ne vois pas - - -

Fréderic.

Hé, voilà que j'entends que Mademoiselle a payé?

Fré-

Frédérique.

Oui, ce n'eſt toûjours point d'argent, et j'ai été obligée d'employer beaucoup de perſuaſions.

Charlotte.

Vous, comme enfans de Marchand, devriez ſavoir, croirois-je, que la valeur de l'argent eſt autant que de l'argent - - -

Scène treizième.

Les Précédens. Durillon. Arnaut.

(Charlotte et Henri ſe précipitent tous deux vers leur père et dans ſes bras.)

Charlotte.

Ciel! mon père!

Henri.

Ha, mon papa!

Arnaut.

Mes bons enfans! (*Il les embraſſe.*)

Charlotte.

(*courz vers une petite table où ſont ſes joyaux dans un étui, et les donne à Durillon.*) Tenez, Monſieur! prenez! prenez! et mille, mille remercimens!

Henri.

Henri.

Oui, mille remercimens que vous nous l'ayez rendu!

Arnaut.

(*à Charlotte.*) Qu'eſt-ce que cela? qu'as-tu fait, mon enfant?

Charlotte.

Ce que mon devoir — ce que mon tendre amour a exigé de ma part! O je poſſéderois une choſe par la quelle je pourois vous mettre en liberté, et j'irois m'eſquiver avec cette choſe et vous laiſſer en priſon? — Non, non, mon très-cher papa, la dernière goutte de mon ſang . . .

Arnaut.

O ma très-chère enfant! je reconnois l'amour, la nobleſſe de ton coeur: mais à préſent ce n'étoit pas en agir avec ſageſſe, avec prudence!

Charlotte.

Mais avec juſtice! pardonnez-moi, mon cher papa, vous m'avez donné l'exemple. Vous vous

vous sacrifiez, pour conserver cela à vos enfans, en pouvons-nous moins faire?

Arnaut.

Mais c'est ton bien propre! — Monsieur! vous-même ayant des enfans, j'espère que votre ame est encore susceptible de tant de sensibilité, que vous - - - Que je vous raconte —

Durillon.

O je sais tout, je sais tout.

Arnaut.

Hé bien, ayez donc tant de compassion que de me laisser retourner dans ma prison, jusqu'à ce que je sois en état - - -

Henri.

Non, papa, c'est moi que Monsieur prend pour caution: c'est moi qui vais pour vous en prison: c'est pour cela que je suis ici - - -

Arnaut.

Mon pauvre, mon bon Henri! J'accepte la volonté pour l'effet: mais à présent va acquérir des connoissances, alors tu pouras avec le tems me procurer assez de secours et de consolation.

Duril-

Durillon.

Schut! ſchut! je ſuis ſi touché — en vérité! — mes yeux ſont remplis de larmes. — Certainement, Monſieur! — Tenez! ma chère enfant, voici vos joyaux que je vous rends! Vous êtes une perle, un bijou — qui vaut plus que toutes les perles et que tous les joyaux du monde.

Charlotte.

(*fait difficulté*) Mais mon père — pas avant, Monſieur!

Durillon.

Prends, prends mon enfant! tu m'affliges — auſſi de lui j'en viendrai à bout! Prends, te dis-je, ſi tu ne veux pas me fâcher!

(Fréderique pouſſe ſon père et lui fait ſigne, il la regarde avec indignation.)

Charlotte.

Je les prends, et je vous rends graces: mais ce n'eſt qu'avec condition.

Arnaut.

Je ſuis en votre pouvoir.

Duril-

Durillon.

Monsieur en faveur de vos bons enfans je veux vous donner encore un répit d'an et jour pour payer votre dette.

(Charlotte et Henri se précipitent vers lui, saisissent ses mains et le flattent.)

Charlotte.

O mon très-cher Monsieur! vous nous rendez la vie - - -

Henri.

Notre consolation, notre appuy, notre tout: comment vous en rendre assez de graces!

Arnaut.

(*prend sa main et la serre.*) Vous n'obligerez pas un ingrat. Je vous payerai dèsque Dieu m'aidera - - -

(Durillon sort son mouchoir de poche et s'essuie les yeux, pendant ce tems-là Fréderic et Fréderique courent vers Charlotte.

Fréderique.

Permettez-moi donc, de voir encore une fois ces beaux joyaux.

(Charlotte les leur montre: pendant que Fréderique les admire, Charlotte en sort une bague.)

Char-

Charlotte.

Tenez, Mademoiſelle! prenez cette bague, comme un petit ſouvenir de ma reconnoiſſance pour la bonté de Monſieur votre père.

Durillon.

Arrêtez! abſolument pas! Je ne veux pas me faire payer du bien que j'ai fait.

Fréderique.

Eh, c'eſt à moi que la Demoiſelle a fait préſent de la bague, n'eſt-ce pas?

Charlotte.

Oui, de tout mon coeur.

Fréderique.

Et ce que l'on nous donne, nous avons le droit de le garder.

Durillon.

Auſſi, lorsque le père le défend? Pas, abſolument pas! donne!

Fréderique.

Il n'en ſera rien: je l'ai et je la garderai.

(Elle ſort en courant par la porte, le père court juſque là après elle.)

Fré-

Fréderic.

(*en attendant à part.*) Je croyois auſſi attraper quelque choſe; mais ce n'eſt rien! je ne ſais quelle idée a notre père, d'ailleurs il ne donne pourtant rien.

(S'en va.)

Durillon.

(*qui le rencontre en chemin, reſpirant avec peine.*) Dis à ta ſoeur, — qu'il falloit qu'elle la rendît, — ou — ou qu'elle ſ'en trouveroit mal. — Ah! je me ſuis fâché - - - Dites-moi ſeulement, Monſieur! d'où vous avez de ſi bons enfans, pendant que moi j'ai de tels méchans garnemens? Mais je ſais, je ſais, comment je veux m'en venger.

(Il va vers ſon pupître et cherche dans des papiers.)

Arnaut.

Eſt-ce que j'oſe parler ſincérement?

Durillon.

Sincérement? Oui, Monſieur; la ſincérité eſt une vertu, que j'aime.

Arnaut.

Hé bien je crains que vous n'en ſoyez la cauſe vous-même.

Duril-

Durillon.

(*va vers lui avec un peu de colère.*) Comment? moi, je ferois cauſe de ce que mes enfans ſont déſobéïſſans, denaturés? Les fais-je manquer de la moindre choſe au monde? N'ai-je pas ſoin d'eux à préſent et après ma mort, enſorte que jamais, jamais ils n'ayent comme les vôtres la diſette à craindre? eſt-ce que pour cet effet je ne prends pas nuit et jour aſſez et beaucoup de peine?

Arnaut.

Il ne faut pas vous fâcher, Monſieur! C'eſt un défaut qui ne vous eſt pas propre à vous ſeul, mais c'eſt celui d'un grand nombre de riches. Ils inſpirent de bonne heure aux enfans trop d'eſtime pour les richeſſes, ils les mettent à un prix beaucoup trop haut en ravalant des choſes bien plus importantes.

Durillon.

Eh oui dà! ne puis-je donc pas non plus me tout procurer par les richeſſes?

Arnaut.

Pas tout. Pas une ſeule de toutes les vertus, qui nous rendent aimables aux yeux de

Dieu

Dieu et des hommes, lorsque ces richesses ne sont pas employées aux desseins qui peuvent les rendre bonnes et les ennoblir. — Or si ce n'est que vers les richesses que l'on dirige les inclinations, les efforts et les désirs des enfans; si c'est l'idée que par leur moyen on a tout, qui remplit toute leur ame: où l'amour envers Dieu, leurs parens, leurs devoirs, où l'amour de la vertu et de tout ce qu'il y a de grand et de noble doit-il trouver place?

Durillon.

Je crois en vérité que vous avez raison!

Arnaut.

Ils ne vont plus vous obéir, vont être insensibles au bonheur et au malheur d'autrui, c'est dans le coffre fort qu'ils vont trouver la vertu et la sagesse, et leur penchant ne cessant de s'augmenter, ils pouront à peine attendre la mort de leur parens, parceque celle-ci les met en possession de tous leurs souhaits.

Durillon.

O ciel! Voilà qui est vrai, mes enfans n'ont que peu ou point d'amour pour moi: la fille n'a

n'a que des vanités en tête et le fils veut sans cesse avoir de l'argent à dépenser.

Arnaut.

Voici la conséquence nécessaire qui en résulte : comme il est rare que les jeunes gens aiment l'argent pour l'argent-même, et qu'ils ont toûjours quelques passions accessoires, lorsqu'ils reçoivent eux-mêmes les moyens en main ils employent tout aux objets de ces passions et c'est ainsi qu'ils deviennent des joueurs, des débauchés, des foux livrès à la vanité, des dissipateurs et a. d. p., et qu'ils dépensent le patrimoine qu'on a amassé avec peine et avec angoisse.

Durillon.

En vérité, Monsieur! c'est déja en esprit que je vois mes enfans fouiller dans mon coffre fort! La fille achette tout ce que vendent les Bijoutiers, les Quinquaillers et les Marchands de modes, et mon cher petit fils donne des festins! — Vous m'ouvrez les yeux: je veux — oui, je veux certainement - - - hélas! je ne sais pas moi-même précisément ce que je veux, ou comment je dois m'y prendre, pour avoir

de

de tels enfans, que les vôtres! O dites-moi ce que je dois faire, ou ce que vous avez fait?

Charlotte.

Mon cher Monsieur, vous avez de nous une idée beaucoup trop avantageuse!

Henri.

O nous avons aussi des défauts!

Durillon.

Voilà déja ce que mes enfans ne m'avouent jamais!

Arnaut.

Je n'ai cessé de leur inspirer de l'amour et du respect pour Dieu et pour la vertu, de leur enseigner, que c'est elle seule qui nous rend heureux ici et au delà du tombeau, de leur dire, que les richesses et l'honneur ne sont un bien qu'autant que l'on en fait un bon usage, de m'efforcer de bonne heure de les préserver de l'oisiveté, de les accoûtumer à l'obéïssance, de les faire instruire selon mes facultés en tout ce qui peut leur procurer de l'utilité ou même du plaisir, et qui convient à leur condition,

enfin de tâcher, ſelon ma foibleſſe, de leur donner moi même l'éxemple de toutes ces vertus. C'eſt à chaque occaſion que je leur ai donné des preuves de mon amour, et c'eſt ainſi qu'ils m'ont payé de retour.

Durillon.

Et moi, de tout ce que vous venez de dire, ce n'eſt que peu de choſe ou rien du tout que j'ai fait. Je ne les ai fait manquer de rien, mais de leur perſonne je ne m'en ſuis d'ailleurs pas beaucoup ſoucié. — Mais, mais Monſieur; étoit-ce auſſi un éxemple de prudence, que celui que vous leur avez donné par votre caution?

Arnaut.

Peut-être y avoit-il trop peu de circonſpection et de prévoyance. Cependant dans cet inſtant même, je n'en ai pas encore regret.

Durillon.

Vous n'en avez pas regret? Hé bien voilà qui m'étonne; mais ſi je m'étois opiniâtré? ou que vos bons enfans - - - o les bons enfans! —

Arnaut.

Arnaut.

Lorsqu'en ce tems-là je répondis pour un ami, c'eſt aux devoirs de l'amitié que j'ai ſatisfait. Si mon ami, ou celui que je prenois pour tel, n'a pas tenu parole, ou qu'il n'ait pu la tenir; c'eſt lui qui eſt en faute, et qui doit ſe juſtifier - - -

Durillon.

Mais c'eſt vous qui en portez la peine, qui en avez le malheur.

Arnaut.

Je ne tarderai pas à ne le plus regarder comme un malheur. C'eſt par là que mes enfans ont été inſtruits, que ce n'eſt ni ſur les hommes, ni ſur l'argent qu'ils doivent ſe fier, parcequ'une légère circonſtance peut détruire nos eſpérances et notre fortune. Ils ont appris à reconnoître, quel avantage que c'eſt d'amaſſer en ſoi même un thréſor que l'on puiſſe faire profiter un jour: c'eſt par la bonté de leur coeur, c'eſt par leur amour pour moi, qu'ils ont été ſi heureux que de réveiller votre généroſité, et que de mériter votre amour; et le répit que vous m'accordez, doit, à ce que

j'espère, vous prouver que je suis un honnête homme . . .

Durillon.

(recommence à s'essuyer les yeux, et va encore une fois à son pûpitre, il en sort un papier, le déchire, et en donne les morceaux à Arnaut.)

O c'est ce que vous êtes — tenez! — je vous décharge de toute prétention ultérieure! Pardonnez-moi le chagrin que je vous ai causé à vous — à vos bons enfans!

(Il pleure.)

Arnaut.

(*l'embrasse.*) Non, non; je suis votre débiteur — une émotion passagère pouroit donner lieu à un repentir tardif; mais ma parole est aussi bonne que la signature de mon nom.

(Il vient un Commis-marchand qui apporte une lettre.)

Le Commis.

Voici l'incluse d'une lettre adressée à mon maître, qui vous fait savoir en même tems que vous pouvez toucher l'argent, quand il vous plairoit.

Duril-

Durillon.

Quel argent? — Cela ſuffit! (*Le Commis ſ'en va. Il regarde l'adreſſe.*) Ciel! La main de Gullivers! — Hâtons-nous!

(Il l'ouvre.)

Arnaut.

La main de Gullivers?

Durillon (lit).

Monſieur!

„C'eſt un grand éloignement, et un acci„dent tout ſingulier, ſur le quel je m'étendrai „davantage, en écrivant à Monſieur Arnaut „par le premier ordinaire, qui m'ont mis hors „d'état de Vous faire tenir ma dette, oui de „ne pouvoir pas même Vous écrire; la voici „avec tous les intérêts de retardation dans une „Aſſignation aux Frères Allemand, e. a. d. p. „ (*Durillon regarde fixement Arnaut.*) Monſieur Arnaut! —

Arnaut.

O quel triomphe pour moi, qu'auſſi mon ami ſoit un honnête homme!

(Charlotte et Henri ſaiſiſſent pleins de joië la main de Monſieur Durillon.)

Char-

Charlotte.

O que je ſuis ravie que Dieu récompenſe votre bonté pour nous!

Henri.

Oui, auſſi moi — et que vous, mon très-cher papa, vous ſoyez délivré de toute inquiétude.

Durillon.

(Ayant repris ſes eſprits après une eſpèce d'étourdiſſement.)

Mes enfans! — mes enfans! — tenez! (*il leur donne l'aſſignation.*) Voici qui vous appartient! qui doit vous appartenir! — C'eſt pour la première fois de ma vie que je reſſens, quel plaiſir qu'il y a — à faire du bien à de bonnes gens! et c'eſt ce que vous venez de m'apprendre. — O! o! je ne ſaurois du tout revenir à moi-même . . . (*Les enfans ſ'en défendent et regardent leur père.*) N'allez pas me punir de ma dureté et me refuſer — cette petite récompenſe! — O Monſieur! que vous êtes beaucoup plus riche que moi par vos enfans! C'eſt à préſent que je vois que mon Catéchisme n'a pas tort, que c'eſt la bénédiction du père qui bâtit des maiſons aux enfans! Reſtez mon ami!

Arnaut.

Arnaut.

Comment pourois je oublier votre générosité!

Charlotte.

Et nous, comment pourions-nous oublier notre bienfaiteur!

Errata Tome I.

Bogen.	Seite.	Linie.	ſteht:	lies:
A.	5.	6.	me me faire:	me faire.
-	14.	13.	larace:	la race.
B.	17.	2.	es:	as.
C.	38.	2.	ſons:	ſon.
-	48.	7.	d'angoiſe:	d'angoiſſe.
D.	64	21.	gu'elle:	qu'elle.
E.	65.	3.	les:	des.
F.	81.	21.	balls:	balles.
-	91.	21.	jaimais:	jamais.
-	96.	12.	étudent:	étudient.
G.	105.	20.	caffé:	caſſé.
H.	117.	16.	reprocherent;	reprocheroient.
-	120.	14.	Monſienr:	Monſieur.
-	123.	20.	croi rois:	croirois.
-	124.	24.	chartes:	cartes.
-	128.	16.	pour pour créver;	pour crever.
I.	130.	2.	quelles:	qu'elles.
-	130.	7.	peuvez:	pouvez.
-	132.	6.	rivois;	tirois.
K.	155	23.	fais:	fait.
-	157.	4.	l'esqualier;	l'escalier.
L.	165.	11.	paſſe:	pas ſe.
-	173.	1	dire:	mieux dire.
-	174.	3.	j'en ai:	que j'en ai.
M.	190.	14	pourrois:	pourois.
-	191	12.	pourrions:	pourions.
N.	196.	6.	c'auroit:	ç'auroit

Bogen.	Seite.	Linie.	ſteht:	lies:
N.	202.	17.	qn'ils:	qu'ils.
-	203.	14.	pouvez penſer:	pouvez-vous penſer.
O.	207	16.	tes emblables:	tes ſemblables.
-	208.	1.	vie:	vuë.
-	209.	14.	n'en.	n'en-
-	209.	15.	dois:	tendois.
-	210.	4.	tout mal:	tout le mal.
-	218.	15.	et que tu:	et tu.

Errata Tome II.

Bogen.	Seite.	Linie.	ſteht:	lies:
A.	6.	5.	moiens:	moins.
-	8.	19	un:	une.
-	9.	6.	avoir:	voir.
-	11.	11.	cu- :	cueuil-
-	11.	23.	légêres:	légères.
B.	22.	1.	allaitée:	alaitée.
-	24.	8.	Jule:	Julie.
-	25.	3.	mêre:	mère.
C.	48.	2.	pourroit:	pouroit.
D.	49.	18.	ha.:	ha!
-	51.	1	ceus-là:	ceux-là.
-	56.	7.	quel:	quelle.
-	62	13.	jetteut:	jettent.
E.	70.	4.	afinqu':	afinqu'aus-
-	72.	8	mentè:	mérité.
-	79	14.	pouvions-nous:	pourions-nous.
F.	90.	2.	qui:	qu'ils.
-	90.	5.	pourra:	poura.
G.	97.	9.	interets:	intérêts.
H.	125.	6	tourmente:	tourmenté.
I.	138.	2.	fer:	fers
-	140.	11.	Pardonniez:	Pardonnez.
K.	159.	9.	ou:	où.

NB. Um bei Aufſuchung der Fehler in der Linienzahl nicht zu irren, iſt zu merken, daſs der Raum, wo die Nahmen ſind, auch als Linie mit gerechnet iſt.